

2485.

Leitzkau

20/11/19



Voltaire

COMMENTAIRE
HISTORIQUE

SUR

LES ŒUVRES

DE L'AUTEUR

DE LA HENRIADE

Avec les Pièces originales & les preuves.



A GENEVE,

& se trouve à Berlin chez HAUDE & SPENER.

1777.
+

J'ai vu les Pièces originales & les preuves
qui sont dans le Commentaire, & je les ai
remises entre les mains du Sr. Wagn...
le 1^{er} May 1776.

Signé DU REY, Avocat.

J'ai confronté les mêmes Pièces & je les
ai trouvées entièrement conformes aux ori-
ginaux, le 1^{er} Juin 1776.

Signé CHRISTIN.



COMMENTAIRE
HISTORIQUE
SUR LES OEUVRES DE L'AUTEUR
DE LA HENRIADE.

Je tâcherai dans ces Commentaires sur un homme de Lettres de ne rien dire que d'un peu utile aux Lettres; & surtout de ne rien avancer que sur des papiers originaux. Nous ne ferons aucun usage ni des fatires, ni des panégyriques presque innombrables, qui ne seront pas appuyés sur des faits authentiques.

Les uns font naître FRANÇOIS DE VOLTAIRE le 20 Février 1694; les autres le 20 Novembre de la même année. Nous avons des médailles de lui qui portent ces deux dates; il nous a dit plusieurs fois qu'à sa naissance on désespéra de sa vie: & qu'ayant été ondoyé, la cérémonie de son batême fut différée plusieurs mois.

Quoique je pense que rien n'est plus insipide que les détails de l'enfance & du collège, cependant je dois dire, d'après ses propres écrits, & d'après la voix publique qu'à l'âge d'environ douze ans, ayant fait des vers qui paraissaient au-dessus de cet âge, l'abbé de

A

Chateauf, intime ami de la célèbre Ninon de l'Enclos, le mena chez elle, & que cette fille si fingulière lui légua par son testament une somme de deux mille francs pour acheter des livres, laquelle somme lui fut exactement payée. Cette petite pièce de vers, qu'il avait faite au collège, est probablement celle qu'il composa pour un Invalide qui avait servi dans le régiment Dauphin, sous Monseigneur, fils unique de Louis XIV. Ce vieux soldat était allé au collège des Jésuites prier un régent de vouloir bien lui faire un placet en vers pour Monseigneur: le régent lui dit qu'il était alors trop occupé, mais qu'il y avait un jeune écolier qui pouvait faire ce qu'il demandait, Voici les vers que cet enfant composa:

Digne fils du plus grand des Rois,
 Son amour & notre espérance,
 Vous qui, sans régner sur la France,
 Regnés sur le cœur des François;
 Souffrez vous que ma vieille veine,
 Par un effort ambitieux,
 Osé vous donner une étrenne,
 Vous qui n'en recevez que de la main des Dieux?
 On a dit qu'à votre naissance
 Mars vous donna la vaillance,
 Minerve la sagesse, Apollon la beauté:
 Mais un Dieu bienfaisant, que j'implore en mes pœ-
 nes,
 Voulut aussi me donner mes étrennes,
 En vous donnant la libéralité.

Cette bagatelle d'un jeune écolier valut quelques louis d'or à l'invalide, & fit quelque

bruit à Versailles & à Paris. Il est à croire que des-lors le jeune homme fut déterminé à suivre son penchant pour la poésie. Mais je lui ai entendu dire à lui-même, que ce qui l'engagea plus fortement fut qu'au sortir du collège, ayant été envoyé aux écoles de Droit par son père, trésorier de la Chambre des Comptes, il fut si choqué de la manière dont on y enseignait la Jurisprudence, que cela seul le tourna entièrement du côté des Belles-Lettres.

Tout jeune qu'il était, il fut admis dans la société de l'abbé de Chaulieu, du marquis de la Fare, du duc de Sulli, de l'abbé Courtin. Et il nous a dit plusieurs fois que son père l'avait cru perdu, parce qu'il voyait bonne compagnie, & qu'il faisait des vers.

Il avait commencé dès l'âge de dix-huit ans la tragédie d'Oedipe, dans laquelle il voulut mettre des chœurs à la manière des Anciens. (*) Les Comédiens eurent beaucoup de répugnance à jouer une tragédie, traitée par Corneille & en possession du théâtre: ils ne la représentèrent qu'en 1718; & encor fallut-il de la protection. Le jeune homme, qui était fort dissipé & plongé dans les plaisirs de son âge, ne sentit point le péril, ne s'embarassait point que sa Pièce réussit ou non: il badinait sur le

A 2

(*) Nous avons une Lettre du savant Dacier de 1713 dans laquelle il exhorte l'auteur qui avait déjà fait sa pièce à y joindre des chœurs chantans à l'exemple des Grecs. Mais la chose était impraticable sur le theatre François.

théâtre, & s'avisa de porter la queuë du Grand-Prêtre dans une scène où ce même Grand-Prêtre faisait un effet très-tragique. Madame la Maréchale de Villars, qui était dans la première loge, demanda quel était ce jeune homme qui faisait cette plaisanterie, apparemment pour faire tomber la pièce; on lui dit que c'était l'auteur. Elle le fit venir dans sa loge, & depuis ce tems, il fut attaché à Monsieur le maréchal & à Madame jusqu'à la fin de leur vie, comme on peut le voir par cette épître imprimée:

Je me flattais de l'espérance
 D'aller goûter quelque repos
 Dans votre maison de plaisance;
 Mais Vinache a ma confiance,
 Et j'ai donné la préférence,
 Sur le plus grand des Héros,
 Au plus grand Charlatan de France, &c.

Ce fut à Villars qu'il fut présenté à Monsieur le duc de Richelieu, dont il acquit la bienveillance, qui ne s'est point démentie pendant soixante années.

Ce qui est aussi rare, & ce qui à peine a été connu, c'est que Monseigneur le Prince de Conti, pere de celui qui a été si célèbre par les journées de la barricade de Démont & de Château-Dauphin, fit pour lui des vers dont voici les derniers.

„Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aganippe,
 „Pour son premier projet il fait le choix d'Oedipe
 „Et quoique dès longtems ce sujet fut connu,
 „Par un stile plus beau cette piece échangée
 „Fit croire des Enfers Racine revenu,
 „Ou que Corneille avait la sienne corrigée.“

Je n'ai pu retrouver la réponse de l'auteur d'Oedipe. Je lui demandai un jour s'il avait dit au Prince en plaisantant: Monseigneur, vous serez un grand poëte; il faut que je vous fasse donner une pension par le Roi. On prétend aussi qu'à souper il lui dit: Sommes nous tous Princes, ou tous Poëtes? — Il me répondit: *Delicta juventutis meæ ne meminervis, Domine.*

Il commença la Henriade à St. Ange chez Monsieur de Caumartin, Intendant des finances, après avoir fait Oedipe & avant que cette Pièce fut jouée. Je lui ai entendu dire plus d'une fois que quand il entreprit ces deux ouvrages, il ne comptait pas les pouvoir finir, & qu'il ne savait ni les règles de la tragédie, ni celles du poëme épique; mais qu'il fut saisi de tout ce que Monsieur de Caumartin, très-savant dans l'histoire, lui contait de Henri IV, dont ce respectable vieillard était idolâtre; & qu'il commença cet ouvrage par pur enthousiasme, sans presque y faire réflexion. Il lut un jour plusieurs chants de ce poëme chez le jeune Président de Maison son intime ami. On l'impatienta par des objections; il jeta son manuscrit dans le feu. Le Président Hénaut l'en retira avec peine. „Souvenez vous (lui dit Mr. Hé-

„nant) dans une deses lettres, que c'est moi qui
 „ai sauvé la Henriade, & qu'il m'en a coute une
 „belle paire de manchettes." Plusieurs copies
 de ce poëme, qui n'était qu'ébauche, coururent
 quelques années après dans le public: il fut
 imprimé avec beaucoup de lacunes sous le ti-
 tre de *la Ligue*.

Tous les poëtes de Paris, & plusieurs fa-
 vans se déchainèrent contre lui. On lui dé-
 cocha vingt brochures. On joua la Henriade
 à la Foire: on dit à l'ancien Evêque de Fré-
 jus, Précepteur du Roi, qu'il était indécent
 & même criminel de louer l'amiral de Coli-
 gni & la Reine Elisabeth. La cabale fut si
 forte qu'on engagea le cardinal de Bissi, alors
 Président de l'Assemblée du Clergé, à censu-
 rer juridiquement l'ouvrage, mais une si étran-
 ge procédure n'eut pas lieu. Le jeune auteur
 fut également étonné & piqué de ces cabales.
 Sa vie très dissipée l'avait empêché de se faire
 des amis parmi les gens de Lettres: il ne sa-
 vait point opposer intrigue à intrigue: ce qui
 est dit-on, absolument nécessaire dans Paris,
 quand on veut réussir en quelque genre que ce
 puisse être.

Il donna la tragédie de Marianne en 1722.
 Marianne était empoisonnée par Hérode; lors-
 qu'elle but la coupe, la cabale cria: *la Reine
 boit*, & la Pièce tomba. Ces mortifications
 continuelles le déterminèrent à faire imprimer
 en Angleterre la Henriade, pour laquelle il
 ne pouvait obtenir en France, ni privilège, ni

protection Nous avons vu une lettre de sa main écrite à Mr. Dumas d'Aiguebère, depuis Conseiller au Parlement de Toulouse, dans laquelle il parle ainsi de ce voyage.

Je ne dois pas être plus fortuné
Que le Héros célébré sur ma vieille:
Il fut proscrit, persécuté, damné
Par les dévots & leur douce sequelle:
En Angleterre il trouva du secours,
J'en vais chercher

Le reste des vers est déchiré: elle finit par ces mots: „Je n'ai pas le nez tourné à être „Prophète en mon pays.“ Il avait raison Le Roi George I^{er}. & surtout la Princesse de Galles, qui depuis fut Reine, lui firent une souscription immense: ce fut le commencement de sa fortune. Car étant revenu en France en 1728, il mit son argent à une Lotterie établie par Mr. Desforts, Contrôleur général des finances. On recevait des rentes sur l'Hôtel de Ville pour billets, & on payait les lots argent comptant; de sorte qu'une société, qui aurait pris tous les billets, aurait gagné un million. Il s'associa avec une Compagnie nombreuse & fut hereux. C'est un des associés qui m'a certifié cette anecdote, dont j'ai vu la preuve sur ses registre. Mr. de V. . . . lui écrivait: „Pour faire sa fortune dans ce pays-ci, il n'y a qu'à lire les „Arrêts du Conseil. Il est rare qu'en fait de „Finances le Ministère ne soit forcé à faire „des arrangements dont les particuliers profitent.“

Cela ne l'empêcha pas de cultiver les Belles-Lettres qui étaient sa passion dominante. Il donna en 1730 son Brutus, que je regarde comme sa tragédie la plus fortement écrite, sans même en excepter Mahomet. Elle fut très critiquée. J'étais en 1731 à la première représentation de Zaïre; & quoiqu'on y pleura beaucoup, elle fut sur le point d'être sifflée. On la parodia à la Comédie Italienne, à la Foire, on l'appella la Pièce des Enfants-trouvés, Arlequin au Parnasse.

Un Académicien l'ayant proposé ce tiers-là pour remplir une place vacante à laquelle notre auteur ne songeait point, Mr. de Boze déclara que l'auteur de Brutus & de Zaïre ne pouvait jamais devenir un sujet Académique.

Il était lié alors avec l'illustre Marquis de Chateller, & ils étudiaient ensemble les principes de Newton & les systèmes de Leibnitz. Ils se retirèrent plusieurs années à Cirey en Champagne. Mr. Kœnig, grand mathématicien y vint passer deux ans entiers. Mr. de V.... y fit bâtir une gallerie, où l'on fit toutes les expériences sur la lumière & sur l'électricité. Ces occupations ne l'empêchèrent pas de donner le 27 Janvier 1736, la tragédie d'Alzire, ou des Américains, qui eut un grand succès. Il attribua cette réussite à son absence: il disait *laudantur ubi non sunt, sed non cruciantur ubi sunt.*

Celui qui se déchaîne le plus contre Alzire fut l'ex-Jésuite Desfontaines. Cette aventure est assez singulière: ce Desfontaines avait travaillé au Journal des Savans sous Mr. l'abbé Bignon, & en avait été exclus en 1723. Il s'était mis à faire des espèces de Journaux pour son compte, & était ce que Mr. de V... appelle un *Folliculaire*. Ses mœurs étaient assez connues. Il avait été pris en flagrant délit avec de petits favoyards, & mis en prison à Bistètre. On commença à instruire son procès, & on voulait le faire brûler; parce qu'on disait que Paris avait besoin d'un exemple. Mr. de V... employa pour lui la protection Madame la marquise de Prié. Nous avons encore une des lettres que Desfontaines écrivit à son libérateur, (*) elle a été imprimée parmi les lettres du marquis d'Argens d'Éguille, page 228, Tome Ier „, Je n'oublierai jamais „les obligations que je vous ai: votre bon „cœur est encore au-dessus de votre esprit: „ma vie doit être employée à vous marquer „ma reconnoissance. Je vous conjure d'ob- „tenir encore que la Lettre de cachet qui „ma tiré de Bistètre & qui m'exile à trente „lieues de Paris, soit levée, &c.”

Quinze jours après, le même homme imprime un libelle diffamatoire contre celui pour

A 5

(*) Cette lettre est du 31 May. La date de l'année n'y est pas, mais elle est de 1724.

lequel il devait employer sa vie. C'est ce que je découvre par une lettre de Mr. Tiriot du 16 Août, tirée du même recueil. Cet abbé Desfontaines est celui-là même qui, pour se justifier, disait à Mr. le comte d'Argenson: *il faut que je vive, & à qui Mr. le comte d'Argenson répondit: Je n'en vois pas la nécessité.*

Ce prêtre ne s'adressait plus à des ramoneurs depuis son aventure de Biffêtre. Il élevait de jeunes Français dans ses deux métiers de non-conformiste & de folliculaire, il leur montrait à faire des satyres, il composait avec eux des libelles diffamatoires intitulés Voltairomanie & Voltairiana, c'était un ramas de contes absurdes. On en peut juger par une des Lettres de Mr. le duc de Richelieu, signée de sa main, dont nous avons retrouvé l'original. Voici les propres mots: *„Ce livre est bien ridicule & bien plat. Ce que je trouve d'admirable, c'est que l'on y dit que Madame de Richelieu vous avait donné cent Louis & un carosse, avec des circonstances dignes de l'auteur & non pas de vous, mais cet homme admirable oublia que j'étais veuf en ce tems-là, & que je ne me suis remarié que plus de quinze ans après, &c.* signé, le duc de Richelieu 8 Février 1739.

Mr. de V.... ne se prévalait pas même de tant de témoignages authentiques, & ils feraient perdus pour sa mémoire si nous ne les

avons retrouvés avec peine dans le chaos de ses papiers.

Je tombe encor sur une Lettre du marquis d'Argenson, ministre des Affaires étrangères. *C'est un vilain homme que cet abbé Desfontaines, son ingratitude est encor pire que ses crimes qui vous avaient donné lieu de l'obliger,* 7 Fevrier 1739.

Voilà les gens à qui Mr. de V... avait à faire, & qu'il appelait *la canaille de la littérature.* Ils vivent, disait il, *de brochures & de crimes.*

Nous voyons qu'en effet un homme de cette trempe nommé l'abbé Makarti, qui se disait des nobles Makarti d'Irlandi & qui se disait aussi homme de Lettres, lui emprunta une somme assez considérable, (*) & alla avec cet argent se faire mahométan à Constantinople: sur quoi Mr. de V.... dit, *Makarti n'est allé qu'au Bosphore; mais Desfontaines s'est réfugié plus loin vers le lac de Sodome.*

Il paraît que les contradictions, les perversités, les calomnies qu'il essayait à chaque Pièce qu'il faisait représenter, ne pouvaient l'arracher à son goût, puisque la même année il donna la comédie de l'Enfant-prodiges le 10 Octobre; mais il ne la donna point sous son nom; & il en laissa le profit à deux jeu-

(*) Nous avons vu une obligation de 500. L. d'argent prêté chez Perret notaire 1er. Juillet 1730. mais nous n'avons pu trouver celle de 2000. L.

nes élèves qu'il avait formés, Mrs. Linant & Lamarre qui vinrent à Cirey où il était avec Madame du Chatellet. Il donna Linant pour Précepteur au fils de Madame du Chatellet, qui a été depuis Lieutenant Gl. des armées, & Ambassadeur du Roi à Vienne & à Londres. La comédie de l'Enfant-prodigue eut un grand succès. L'auteur écrivit à Mll. Quinaut: „ Vous „ savez garder les secrets d'autrui comme les „ vôtres. Si l'on m'avait reconnu, la Pièce „ aurait été sifflée Les hommes n'aiment pas „ qu'on réussisse en deux genres. Je me suis „ fait assez d'ennemis par Oedipe & la Hen- „ riade”.

Cependant il embrassait dans ce tems-là même un genre d'étude tout différent: il composait les Elémens de la Philosophie de Newton, philosophie qu'alors on ne connaissait presque point en France. Il ne put obtenir un privilège du Chancelier d'Aguesseau, Magistrat d'une science universelle; mais qui, ayant été élevé dans le système Cartésien, écartait les nouvelles découvertes autant qu'il pouvait. L'attachement de notre auteur pour les principes de Newton & de Locke lui attira une foule de nouveaux ennemis. Il écrivoit à Mr. Fakener, le même auquel il avait dédié Zaïre: „ On croit que les Fran- „ çais aiment la nouveauté, mais c'est en „ fait de cuisine & de modes; car pour les „ vérités nouvelles, elles sont toujours prof- „ crites parmi nous: ce n'est que quand el-

„les sont vieilles, qu'elles sont bien re-
„çues &c.“

Nous avons recouvré une lettre qu'il écri-
vit longtems après à Mr. Clairaut sur ces
sciences abstraites; elle parait mériter d'être
conservée. On la trouvera à son rang dans
ce recueil.

Pour se délasser des travaux de la physi-
que, il s'amusa à faire le poëme du la Pucelle.
Nous avons des preuves que cette plaisanterie
fût presque composée toute entière à Cirey.
Madame du Chatellet aimait les vers autant
que la géométrie & s'y connaissait parfaite-
ment. Quoique ce Poëme ne fut que comi-
que, on y trouva beaucoup plus d'imagina-
tion que dans la Henriade: Mais la Pucelle
fut indignement violée par des polissons gros-
siers, qui la firent imprimer avec des ordu-
res intolérables. Les seules bonnes éditions
sont celles de Genève.

Il fallut quitter Cirey pour aller solliciter
à Bruxelles un procès que la maison du Cha-
tellet y soutenait depuis longtems contre la
maison de Honsbrouk, procès qui pouvait
les ruiner l'une & l'autre. Mr. de V...,
conjointement avec Mr. Raesfeld, Président
de Clèves, accommoda enfin cet ancien dif-
férend, moyennant cent-trente mille francs,
argent de France, qui furent payés à Mr. le
marquis du Chatellet.

Le malheureux & célèbre Rousseau était
alors à Bruxelles. Madame du Chatellet ne

voulut point le voir, elle favoit que Rousseau avoit fait autrefois une satyre contre le Baron de Breteuil son père, dans le tems qu'il étoit son domestique, & nous en avons la preuve dans un papier écrit tout entier de la main de Madame du Chatellet.

Les deux Poëtes se virent, & bientôt conçurent une assez forte aversion l'un pour l'autre. Rousseau, ayant montré à son antagoniste une Ode à la Postérité, celui-ci lui dit: *mon ami, voilà une lettre qui ne sera jamais reçue à son adresse.* Cette raillerie ne fut jamais pardonnée. Il y a une lettre de Mr. de V. à Mr. Linant, dans laquelle il dit: "Rousseau me méprise; parce que je néglige quelquefois la rime, & moi je le méprise parce qu'il ne fait que rimer."^(*)

(*) Nous observons qu'une lettre d'un Sr. de Médin à un Sr. de Messe du 17 Février 1737, prouve assez que le poëte Rousseau ne s'étoit pas corrigé à Bruxelles. La voici. „Vous allez être étonné du malheur qui m'arrive: il m'est „revenu des Lettres protestées: on m'enlève mercredi au soir. „& on me met en prison: croiriez-vous que ce coquin de „Rousseau cet indigne, ce monstre qui depuis six mois n'a „bu & mangé que chez moi, à qui j'ai rendu les plus grands „services & en nombre, a été la cause qu'on m'a prié; c'est „lui qui a irrité contre moi le porteur des Lettres; & qu'en- „fin ce monstre, vomi des enfers, achevant de boire avec „moi à ma table, de me baiser, de m'embrasser, a servi „d'espion pour me faire enlever à minuit. Non, jamais „trait n'a été si noir, je ne puis y penser sans horreur. Si „vous saviez tout ce que j'ai fait pour lui! Patience; je „compte que notre correspondance n'en fera pas altérée. „Quelle différence entre cet hypocrite & Mr. de Voltaire: „ce dernier m'accorde ses bontés & ses secours.“

Il faut avouer qu'une telle action sert beaucoup à justifier Saurin & la sentence & l'arrêt qui bannirent Rousseau. Mais nous n'entrons pas dans les profondeurs de cette affaire si funeste & si deshonorante.

Les extrêmes bontés avec lesquelles le Roi de Prusse l'avait prévenu, lui firent bien oublier la haine de Rousseau. Ce Monarque était Poëte aussi, mais il avait tous les talens de sa place & de ceux qui n'en étaient pas. Une correspondance suivie était établie depuis longtems entre lui & notre auteur, lorsqu'il était Prince royal héréditaire. On a imprimé quelques-unes de leurs lettres dans les recueils qu'on a fait des ouvrages de Mr. de V....

Ce Prince venait, à son avènement à la Couronne, de visiter toutes les frontières de ses Etats. Son desir de voir les troupes françaises & d'aller incognito à Strasbourg & à Paris lui fit entreprendre le voyage de Strasbourg, sous le nom de comte du Four; mais ayant été reconnu par un soldat qui avait servi dans les armées de son père, il retourna à Clèves.

Plus d'un curieux a conservé dans son portefeuille une lettre en prose & en vers, dans le goût de Chapelain, écrite par ce Prince sur ce voyage de Strasbourg. L'étude de la langue & de la poésie française, celle de la musique italienne, de la philosophie & de l'histoire avaient fait sa consolation dans les chagrins qu'il avait essuyés pendant sa jeunesse. Cette lettre est un monument singulier d'un homme qui a gagné depuis tant de batailles: elle est écrite avec grace & légèreté; en voici quelques morceaux.

„Je viens de faire un voyage entrémelé d'a-
 „vantures singulières, quelquefois facheufes
 „& fouvent plaifantes. Vous savez que j'étais
 „parti pour Bronsvic, afin de revoir une fœur
 „que j'aime autant que je l'estime. Chemin
 „faifant Algarotti & moi nous confultions la
 „carte géographique pour régler notre retour
 „par Wefel. Strasbourg ne nous détournait
 „pas beaucoup; nous choifimes cette route
 „par préférence: l'incognito fut réfolu;
 „enfin tout arrangé & concerté au mieux,
 „nous crûmes aller en trois jours à Stras-
 „bourg:

„Mais le ciel qui de tout difpofé
 „Réglâ différemment la chofe.
 „Avec des courfiers efflanqués,
 „En droite ligne iffus de Roffinante,
 „Des payfans en poftillons mafqués,
 „Nos caroffes cent fois dans la route accrochés,
 „Nous allions gravement d'une allure indolente.“

On dit qu'il écrivait tous les jours de ces lettres agréables au courant de la plume. Mais il venait de compofer un ouvrage bien plus férieux & plus digne d'un grand Prince: c'était la réfutation de Machiavel. Il l'avoit envoyé à Mr. de Voltaire pour le faire imprimer, il lui donna rendez-vous dans un petit château, appelle Meufe, après de Clèves. Celui-ci lui dit: „Sire, fi j'avois été
 „Machiavel, & fi j'avois eu quelque accès
 „auprès d'un jeune Roi, la première chofe
 „que

„que j'aurais faite, aurait été de lui conseiller d'écrire contre moi.“ Depuis ces tems, les bontés du monarque Prussien redoublèrent pour l'Homme de lettres français, qui alla lui faire sa cour à Berlin, sur la fin de 1740, avant que le Roi se préparât à entrer en Silésie.

Alors le cardinal de Fleury lui prodigua les cajoleries les plus flatteuses, dont il ne paraît pas que notre voyageur fut la dupe. Voici sur cette matière une anecdote bien singulière, & qui pourrait jeter un grand jour sur l'histoire de ce siècle. Le cardinal écrivit à Mr. de Voltaire le 14 Novembre 1740 une grande Lettre ostensible dont j'ai copie: on y trouve ces propres mots.

„La corruption est si générale, & la bonne
 „foi est si indécemment bannie de tous les
 „cœurs dans ce malheureux siècle, que si on
 „ne se tenait pas bien fermes dans les motifs
 „supérieurs qui nous obligent à ne point nous
 „en départir, on serait quelque fois tenté d'y
 „manquer dans de certaines occasions. Mais
 „le Roi mon Maître fait voir du moins qu'il
 „ne se croit point en droit d'avoir de cette es-
 „pèce de représailles, & dans le moment de la
 „mort de l'Empereur il assura Mr. le Prince
 „de Lichtenstein qu'il garderait fidèlement tous
 „ses engagements.“

Ce n'est point à moi d'examiner comment après une telle Lettre on put en 1741 entre-

prendre de dépouiller la fille & l'héritière de l'empereur Charles VI. Ou le cardinal de Fleury changea d'avis, ou cette guerre se fit malgré lui. Mon commentaire ne regarde point la politique, à laquelle je suis absolument étranger; mais en qualité de Littérateur je ne puis dissimuler ma surprise de voir un homme de cour & un académicien dire *qu'on se tient ferme dans des motifs qui obligent à ne se point départir de ces motifs; qu'on serait tenté de manquer à ces motifs & qu'on est en droit d'avoir de ces espèces de représailles.* Voila bien des fautes contre la langue en peu de mots.

Quoi qu'il en soit, je vois très-clairement que mon Auteur n'avait aucune envie de faire fortune par la politique: puisque, de retour à Bruxelles, il ne s'occupa que de ses chères Belles-Lettres. Il y fit la tragédie de Mahomet, & alle bientôt après avec Madame du Chatellet faire jouer cette pièce à Lille, où il y avait une fort bonne troupe dirigée par le Sr. Lanoue; auteur & comédien. La fameuse Demoiselle Clairon y jouait, & montrait déjà les plus grands talens. Madame Denis, nièce de l'auteur, femme d'un Commissaire ordonnateur des Guerres, ancien Capitaine au régiment de Champagne, tenait un assez grand état à Lille, qui était du département de son mari. Madame du Chatellet logea chez elle; je fus témoin de toutes ces fêtes, Mahomet fut très bien joué.

Dans un entre-acte on apporta a l'auteur une lettre du Roi de Prusse, qui lui apprenait la victoire de Molvitz; il la lut à l'assemblée; on battit des mains: „Vous verrez, dit-il, que cette Pièce de Molvitz, fera réussir la mienne.“

Elle fut représentée à Paris le 19 Août de la même année. Ce fut-là qu'on vit plus que jamais à quel excès se peut porter la jalousie des gens de Lettres, sur tout en fait de théâtre. L'abbé Desfontaines, & un nommé Bonneval que Mr. de V...avait secouru dans ses besoins, ne pouvant faire tomber la tragédie de Mahomet, la déférèrent, comme une Pièce contre la Religion chrétienne, au Procureur général. La chose alle sie loin que le cardinal de Fleury consentit à l'auteur de la retirer. Ce conseil avait force de loi; mais l'auteur la fit imprimer, & la dédia au Pape Benoit XIV, Lambertini, qui avait déjà beaucoup de bontés pour lui. Il avait été recommandé à ce Pape par le cardinal Passionèi, homme de Lettres célèbre avec lequel il était depuis longtems en correspondance. Nous avons quelques lettres de ce Pape à Mr. de V... Sa Sainteté voulut l'attirer à Rome; & il ne s'est jamais consolé de n'avoir point vu cette Ville qu'il appellait la capitale de l'Europe.

Mahomet ne fut rejoué que longtems après par le crédit de Madame Denis malgré Crébillon alors approbateur des Pièces de théâtre sous les ordres du Lieutenant de Police. On fut obligé de prendre Mr. d'Alembert pour approbateur. Cette manœuvre de Crébillon parut assez malhonnête à la bonne compagnie. La pièce est restée en possession du théâtre dans le tems même où ce spectacle a été le plus négligé. Il avouait qu'il se repentait d'avoir fait Mahomet beaucoup plus méchant que ce grand homme ne le fut. Mais si je n'en avais fait qu'un héros politique, écrit il à un de ses amis, la pièce était sifflée. Il faut dans une tragédie de grandes passions & de grands crimes. Au reste dit-il quelques lignes après, le *genus implacabile vatum* me persécute plus que l'on ne persécuta Mahomet à la Mecque. On parle de la jalousie & des manœuvres qui troublent les Cours; il y en a plus chez les gens de Lettres.

Après toutes ces tracasseries, Messieurs de Reaumur & de Mairan lui conseillèrent de renoncer à la poésie qui n'attirait que de l'envie & des chagrins, de se donner tout entier à la physique, & de demander une place à l'Académie des sciences, comme il en avait une à la Société royale de Londres, & à l'Institut de Boulogne. Mais Mr. de Fourmont son ami, homme de Lettres infiniment aimable, lui ayant écrit une Lettre

en vers pour l'exhorter à ne pas enfouir son talent, voici ce qu'il répondit.

A mon très cher ami Fourmont
Demeurant sur le double-mont,
Au dessus de Vincent-Voiture,
Vers la taverne où Bauchaumont
Buvait & chantait sans mesure,
Où le plaisir & la raison
Ramenaient le tems d'Epicure.

Vous voulez donc que des filets
De l'abstraite philolophie
Je révole au brillant palais
De l'agréable poésie,
Au pays où régne Thalie
Et le cothurne & les sifflets.

Mon ami, je vous remercie
D'un conseil si doux & si sain,
Vous le voulez; je cède enfin
A ce conseil, à mon destin;
Je vais de folie en folie,
Ainsi qu'on voit une Catin
Passer du Guerrier au Robin,
Au gras Prieur d'une Abbaye
Au Courtisan, au Citadin:

Ou bien. si vous voulez encore,
Ainsi qu'une abeille au matin
Va sucer les pleurs de l'aurore
Ou sur l'absinte ou sur le thim;
Toujours travaille & toujours cause;
Et vous paîtrit son miel divin
Des gratte-eus & de la rose.

Et aussitôt il travailla à sa Mérope. La tragédie de Mérope, première pièce profane, qui réussit sans le secours d'une passion amoureuse, & qui fit à notre auteur plus d'honneur qu'il n'en espérait, fut représen-

tée le 26 Février 1743. Je ne puis mieux faire connaître ce qui se passa de fingulier sur cette tragédie qu'en rapportant la lettre qu'il écrivit, le 4 Avril suivant, à son ami Mr. d'Aiguebère qui était à Toulouse.

„La Mérope n'est pas encor imprimée:
 „je doute qu'elle réussisse à la lecture autant
 „qu'à la représentation. Ce n'est point moi
 „qui ai fait la pièce; c'est Mlle. Duménil.
 „Que dites-vous d'une Actrice qui fait pleu-
 „rer pendant trois actes de suite? Le Pu-
 „blic a pris un peu le change: il a mis sur
 „mon compte une partie du plaisir extrême
 „que lui ont fait les acteurs. La séduction
 „a été au point que le Parterre a demandé
 „à grands cris à me voir. On m'est venu
 „prendre dans une cache, où je m'étais ta-
 „pi: on m'a mené de force dans la loge (*)
 „de Madame la maréchale de Villars,
 „où était sa Belle-fille. Le Parterre était
 „fou; il a crié à la duchesse de Villars de
 „me baiser, & il a tant fait de bruit qu'elle
 „a été obligée d'en passer par là, par l'or-
 „dre de sa Belle-mère. J'ai été baisé publi-
 „quement, comme Alain Chartier par la
 „princesse Marguerite d'Ecosse; mais il dor-
 „mait, & j'étais fort éveillé. Cette faveur
 „populaire, qui probablement passera bien-

(*) C'est de là qu'est venu la mode ridicule de crier l'auteur, l'auteur quand une Pièce bonne ou mauvaise réussit à la première représentation.

„tôt, m'a un peu consolé de la petite per-
 „sécution de *Boyer*, ancien Evêque de Mi-
 „repoix, toujours plus Théatin qu'Evêque.
 „L'Académie, le Roi & le Public m'avaient
 „désigné pour succéder au cardinal de Fleu-
 „ry parmi les Quarante. *Boyer* n'a pas
 „voulu; & il a trouvé à la fin, après deux
 „mois & demi un Prélat pour remplir la
 „place d'un Prélat, selon les Canons de l'E-
 „glise. (*) Je n'ai pas l'honneur d'être
 „Prêtre; je crois qu'il convient à un profane
 „comme moi de renoncer à l'Académie.

„Les Lettres ne font pas extrêmement fa-
 „vorisées. Le Théatin m'a dit que l'éloquen-
 „ce expirait; qu'il avait en vain voulu la
 „ressusciter par ses sermons; que personne
 „ne l'avait *secondé*. Il voulait dire, *écouté*.

„On vient de mettre à la Bastille l'abbé
 „Langlet, pour avoir publié des Mémoires
 „déjà très connus qui servent de supplément
 „à l'Histoire de notre célèbre de Thou. L'in-
 „fatigable & malheureux Langlet rendait un
 „signalé service aux bons citoyens, & aux
 „amateurs des Recherches historiques. Il
 „méritait des récompenses; on l'emprisonne
 „cruellement à l'âge de soixante & huit ans.
 „Cela est tyrannique.

B 4

(*) Je trouve une lettre du 3 Mars 1753, de Mr. l'Ar-
 chevêque de Narbonne qui se désiste en faveur de Mr. de
 Voltaire.

„*Inferè nunc, Melibæe, puros; pone or-*
 „*dine vites.*

„Madame du Chatellet vous fait les com-
 „plimens. Elle marie sa fille à Mr. le duc
 „de Monténéro, napolitain, au grand nez,
 „à la taille courte, à la face maigre & noire,
 „à la poitrine enfoncée. Il est ici & va nous
 „enlever une française aux joues rebondies.
 „*Vale & me ama.* V....

Nous le voyons bientôt après faire un nou-
 veau voyage auprès du Roi de Prusse, qui
 l'appellait toujours à Berlin; mais pour lequel
 il ne pouvoit quitter longtems ses anciens
 amis. Il rendit dans ce voyage au Roi son
 Maître un signalé service, comme nous le
 voyons par la correspondance avec Mr. Ame-
 lot ministre d'état. Mais ces particularités ne
 font pas l'objet de notre Commentaire. Nous
 n'avons en vue que l'Homme de lettres.

Le fameux comte de Bonneval devenu Pa-
 cha Turc, & qu'il avait vu autrefois chez
 Mr. le Grand-Prieur de Vendôme, lui écrivit
 alors de Constantinople, & fut en correspon-
 dance avec lui pendant quelque tems. On
 n'a retrouvé de ce commerce épistolaire qu'un
 seul fragment que nous transcrivons.

„Aucun Saint, avant moi, n'avait été
 „livré à la discrétion du Prince Eugène. Je
 „sentais qu'il y avait une espèce de ridicule
 „à me faire circonciure; mais on m'affura

„bientôt qu'on m'épargnerait cette opéra-
 „tion en faveur de mon âge. Le ridicule de
 „changer de Religion ne laissait pas encore
 „de m'arrêter: il est vrai que j'ai toujours
 „pensé qu'il est fort indifférent à Dieu qu'on
 „soit Musulman, ou Chrétien, ou Juif, ou
 „Guèbre: j'ai toujours eu sur ce point l'o-
 „pinion du duc d'Orleans régent, des ducs
 „de Vendôme, de mon cher marquis de
 „la Fare, de l'abbé de Chaulieu & de
 „tous les honnêtes gens avec qui j'ai passé
 „ma vie. Je savais bien que le Prince Eu-
 „gène pensait comme moi & qu'il en aurait
 „fait autant à ma place: enfin il fallait per-
 „dre ma tête, ou la couvrir d'un turban.
 „Je confiai ma perplexité à Lamira qui était
 „mon domestique, mon interprète & que
 „vous avez vû depuis en France avec *Saïd*
 „*Effendi*: il m'amena un *Iman* qui était plus
 „instruit que les Turcs ne le sont d'ordi-
 „naire. Lamira me présenta à lui comme
 „un cathéchumène fort irrésolu. Voici ce que
 „ce bon Prêtre lui dicta en ma présence;
 „Lamira le traduisit en françois: je le con-
 „serverai toute ma vie.

„Notre Religion est incontestablement la
 „plus ancienne & la plus pure de l'Univers
 „connu: c'est celle d'Abraham sans aucun
 „mélange; & c'est ce qui est confirmé dans
 „notre saint livre où il est dit *Abraham était*
 „*fidèle; il n'était ni Juif, ni Chrétien, ni*

„*Idolâtre*. Nous ne croyons qu'un seul Dieu
 „comme lui, nous sommes circoncis comme
 „lui; & nous ne regardons la Mecque com-
 „me une ville sainte, que parce qu'elle l'é-
 „tait du tems même d'Ismaël fils d'Abraham.

„Dieu a certainement répandu ses béné-
 „dictions sur la race d'Ismaël, puisque sa
 „Religion est étendue dans presque toute
 „l'Asie, & dans presque toute l'Afrique, &
 „que la race d'Isaac n'y a pas pu seulement
 „conserver un pouce de terrain.

„Il est vrai que notre Religion est peut-
 „être un peu mortificante pour les sens; Ma-
 „homet a réprimé la licence que se don-
 „naient tous les Princes de l'Asie; d'avoir
 „un nombre indéterminé d'épouses. Les
 „Princes de la secte abominable des Juifs
 „avaient poussé cette licence plus loin que
 „les autres: David avait dix-huit femmes;
 „Salomon selon les Juifs en avait jusqu'à
 „sept-cent; notre Prophète réduisit le nom-
 „bre à quatre.

„Il a défendu le vin & les liqueurs fortes,
 „parce qu'elles dérangent l'ame & le corps,
 „qu'elles causent des maladies, des querel-
 „les, & qu'il est bien plus aisé de s'abstenir
 „tout-à-fait que de se contenir.

„Ce qui rend sur-tout notre Religion
 „sainte & admirable, c'est qu'elle est la
 „seule où l'aumône soit de droit-étroit.
 „Les autres religions conseillent d'être cha-

„charitable; mais pour nous, nous l'ordon-
 „nons expressement sous peine de damna-
 „tion éternelle.

„Notre Religion est aussi la seule qui dé-
 „fende les jeux de hazard sous les mêmes
 „peines; & c'est ce qui prouve bien la pro-
 „fonde sagesse de Mahomet. Il savait que le
 „jeu rend les hommes incapables de travail,
 „& qu'il transforme trop souvent la société en
 „un assemblage de dupes & de fripons, &c.

*Il y a ici plusieurs lignes si blasphématoires que nous n'osons
 les copier. On peut les passer à un Turc; mais une main
 chrétienne ne peut les transcrire.*

„Si donc ce Chrétien ci-présent veut ab-
 „jurer sa secte idolâtre, & embrasser celle
 „des victorieux Musulmans, il n'a qu'à pro-
 „noncer devant moi notre sainte formule,
 „& faire les prières & ablutions pres-
 „crites.

„Lamira m'ayant lu cet écrit me dit: Mr.
 „le comte, ces Turcs ne sont pas si fots
 „qu'on le dit à Vienne, à Rome & à Paris. —
 „Je lui répondis que je sentais un mouve-
 „ment de grace Turque intérieure, & que
 „ce mouvement consistait dans la ferme es-
 „pérance de donner sur les oreilles au prince
 „Eugène, quand je commanderais quelques
 „bataillons Turcs.

„Je prononçai mot-à-mot d'après l'Iman
 „la formule: *Allah illa allah Mohammed re-
 „soul allah.* Ensuite on me fit dire la prière

„qui commence par ces mots: *Benamyezdám*
 „*Baksháier dadar*, au nom de Dieu clé-
 „ment & miséricordieux, &c.

„Cette cérémonie le fit en présence de
 „deux Muselmans qui allèrent sur le champ
 „en rendre compte au Pacha de Bosnie.
 „Pendant qu'ils faisaient leur message, je me
 „fis raser la tête, & l'Iman me la couvrir
 „d'un turban, &c.

Je pourai joindre à ce fragment curieux
 quelques chansons du comte-Pacha; mais
 quoique ces couplets soient fort gais ils ne
 font pas si intéressants que sa prose.

Je n'aurai rien à dire de l'année 1744, sinon
 que mon auteur fut admis dans presque toutes
 les Académies de l'Europe, & ce qui est sin-
 gulier, dans celle de *La Crusca*. Il avait fait
 une étude sérieuse de la langue italienne,
 témoin une lettre de l'éloquent cardinal Pas-
 sionei que commence par ces mots:

„J'ai lu & relu, toujours avec un nou-
 „veau plaisir, votre lettre italienne belle &
 „savante. Il est difficile de concevoir com-
 „ment un homme qui possède à fond d'au-
 „tres langues a pu atteindre à la perfection
 „de celle-ci.

„.
 „La remarque qui est dans votre lettre sur les
 „erreurs des plus grands hommes vient fort
 „à propos; car le soleil a ses taches & ses
 „éclipses; celles-ci sont observées dans le

„dernier des almanachs; & , comme vous
 „le pensez très bien, les censeurs trop sévé-
 „res ons souvent besoin que nous ayons
 „pour eux plus d'indulgence que pour ceux
 „qu'ils reprennent. Homère, Virgile, le
 „Tasse & plusieurs autres perdront peu sur
 „une petite & légère faute qui est couverte
 „par mille beautés; mais les Zoïles feront
 „toujours ridicules, & ne sauront pas distin-
 „guer les perles du fumier d'Ennius, &c.“

Ce cardinal écrivait, comme on voit, en français presque aussi bien qu'en italien, & pensait très-judicieusement. Nos Zoïles ne lui échappaient pas.

Mr. de V.... sur la fin de 1744 eut un Brevet d'Historiographe de France, qu'il qualifie de *magnifique bagatelle*. Il était déjà connu par son Histoire de *Charles XII*, dont on a fait tant d'éditions. Cette histoire fut principalement composée en Angleterre à la campagne avec Mr. Fabrice chambellan de *George premier*, Electeur de Hanovre, Roi d'Angleterre, qui avait résidé sept ans auprès de Charles XII, après la journée de Pultava.

C'est ainsi que la Henriade avait été commencée à St. Ange d'après les conversations avec M. de Caumartin.

Cette histoire fut très louée pour le stile & très-critiquée pour les faits incroyables. Mais les critiques & les incrédules cessèrent, lorsque le Roi *Stanislas* envoya à l'auteur par

Mr. le comte de Tressan lieutenant général une attestation authentique conçue en ces termes. „Mr. de Voltaire n'a oublié ni dé- „placé aucun fait, aucune circonstance, tout „est vrai, tout est dans son ordre. Il a „parlé sur la Pologne & sur tous les évé- „nements qui sont arrivés, comme s'il avait „été témoin oculaire. Fait à Commercy „onze Juillet 1759.“

Dès qu'il eut un de ces titres d'Historiographe, il ne voulut pas que ce titre fut vain, & qu'on dit de lui ce qu'un commis du Trésor-royal disait de Racine & de Boileau: *nous n'avons encore vu de ces Messieurs que leur signature.* Il écrivit la guerre de 1741, qui était alors dans toute sa force, & que vous retrouvez dans le siècle de *Louis XIV* & de *Louis XV.* (*)

Il était alors à Etiole avec cette belle Madame d'Etiole qui fut depuis la marquise de Pompadour. La Cour ordonna des fêtes pour le commencement de l'année 1745, où l'on devait marier le Dauphin avec l'Infante d'Espagne. On voulut des Ballets avec de la musique chantante, & une espèce de Comédie qui servit de liaison aux vers. Il en fut chargé, quoiqu'un tel spectacle ne fut point de son goût. Il prit pour sujet une princesse de

(*) Elle a été imprimée séparément & ridiculement falsifier.

Navarre. La Pièce est écrite avec légèreté. Mr. de la Popeliniere Fermier-général, mais lettré, y mêla quelques Ariettes; la musique fut composé par le fameux Rameau.

Madame d'Etiole obtint alors pour Mr. de V.... le don gratuit d'une charge de Gentil-homme ordinaire de la Chambre. C'était un présent d'environ soixante mille livres; & présent d'autant plus agréable que peu de tems après il obtint la grace singulière de vendre cette place, & d'en conserver le titre, les privilèges & les fonctions.

Peu de personnes connaissent le petit impromptu qu'il fit sur cette grace qui lui avait été accordée, sans qu'il l'eut sollicitée deux fois.

Mon Henri quatre & ma Zaïre
 Et mon Americaine Alzire
 Ne m'ont valu jamais un seul regard du Roi.
 J'avais mille ennemis avec très peu de gloire;
 Les honneurs & les biens pleuvent enfin sur moi,
 Pour une Farce de la Foire.

Il avait eu cependant longtems auparavant une pension du Roi de deux mille livres, & une de quinze cent de la Reine, mais n'en sollicita jamais le payement.

L'Histoire étant devenue un de ses devoirs il commença quelque chose du *siècle de Louis XIV*: mais il différa de le continuer, il écrivit la Campagne de 1744, & la mémorable bataille de Fontenoi. Il entra dans tous les détails de cett Journée intéressante. On

y trouve jusqu'au nombre des morts de chaque régiment. Le comte d'Argenson, Ministre de la guerre, lui avait communiqué les Lettres de tous les officiers. Le maréchal de Noailles & le maréchal de Saxe lui avaient confié des Mémoires.

Je crois faire un grand plaisir à ceux qui veulent connaître les événemens & les hommes, de transcrire ici la Lettre que M. le marquis d'Argenson, Ministre des Affaires, étrangères, & frère aîné du Secrétaire d'Etat de la guerre, écrivit du champ de bataille à M. de Voltaire.

„Monsieur l'Historien, vous aurez dû
 „apprendre dès mercredi au soir la nouvelle
 „dont vous nous félicités tant. Un Page
 „partit du champ de bataille le mardi à deux
 „heures & demie pour porter les Lettres;
 „j'apprends qu'il arriva le mercredi à cinq
 „heures du soir à Versailles. Ce fut un beau
 „spectacle que de voir le Roi & le Dauphin
 „écrire sur un tambour entourés de vain-
 „queurs & de vaincus, morts, mourants
 „& prisonniers. Voici des anecdotes que
 „j'ai remarquées.

„J'eus l'honneur de rencontrer le Roi di-
 „manche tout près du champ de bataille;
 „j'arrivai de Paris au quartier de *Chin*. J'ap-
 „pris que le Roi était à la promenade, je
 „demandai un cheval, je joignis Sa Ma-
 „jesté

„Jesté près d'un lieu d'où l'on voyait le camp
 „des Ennemis; j'appris pour la première
 „fois de S. M. de quoi il s'agissait tout à
 „l'heure (à ce qu'on croyait.) Jamais je
 „n'ai vu d'homme si gai de cette aventure
 „qu'était le Maître. Nous discutâmes juste-
 „ment ce point historique que vous traités
 „en quatre lignes, quels de nos Rois avaient
 „gagné les dernières batailles royales. Je
 „vous assure que le courage ne faisait point
 „tort au jugement, ni le jugement à la mé-
 „moire. Delà on alla coucher sur la paille.
 „Il n'y a point de nuit de bal plus gaye;
 „jamais tant de bons mots. On dormit tout
 „le tems qui ne fut pas coupé par des Cou-
 „riers, des Grassins & des Aides-de-camp.
 „Le Roi chanta une chanson qui a beau-
 „coup de couplets & qui est fort drôle. Pour
 „le Dauphin il était à la bataille comme à
 „une chasse de lièvre, & disait presque:
 „quoi! n'est-ce que cela? Un boulet de
 „canon donna dans la boue & crotta un
 „homme près du Roi. Nos Maîtres rirent
 „de bon cœur du barbouillé. Un palfré-
 „nier de mon frère a été blessé à la tête
 „d'une balle de mousquet; ce domestique
 „était derrière la compagnie,

„Le vrai, le sûr, le non-flatteur c'est
 „que c'est le Roi qui a gagné lui-même la
 „bataille par sa volonté, par sa fermeté.
 „Vous verrez des relations & des détails;

„vous faurez qu'il y a eu une heure terri-
 „ble où nous vîmes le second tôme de Det-
 „tingue, nos français humiliés devant cet-
 „te fermeté anglaise; le feu roulant qui
 „ressemble à l'enfer, que j'avoue qui rend
 „stupides les spectateurs les plus oisifs, alors
 „on désespéra de la république. Quelques-
 „uns de nos Généraux, qui ont plus de
 „courage, de cœur, que d'esprit, donnè-
 „rent des conseils fort prudents. On en-
 „voya des ordres jusqu'à Lille; on doubla
 „la garde du Roi; on fit emballer, &c. A
 „celà le Roi se moqua de tout & se porta
 „de la gauche au centre, demanda le corps
 „de réserve & le brave Lævendal; mais
 „on n'en eut pas besoin. Un faux corps de
 „réserve donna. C'était la même cavalerie
 „qui avait d'abord donné inutilement, la
 „maison du Roi, les carabiniers, ce qui
 „restait tranquille des grades françaises, des
 „irlandais excellents sur tout quand ils mar-
 „chent contre des anglais & hanovriens.
 „Votre ami Mr. de Richelieu, est un vrai
 „Bayard; c'est lui qui a donné le conseil &
 „qui l'a exécuté, de marcher à l'infanterie
 „comme des chasseurs, ou comme des fou-
 „rageurs pêle-mêle, la main basse, le bras
 „racourci, maîtres, valets, officiers, ca-
 „valiers, infanterie, tout ensemble. Cette
 „vivacité française dont on parle tant, rien
 „ne lui résiste; ce fut l'affaire de dix mi-
 „nutes que de gagner la bataille avec cette

„botte secrète. Les gros bataillons anglais
 „tournèrent le dos, & pour vous le faire
 „court on en a tué quatorze mille. (*)

„Il est vrai que le canon a eu l'honneur de
 „cette affreuse boucherie: jamais tant de
 „canons ni si gros, n'a tiré dans une ba-
 „taille générale qu'à celle de Fontenoi: il
 „y en avait cent. Monsieur, il semble que
 „ces pauvres ennemis ayent voulu à plaisir
 „laisser arriver tout ce qui leur devait être
 „le plus mal fain, canon de Douai, gens-
 „d'armes, mousquetaires.

„A cette charge dernière dont je vous
 „parlais n'oubliez pas une anecdote. Mon-
 „sieur le Dauphin, par un mouvement na-
 „turel, mit l'épée à la main de la plus jo-
 „lie grace du monde, & voulait absolument
 „charger; on le pria de n'en rien faire.
 „Après cela, pour vous dire le mal comme
 „le bien, j'ai remarqué une habitude trop
 „tôt acquise de voir tranquillement sur le
 „champ de bataille des morts nus, des en-
 „nemis agonissans, des playes fumantes.
 „Pour moi j'avouerai que le cœur me man-
 „qua, & que j'eus besoin d'un flacon. J'ob-
 „servai bien nos jeunes Héros; je les trou-

C 2

(*) Il manqua en effet quatorze mille hommes à l'appel; mais il en revint environ six mille dès le jour même.

„vai trop indifférents sur cet article. Je
 „craignis pour la suite de leur longue vie
 „que le goût vint à augmenter par cette in-
 „humaine curée.

„Le triomphe est la plus belle chose du
 „monde; les Vive-le-Roi, les chapeaux en
 „l'air au bout des ba onnettes, les com li-
 „mens du Maître à ses guerriers, la visite
 „des retranchements, des villages & des re-
 „doutes si intactes, la joye, la gloire, la
 „tendresse, mais le plancher de tout cela est
 „du sang humain, des lambeaux de chair
 „humaine.

„Sur la fin du triomphe, le Roi m'hono-
 „ra d'une conversation sur la paix; j'ai dé-
 „peché des couriers.

„Le Roi s'est fort amusé hier à la tran-
 „chée; on a beaucoup tiré sur lui; il y est
 „resté trois heures. Je travaillais dans mon
 „cabinet qui est ma tranchée; car j'avoué-
 „rai que je suis bien reculé de mon cou-
 „rant par toutes ces dissipations. Je trem-
 „blais de tous les coups que j'entendais ti-
 „rer. J'ai été avant-hier voir la tranchée en
 „mon petit particulier. Cela n'est pas fort
 „curieux de jour. Aujourd'hui nous aurons
 „un *Te Deum* sous une tente avec une salve
 „générale de l'armée, que le Roi ira voir
 „du mont de la Trinité; cela fera beau.

„J'assure de mes respects Madame du
 „Chatellet. Adieu Monsieur.“

C'est ce même marquis d'Argenson que quelques courtifans un peu frivoles appelaient d'Argenson la bête. On voit par cette lettre qu'il était d'un esprit agréable, & que son cœur était humain. Ceux qui le connaissaient voyaient en lui un philosophe plus qu'un politique, mais surtout un excellent citoyen. On en peut juger par son livre intitulé *Considérations sur le gouvernement*, imprimé en 1764, chez Marc-Michel Rey. Voyez surtout le chapitre de la *vénalité des Charges*. Je ne puis me défendre du plaisir d'en citer quelques passages.

„Il est étonnant qu'on ait accordé une
 „approbation générale au livre intitulé *Tes-*
 „tament politique du Cardinal de Richelieu,
 „ouvrage de quelque pédant ecclésiastique,
 „& indigne du grand génie auquel on l'at-
 „tribue, ne fut-ce que pour le chapitre où
 „l'on canonise la vénalité des charges. Mi-
 „sérable invention qui a produit tout le
 „mal qui est à redresser aujourd'hui, & par
 „où les moyens en sont devenus si pénis-
 „bles; car il faudrait les revenus de l'État
 „pour rembourser seulement les principaux
 „Officiers qui nuisent le plus.“

Ce passage important semble avoir annoncé de loin l'abolition (*) de cette honteuse vé-

C 3

(*) Cette abolition en 1771, n'a été que passagère.

nalité opérée en 1771, à l'étonnement de toute la France qui croyait cette réforme impossible, J'y découvre aussi une uniformité de pensée avec Mr. de V... qui a démontré les erreurs absurdes dont fourmille le libelle si ridiculement attribué au cardinal de Richelieu, & qui a lavé la mémoire de cet habile & redoutable ministre de la fouillure dont on couvrait son nom, en lui imputant cet impertinent ouvrage.

Transcrivons encore une partie du tableau que le marquis d'Argenson fait des malheurs des agriculteurs.

„A commencer par le Roi, plus on est
 „grand à la Cour moins on se persuade au-
 „jourd'hui la misère de la campagne: les
 „Seigneurs des grandes Terres en entendent
 „bien parler quelquefois: mais leurs cœurs
 „endurcis n'envisagent dans ce malheur que
 „la diminuation de leurs revenus. Ceux
 „qui arrivent des Provinces, touchés de ce
 „qu'ils ont vu, l'oublient bientôt par l'abon-
 „dance des délices de la Capitale. *Il nous*
 „*faut des ames fermes & des cœurs tendres*
 „*pour persévérer dans une pitié dont l'objet*
 „*est absent.*“

Ce Ministre citoyen avait toujours eu dès son enfance une tendre amitié pour Mr. de V... J'ai vu une très-grande quantité de Lettres de l'un & de l'autre; il en résulte que le Secrétaire d'Etat employa l'Homme de

Lettres dans plusieurs affaires considérables pendant les années 1745. 1746. & 1747. C'est probablement la raison pour laquelle nous n'avons aucune pièce de théâtre de nôtre auteur pendant le cours de ces années.

Nous voyons par ses papiers que l'entreprise d'une descente en Angleterre en 1746 lui fut confiée. Le duc de Richelieu devait commander l'armée. Le Prétendant avait déjà gagné deux batailles, & on attendait une révolution. Mr. de V... fut chargé de faire le Manifeste. Le voici tel que nous l'avons trouvé minuté de sa main.

M A N I F E S T E

Du Roi de France en Faveur du Prince Charles Edouard.

„Le Sérénissime prince Charles Edouard
 „ayant débarqué dans la Grande-Bretagne
 „sans autre secours que son courage; &
 „toutes ses actions lui ayant acquis l'admiration
 „de l'Europe & les cœurs de tous
 „les véritables anglais, le Roi de France a
 „pensé comme eux. Il a cru de son devoir
 „de secourir à la fois un prince digne du
 „trône de ses ancêtres & une nation généreuse
 „dont la plus saine partie rappelle en
 „fin le prince Charles Stuard dans sa patrie.
 „Il n'envoie le duc de Richelieu à la tête de

„ses troupes que parce que les anglais les
 „mieux intentionnés ont demandé cet appui,
 „& il ne donne précisément que le nombre
 „des troupes qu'on lui demande, prêt à les
 „retirer dès que la nation exigera leur éloi-
 „gnement. Sa Majesté en donnant un se-
 „cours si juste à son parent, au fils de tant
 „de Rois, à un Prince si digne de regner,
 „ne fait cette démarche auprès de la nation
 „Anglaise que dans le dessein & dans l'assu-
 „rance de pacifier par-là l'Angleterre & l'Eu-
 „rope, pleinement convaincu que le S^{me}.
 „Prince Edouard met sa confiance dans leurs
 „bonnes volontés, qu'il regarde leurs li-
 „bertés, le maintien de leurs loix & leur
 „bonheur, comme le but de toutes ses en-
 „treprises, & qu'enfin, les plus grands Rois
 „d'Angleterre sont ceux qui élevés comme
 „lui dans l'adversité, ont mérité l'amour de
 „la nation.

„C'est dans ces sentiments que le Roi se-
 „court leur prince qui est venu se jeter
 „entre leurs bras, le fils de celui qui naquit
 „l'héritier légitime de trois royaumes, le
 „guerrier, qui malgré sa valeur n'attend
 „que d'eux & de leurs loix la confirmation
 „de ses droits le plus sacrés; qui ne peut
 „jamais avoir d'intérêts que les leurs, &
 „dont les vertus enfin ont attendri les ames
 „le plus prévenues contre sa cause.

„Il espère qu'une telle occasion réunira
 „deux nations qui doivent réciproquement

„s'estimer; qui sont liées naturellement par
 „les besoins mutuels de leur commerce, &
 „qui doivent l'être ici par les intérêts d'un
 „Prince qui mérite les vœux de toutes les
 „nations.

„Le duc de Richelieu, commandant les
 „troupes de Sa Majesté le Roi de France,
 „adresse cette déclaration à tous les fidèles
 „citoyens des trois royaumes de la Grande-
 „Bretagne, & les assure de la protection con-
 „stante du Roi son maître. Il vient se joindre
 „à l'héritier de leurs anciens Rois, & ré-
 „pandre comme lui son sang pour leur service.

On voit par les expressions de cette pièce
 qu'elle fut dans tous les tems l'estime & l'in-
 clination de l'auteur pour la nation anglaise;
 & il a toujours persisté dans ces sentiments.

Ce fut l'infortuné comte de Lalli qui avait
 fait projet & le plan de cette descente laquel-
 le ne fut point effectuée. Il était né Irlandais,
 & il haïssait les anglais autant que nôtre au-
 teur les aimait & les estimait. Cette haine
 était même chez Lalli une passion violente,
 à ce que nous a dit plusieurs fois Mr. de V....
 nous ne pouvons ici nous empêcher de té-
 moigner notre profond étonnement que le
 général Lalli ait été accusé depuis, d'avoir
 livré Pondichéri aux anglais. L'arrêt qui l'a
 condamné à la mort est un des jugemens les
 plus extraordinaires qui aient été rendus dans

notre siècle, c'est une suite des malheurs de la France. Cet exemple & celui du maréchal de Marillac font assez voir que quiconque est à la tête des armées ou des affaires est rarement sûr de mourir dans son lit ou au lit d'honneur.

Ce fut en 1746 que Mr. de V. ... entra dans l'Académie française. Il fut le premier qui dérogea à l'usage fastidieux de ne remplir un discours de réception que des louanges rebattues du cardinal de Richelieu. Il releva sa harangue par des remarques nouvelles sur la langue française & sur le goût. Ceux qui ont été reçus après lui ont pour la plupart suivi & perfectionné cette méthode utile.

Il était en 1748 avec Madame du Chatellet à Lunéville auprès du Roi Stanislas, lorsqu'il envoya à la comédie Nanine, représentée le 17 Juillet de cette année. Elle réussit peu d'abord, mais elle eut ensuite un succès aussi grand que durable. Je ne puis attribuer cette bizarrerie, qu'à la secrète inclination qu'on a d'humilier un homme qui a trop de renommée. Mais avec le tems on se laisse entraîner à son plaisir.

Il arriva la même chose à la première représentation de Sémiramis le 29 Août de la même année 1748. mais à la fin elle fit encore plus d'effet au théâtre que Merope & Mahomet,

Une chose à mon avis, singulière, c'est qu'il ne donna point sous son nom le panégyrique de Louis XV, imprimé en 1749, & traduit en latin, en italien, en espagnol & en anglais.

La maladie qui avait tant fait craindre pour la vie du Roi Louis XV, & la bataille de Fontenoi qui avait fait craindre encor plus pour lui & pour la France, rendaient l'ouvrage intéressant. L'auteur ne loue que par les faits; & on y trouve un ton de philosophie qui caractérise tout ce qui est sorti de sa main. Ce panégyrique était celui des officiers autant que de Louis XV; cependant il ne le présenta à personne, pas même au Roi. Il savait bien qu'il ne vivait pas dans le siècle de Péliſſon. Aussi écrivait-il à Mr. de Formont l'un de ses amis

Cet éloge a tres peu d'effet
Nul mortel ne m'en remercie
Celui qui le moins s'en soucie
Est celui pour qui je l'ai fait.

Cette même année 1749, il était dans le palais de Lunéville auprès du Roi Stanislas avec la marquise du Chatellet; cette Dame illustre y mourut. Le Roi de Prusse alors appella Mr. de V.... auprès de lui. Je vois qu'il ne se résolut à quitter la France, & à s'attacher à sa Majesté Prussienne pour le reste de sa vie que vers la fin du mois d'Août ou Auguste 1750, après avoir combattu pen-

dant plus de six mois contre toute sa famille & contre tous les amis qui le dissuadaient fortement de cette transplantation. Il ne put résister à cette Lettre que le Roi de Prusse lui écrivit de son appartement à la chambre de son nouvel hôte, dans le palais de Berlin, le vingt-trois Auguste, lettre qui a tant couru depuis & qui a été souvent imprimée

„J'ai vu la lettre que votre Nièce vous
 „écrit de Paris. L'amitié quelle a pour vous
 „lui attire mon estime. Si j'étais Madame
 „Denis, je penserais de même; mais étant
 „ce que je suis, je pense autrement. Je sé-
 „rais au désespoir d'être cause du malheur
 „de mon ennemi; & comment pourrais-je
 „vouloir l'infortune d'un homme que j'es-
 „time, que j'aime & qui me sacrifie sa pa-
 „trie & tout ce que l'humanité a de plus
 „cher? Non, mon cher Voltaire, si je pou-
 „vais prévoir que votre transplantation put
 „tourner le moins du monde à votre désa-
 „vantage, je serais le premier à vous en
 „dissuader. Oui, je préférerais votre bon-
 „heur au plaisir extrême que j'ai de vous
 „avoir. Mais vous êtes philosophe, je le
 „suis de même: qu'y a-t-il de plus natu-
 „rel, de plus simple & de plus dans l'ordre
 „que des philosophes faits pour vivre en-
 „semble, réunis par la même étude, par le
 „même goût & par une façon de penser
 „semblable, se donnent cette satisfaction?
 „Je vous respecte comme mon maître en

„éloquence & en faveur; je vous aime com-
 „me un ami vertueux. Que esclavage, quel
 „malheur, quel changement, quelle inconf-
 „tance de fortune y a-t-il à craindre dans
 „un pays où l'on vous estime autant que
 „dans votre patrie, & chez un ami qui a
 „un cœur reconnaissant? Je n'ai point la
 „folle présomption de croire que Berlin vaut
 „Paris. Si les richesses, la grandeur & la
 „magnificence font une ville aimable, nous
 „le cédon's à Paris. Si le bon goût peut-être
 „plus généralement répandu se trouve dans
 „un endroit du monde; je fais & j'en
 „conviens que c'est à Paris. Mais vous,
 „ne portez-vous pas ce goût par tout où
 „vous êtes? Nous avons des organes qui
 „nous suffisent pour vous applaudir; & en
 „fait de sentiments, nous ne le cédon's à
 „aucun pays du monde. J'ai respecté l'a-
 „mitié qui vous liait à Madame du Cha-
 „telle; mais après elle j'étais un de vos
 „plus anciens amis. Quoi! parce que vous
 „vous retirés dans ma maison, il sera dit
 „que cette maison devient une prison pour
 „vous? Quoi! parce que je suis votre
 „ami, je serai votre tyran? Je vous avoue
 „que je n'entends pas cette Logique là:
 „que je suis fermément persuadé que vous
 „serez fort heureux ici tant que je vivrai,
 „que vous serez regardé comme le père des
 „lettres & des gens de goût, & que vous
 „trouverez en moi toutes les consolations

„qu'un homme de votre mérite peut attendre de quelqu'un qui l'estime. Bon soir.“

FRÉDÉRIC.

Le Roi de Prusse, après cette Lettre, fit demander au Roi de France son agrément, par son Ministre; le Roi de France le donna. Notre auteur eut à Berlin la croix du mérite, la clef de Chambellan, & vingt mille francs de pension. Cependant il ne quitta jamais sa maison de Paris; & j'ai vu par les comptes de Mr. Delaleu notaire à Paris, qu'il y dépensait trente mille francs par an. Il était attaché au Roi de Prusse par la plus respectueuse tendresse & par la conformité des goûts. Il a dit cent fois que ce Monarque était aussi aimable dans la société que redoutable à la tête d'une armée; qu'il n'avait jamais fait de soupers plus agréables à Paris, que ceux auxquels ce Prince voulait bien l'admettre tous les jours. Son enthousiasme pour le Roi de Prusse allait jusqu'à la passion. Il couchait au dessous de son appartement, & ne sortait de sa chambre que pour souper. Le Roi composait en haut des ouvrages de philosophie, d'histoire & de poésie; & son favori cultivait en bas les mêmes arts & les mêmes talents. Il s'envoyaient l'un à l'autre leurs ouvrages. Le monarque Prussien fit à Potsdam son histoire de Brandebourg, & l'écrivain français y fit le siècle de *Louis XIV*, ayant apporté avec lui tous ses

matériaux. Ses jours coulaient ainsi dans un repos animé par des occupations si agréables. On représentait à Paris son *Oreste & Rome sauvée*. *Oreste* fut joué sur la fin de 1749, & *Rome sauvée* en 1750.

Ces deux pièces sont absolument sans intrigue d'amour, ainsi que *Merope & la mort de César*. Il aurait voulu purger le théâtre de tout ce qui n'est pas *passion* & aventure tragique. Il regardait *Electre* amoureuse comme un monstre orné de rubans sales; & il a manifesté ce sentiment dans plus d'un ouvrage.

Nous avons retrouvé une lettre en vers au Roi de Prusse en lui envoyant le manuscrit d'*Oreste*.

Grand juge, & grand feseur de vers,
 Lisez cette œuvre dramatique,
 Ce croquis de la scène antique
 Que des grecs le pinceau tragique
 Fit admirer à l'univers;
 Jugez si l'ardeur amoureuse
 D'une *Electre* de quarante ans.
 Doit dans de tels événements
 Etaler les beaux sentiments
 D'une héroïne douceuse
 En massacrant ses chers parents
 D'une main peu respectueuse.
 Une princesse en son printemps,
 Qui surtout n'aurait rien à faire,
 Pourrait avoir par passe-tems
 A ses pieds un ou deux amants.

Et les tromper avec mystère
 Mais la fille d'Agamemnon
 N'eut dans la tête d'autre affaire
 Que d'être digne de son nom,
 Et de venger le roi son père.
 Et j'estime encore que son frère
 Ne doit point être un Céladon.
 Ce héros fort atrabilaire
 N'était point né sur le Lignon.
 Apprenez moi mon Apollon
 Si j'ai tort d'être si sévère,
 Et lequel des deux doit vous plaire
 De Sophocle ou de Crébillon.
 Sophocle peut avoir raison,
 Et laisser des torts à Voltaire.

Il faut avouer que rien n'était plus doux que cette vie, & que rien ne faisait plus d'honneur à la philosophie & aux Belles-lettres. Le bonheur aurait été plus durable, & n'aurait point fait place enfin à un bonheur encor plus grand, sans une malheureuse dispute de physique mathématique, élevée entre Maupertuis, qui était aussi auprès du Roi de Prusse, & König, bibliothécaire de Madame la Princesse d'Orange à la Haye. Cette querelle était une suite de celle qui divisa longtems les Mathématiciens sur les forces vives & les forces mortes. On ne peut nier qu'il n'entre dans tout cela un peu de charlatanisme, ainsi qu'en théologie & en médecine. La question était au fond très-frivole; puisque de quelque manière qu'on l'embrouille, il faut toujours revenir aux loix simples
 du

du mouvement. Les esprits s'aigrirent; Mau-
pertuis fit condamner Kœnig en 1752, par
l'Academie de Berlin où il dominait, comme
s'étant appuyé d'une lettre de feu Leibnitz,
sans pouvoir produire l'original de cette lettre
que pourtant Mr. Wolf avait vue. Il fit plus;
il écrivit à Madame la Princcesse d'Orange
pour la prier d'ôter à Kœnig la place de son
bibliothécaire, & le déféra au Roi de Prusse
comme un homme qui lui avait manqué de
respect. Voltaire, qui avait passé deux années
entières avec Kœnig à Cirey, & qui était son
ami intime, crut devoir prendre hautement
le parti de son ami.

La querelle s'envenima; l'étude de la phi-
losophe dégénéra en cabale & en faction.
Mauptuis eut soin de répandre à la Cour
qu'un jour le Général Manstein étant dans la
chambre de Voltaire, où celui-ci mettait en
français les *Mémoires sur la Russie* composés
par cet officier, le Roi lui envoya une pièce
de vers de sa façon à examiner, & que Vol-
taire dit à Manstein, *mon ami, à une autre*
fois. Voilà le Roi qui m'envoie son linge sale à
blanchir: je blanchirai le votre ensuite. Un
mot suffit quelquefois pour perdre un hom-
me à la Cour. Mauptuis lui imputa ce mot
& le perdit.

Précisément dans ce tems là même, Mau-
pertuis faisait imprimer ses Lettres philoso-
phiques fort singulieres dans lesquelles il

propofait de bâtir une ville Latine; d'aller faire des découvertes droit au pôle par mer? de percer un trou jufqu'au centre de la terre; d'aller au détroit de Magellan difféquer des cervelles de Patagons, pour connaître la nature de l'ame; d'enduire tous les malades de poix-réfine pour arrêter le danger de la tranfpiration, & fur-tout de ne point payer le médecin.

Mr. de Voltaire releva ces idées philofophiques avec toutes les railleries auxquelles on donnait fi beau jeu, & malheureusement ces railleries réjouirent l'Europe littéraire. Maupertuis eut foin de joindre la cause du Roi à la fienne. La plaifanterie fut regardée comme un manque de refpect à Sa Majefté. Notre auteur renvoya refpectueufement au Roi fa clef de chambellan & la croix de fon ordre avec ces vers:

„Je les recus avec tendrefse;
 „Je vous les rend avec douleur.
 „Comme un ainant jaloux, dans fa mauvaife humeur,
 „Rend le portrait de fa Maîtrefse.

Le Roi lui renvoya fa clef & fon ruban. Il s'en alla faire une vifite à Son Alteffe la duchefle de Gotha qui l'a toujours honoré d'une amitié constante jufqu'à fa mort. C'eft pour elle qu'il écrivit un an après *les Annales de l'Empire*, ouvrage prefque entièrement refondu dans *l'Effai fur l'histoire de l'efprit & des mœurs des nations*.

Pendant qu'il était à Gotha, Maupertuis eut tout le tems de dresser ses batteries contre le voyageur, qui s'en apperçut, quand il fut à Francfort sur le Mein. Madame Denis sa nièce lui avait donné rendez-vous dans cette ville.

Un bon allemand qui n'aimait ni les français, ni leurs vers, vint le 1^{er}. Juin lui redemander les *Oeuvres de Poeshie* du Roi son maître. Notre voyageur répondit que les *Oeuvres de Poeshie* étaient à Leipfîc avec ses autres effets. L'allemand lui signifia qu'il était configné à Francfort, & qu'on ne lui permettrait d'en partir que quand les *Oeuvres* seraient arrivées. Mr. de V... lui remit sa clef de chambellan & sa croix, & promit de rendre ce qu'on lui demandait. Moyennant quoi le messager lui signa ce billet.

„Mr., sitôt le gros ballot de Leipfîk sera „ici, où est l'Oeuvre de *Poeshie* du Roi mon „maître, vous pourrez partir où vous pa- „raîtra bon. A Francfort 1^{er}. Juin 1753.“

Le Prifonnier signa au bas du billet: *Bon pour l'Oeuvre de Poeshie du Roi votre maître.*

Mais quand les vers revinrent; on supposa des lettres de change qui ne venaient point. Les voyageurs furent arrêtés quinze jours au cabaret du bouc, pour ces lettres de change prétendues.

Enfin il ne purent sortir qu'en payant une rançon très-considérable. Ces détails ne sont jamais sçus des Rois. Cette aventure fut bientôt oubliée de part & d'autre comme de raison. Le Roi rendit ses vers à son ancien admirateur, & en renvoya bientôt de nouveaux, & en très-grand nombre. C'était une querelle d'amants: les tracasseries de cour passent, mais le caractère d'une belle passion dominante subsiste longtems. Le voyageur français en relisant avec attendrissement la lettre éloquente & touchante du Roi, que nous avons transcrite, disait, *après une telle lettre je ne peux qu'avoir eu très-grand tort.*

L'échappé de Berlin avait un petit bien en Alsace sur des terres qui appartiennent à Mgr. le duc de Wurtemberg. Il y alla, & s'amusa, comme je l'ai déjà dit, & à faire imprimer les *Annales de l'Empire*, dont il fit présent à Jean Frédéric Schöpflin libraire à Colmar, frère du célèbre Schöpflin, professeur en Histoire à Strasbourg. Ce libraire était mal dans ses affaires. Mr. de Voltaire lui prêta dix mille livres: sur quoi je ne puis assez m'étonner de la bassesse avec laquelle tant de barbouilleurs de papier ont imprimé, qu'il avait fait une fortune immense par la vente continuelle de ses ouvrages.

Lorsqu'il était à Colmar, Mr. Vernet français réfugié, ministre de l'Évangile à Genève

& Mrs. Cramer, anciens citoyens de cette ville fameuse, lui écrivirent pour le prier d'y venir faire imprimer ses ouvrages. Les deux frères, qui étaient à la tête d'une librairie, obtinrent la préférence, & il la leur donna aux mêmes conditions qu'il l'avait donnée au Sr. Schöpflin, c'est-à-dire gratuitement. Il alla donc à Genève avec sa nièce & Monsieur Coligni son ami qui lui servait de Secrétaire, & qui a été depuis celui de Monseigneur l'Electeur Palatin & son Bibliothécaire.

Il acheta une jolie maison de campagne à vie auprès de cette ville, dont les environs sont infiniment agréables, & où l'on jouit du plus bel aspect qui soit en Europe. Il en acheta une autre à Lausanne, & toutes les deux à condition qu'on lui rendrait une certaine somme quand il les quitterait. Ce fut la première fois depuis Zwingle & Calvin qu'un catholique romain eut des établissemens dans ces cantons.

Il fit aussi l'acquisition de deux terres à une lieue de Genève dans le pays de Gex; sa principale habitation fut à Ferney dont il fit présent à Madame Denis. C'était une seigneurie absolument franche & libre de tous droits envers le Roi, & de tout impôt depuis Henry IV. Il n'y en avait pas deux dans les autres provinces du royaume qui eussent de pareils privilèges. Le Roi les lui conserva par brevet. Ce fut à Mr. le duc de Choiseul

le plus généreux & le plus magnanime des hommes qu'il eut cette obligation sans avoir l'honneur d'en être particulièrement connu.

Le petit pays de Gex n'était presque alors qu'un désert sauvage. Quatre-vingt charrues étaient à bas depuis la révocation de l'édit de Nantes; des marais couvraient la moitié du pays & y répandaient les infections & les maladies. La passion de notre auteur avait toujours été de s'établir dans un canton abandonné pour le vivifier. Comme nous n'avancions rien que sur des preuves authentiques, nous nous bornerons à transcrire ici une de ses lettres à un évêque d'Annecy, dans le diocèse duquel Ferney est situé. Nous n'avons pu retrouver la date de la lettre, mais elle doit être de 1759.

MONSIEUR,

„Le curé d'un petit village nommé N...
 „voisin de mes terres, a suscité un procès,
 „à mes vassaux de Ferney & ayant souvent
 „quitté sa cure pour aller solliciter à Dijon,
 „il a accablé aisément des cultivateurs, uni-
 „quement occupés du travail qui soutient
 „leur vie. Il leur a fait pour quinze cent
 „livres de frais, & a eu la cruauté de com-
 „pter parmi ces frais de justice, les voyages
 „qu'il a fait pour les ruiner. Vous savez
 „mieux que moi, Mr. combien dès les pre-
 „miers tems de l'église, les saints pères se

„font élevés contre les ministres sacrés, qui
 „sacrifiaient aux affaires temporelles le tems
 „destinés aux autels. Mais si on leur avait
 „dit qu'un prêtre fut venu avec des sergens
 „rançonner de pauvres familles, les forcer de
 „rendre le seul pré qui nourrit leurs bestiaux,
 „& ôter le lait à leurs enfans, qu'auraient
 „dit les Irenées, les Jérômes, & les Au-
 „gustins? voilà, Monsieur, ce qu'un curé
 „est venu faire à la porte de mon château.
 „Je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer
 „la plus grande partie de ce qu'il exige de
 „mes communes, & il a répondu que cela
 „ne le satisfaisait pas.

„Vous gémissiez, sans doute, que des
 „exemples si odieux soient donnés par des
 „pasteurs de la véritable église, tandis qu'il
 „n'y a pas un seul exemple d'un pasteur pro-
 „testant qui ait eu un procès avec ses paroif-
 „siens (*), pour des intérêts d'argent, &c.

Cette Lettre, & la suite de cette affaire
 peuvent fournir des réflexions bien impor-
 tantes. Mr. de V.... termina ce procès &
 ce procédé en payant de ses derniers la vexa-

D 4

(*) Ce qui fait que jamais les curés protestants n'ont de
 procès avec leurs ouailles, c'est que ces curés sont payés
 par l'état, qui leur donne des gages: ils ne disputent point
 la dixième ou la huitième gerbe à des malheureux. C'est
 le parti que l'impératrice Cathérine a pris dans son empire
 immense. Le vexation des dixmes y est inconnue.

tion qui opprimait ses pauvres vassaux. Et ce canton misérable changea bientôt de face.

Il se tira plus gaîment d'une querelle plus délicate dans le pays protestant où il avait deux domaines assez agréables, l'un à Genève qu'on appelle encor la maison des Délices, l'autre à Lausanne.

On fait assez combien la liberté lui était chère, à quel point il détestait toute persécution, & quelle horreur il montra dans tous les tems pour ces scélérats hypocrites, qui osent faire périr au nom de Dieu, dans les plus affreux supplices, ceux qu'ils accusent de ne pas penser comme eux. C'est surtout sur ce point qu'il répétait quelquefois :

Je ne décide point entre Genève & Rome.

Une de ses lettres dans laquelle il disait que le picard Jean Chauvin dit Calvin, assassin véritable de Servet, *avait une ame atroce*, ayant été rendue publique par une indiscretion trop ordinaire, quelques caffards s'irritèrent ou feignirent de s'irriter de ces paroles. Un genevois, homme d'esprit nommé Rival, lui adressa les vers suivans à cette occasion.

Servet eut tort, & fut un sot
D'oser dans un siècle falot
S'avouer anti-trinitaire. (*)
Et notre illustre atrabilaire

(*) Servet pouvait se reposer sur les propres paroles de Calvin, qui dit dans un ouvrage en sas que quelqu'un soit

Eut tort d'employer le fagot
 Pour réfuter son adversaire.
 Et tort notre antique sénat
 D'avoir prêté son ministère
 A ce dangereux coup d'état.
 Quelle barbare inconséquence!
 O malheureux siècle ignorant!
 Nous osions abhorrer en France
 Les horreurs de l'intolérance
 Tandis qu'un zèle intolérant
 Nous faisait bruler un errant!

Pour nôtre prêtre épistolaire
 Qui de son pétulant effort
 Pour exhaier sa bile amère
 Vient réveiller le chat qui dort,
 Et dont l'inepte commentaire
 Met au jour ce qu'il eut du taire,
 Je laisse à juger s'il a tort.

Quant à vous célèbre Voltaire
 Vous eutes tort, c'est mon avis.
 Vous vous plaisez dans ce pais
 Fêtez le saint qu'on y révère.
 Vous avez à fatiéte
 Les biens où la raison aspire;
 L'opulence, la liberté,
 La paix, (qu'en cent lieux on désire)
 Des droits à l'immortalité
 Cent fois plus qu'on ne saurait dire.
 On a du goût; on vous admire,
 Tronchin veille à votre santé.
 Celà vaut bien en vérité

D 5

*hétérodoxe, & qu'il fasse scrupule de se servir des mots trinité
 & personne, nous ne croyons pas que ce soit une raison
 pour rejeter cet homme, &c.*

Qu'on immole à sa fureté
Le plaisir de pincer sans rire.

Nôtre auteur répondit à ces jois vers
par ceux ci.

Non, je n'ai point tort d'oser dire
Ce que pensent les gens de bien,
Et le sage qui ne craint rien
A le beau droit de tout écrire,

J'ai quarante ans bravé l'empire
Des lâches tirans des esprits.
Et dans vôtre petit païs
J'aurais grand tort de me dédire.

Je fais que souvent le malin
A caché sa queue & sa griffe.
Sous la tiare d'un Pontife
Et sous le manteau de Calvin.

Je n'ai point tort quand je déteste
Ces assassins religieux
Employant le fer & le feux
Pour servir le père céleste.

Ouï, jusqu'au dernier de mes jours
Mon ame sera fière & tendre,
J'oserais gémir sur la cendre
Et des *Servets* & des *Dubourgs*. (*)

De cette horrible frénésie
A la fin le tems est passé;
Le fanatisme est terrassé,
Mais il reste l'hipocrisie.

(*) Dubourg, conseiller clerc du Parlement, traité à Paris comme *Servet* à Genève.

Farceurs à manteaux étriqués
 Mauvaise musique d'Eglise,
 Mauvais vers & sermons croqués,
 Ai-je tort si je vous méprise?

On voit par cette réponse, qu'il n'était ni à Apollo, ni à Céphas, & qu'il prêchait la tolérance aux églises protestantes, ainsi qu'aux églises romaines, Il disait toujours que c'était le seul moyen de rendre la vie tolérable, & qu'il mourait content s'il pouvait établir ces maxims dans l'Europe. On peut dire qu'il n'a pas été tout-à-fait trompé dans ce dessein, & qu'il n'a pas peu contribué à rendre le clergé plus doux, plus humain, depuis Genève jusqu'à Madrid, & surtout à éclairer les laïques.

Bien persuadé que les spectacles des jeux d'esprit, amollissent la férocité autant que les spectacles des gladiateurs l'endurcissaient autrefois, il fit bâtir à Ferney un joli théâtre. Il y joua quelquefois lui-même, malgré sa mauvaise fanté; & Madame Denis sa nièce, qui possédait supérieurement le talent de la déclamation comme celui de la musique, y joua plusieurs rôles. Mlle. Clairon & le célèbre Lekain y vinrent représenter quelques pièces, on accourait de vingt lieues à la ronde pour les entendre. Il y eut plus d'une fois des soupers de cent couverts & des bals. Mais malgré le tumulte d'une vie qui paraissait si dissipée, & malgré son âge,

il travaillait fans relache. Il donna dès l'an 1755 au théâtre de Paris, *l'Orphelin de la Chine*, représenté le 20 Août, & *Tancrede* le 3 Septembre 1760. Mademoiselle Clairon & le Sr. Lekain déployèrent tous leurs talens dans ces deux pièces.

Le Caffé, ou l'Ecoffaise, comédie en prose, n'était point destinée à être jouée, mais elle se fut aussi la même année avec un grand succès. Il s'était amusé à composer cette pièce pour corriger le folliculaire Fréron, qu'il mortifia beaucoup, mais qu'il ne corrigea pas. Cette Comédie, traduite en anglais par Mr. Colman eut le même succès à Londres, qu'à Paris: ces ouvrages ne lui coutaient point de tems. *L'Ecoffaisé* avait été faite en huit jours, & *Tancrede* en un mois.

Ce fut au milieu de ces occupations & de ces amusemens que Mr. Titon du Tillet, ancien maître d'hôtel ordinaire de la reine, âgé de 85 ans, lui recommanda la petite-fille du grand Corneille, qui étant absolument sans fortune était abandonnée de tout le monde. C'est ce même Titon du Tillet qui aimant passionément les beaux-arts, fans les cultiver, fit élever avec de grandes dépenses un Parnasse en bronze, où l'on voit les figures de quelques poètes & de quelques musiciens Français. Ce monument est dans la bibliothèque du roi de France. Il avait élevé Mademoiselle Corneille chez lui, mais voyant dépérir son

bien, il ne pouvait plus rien faire pour elle. Il imagina que Mr. de Voltaire pourrait se charger d'une Demoiselle d'un nom si respectable. Mr. du Mollard, membre de plusieurs académies, connu par une dissertation savante & judicieuse sur les tragédies d'Electre anciennes & modernes, & Mr. Le Brun secrétaire de Monseigneur le Prince de Conti se joignirent à lui, & écrivirent à Mr. de V..... Il les remercia de l'honneur qu'ils lui faisaient de jeter les yeux sur lui, en leur mandant que *c'était en effet à un vieux soldat de servir la petite-fille de son général.* La jeune personne vint donc en 1760 aux *Délices*, maison de campagne auprès de Genève, & de-là au château de Ferney. Madame Denis voulut bien achever son éducation; & au bout de trois ans Mr. de Voltaire la maria à Mr. Dupuis du pays de Gex, capitaine de dragons, & depuis officier de l'état-major. Outre la dot qu'il leur donna, & le plaisir qu'il eut de les garder chez lui, il proposa de commenter les Oeuvres de Pierre Corneille au profit de sa descendante, & de les faire imprimer par *souscription.* Le Roi de France voulut bien souscrire pour huit mille francs; d'autres souverains l'imitèrent. Mgr. le duc de Choiseul, dont la générosité était si connue, Madame la duchesse de Grammont, Madame de Pompadour souscrivirent pour des sommes considérables. Mr de la Borde, banquier du roi, non-seulement prit plusieurs exemplaires, mais il en fit débiter

un si grand nombre qu'il fut le premier mobile de la fortune de Mademoiselle Corneille, par son zèle & par sa magnificence; de sorte qu'en très peu de tems elle eut cinquante mille francs pour présent de noces.

Il y eut dans cette souscription si prompte une chose fort remarquable de la part de Mad. de Geofrin, femme célèbre par son mérite & par son esprit. Elle avait été exécutrice du testament du fameux Bernard de Fontenelle, neveu de Pierre Corneille; & malheureusement il avait oublié cette parente, qui lui fut présentée trop peu de tems avant sa mort, mais qui fut rebutée avec son père & sa mère: on les regardait comme des inconnus qui usurpaient le nom de Corneille. Des amis de cette famille touchés de son sort, mais fort indiscrets & fort mal instruits, intentèrent un procès téméraire à Madame de Geofrin, trouvèrent un avocat qui abusant de la liberté du barreau publia contre cette Dame un *Factum* injurieux. Madame de Geofrin très-injustement attaquée gagna le procès tout d'une voix. Malgré ce mauvais procédé qu'elle eut la noblesse d'oublier, elle fut la première à foucirre pour une somme considérable.

L'académie en corps, Mr. le duc de Choiseul, Madame la duchesse de Grammont, Madame de Pompadour & plusieurs seigneurs donnèrent pouvoir à Mr. de Voltaire de signer

pour eux au contrat de mariage. C'est une des plus belles époques de la littérature.

Dans le tems qu'il préparait ce mariage qui à été très-heureux, il goûtait une autre satisfaction, celle de faire rendre à six gentil-hommes presque tous mineurs, leur bien paternel que les Jésuites venaient d'acheter à vil prix. Il faut reprendre la chose de plus haut. L'affaire est d'autant plus intéressante que son commencement avait précédé la fameuse banqueroute du Jésuite Lavallette & consors, & qu'elle fut en quelque façon le premier signal de l'abolition des Jésuites en France.

Messieurs Deprez de Crassi, d'une ancienne noblesse du pays de Gex, sur la frontière de la Suisse, étaient six frères tous au service du Roi. L'un d'eux, capitaine au régiment de Deux Ponts, en causant avec Mr. de Voltaire son voisin, lui conta le triste état de la fortune de sa famille. Une terre de quelque valeur & qui aurait pu être une ressource, était engagée depuis longtems à des Genevois.

Les Jésuites avaient acquis tout auprès de ce domaine des possessions qui composaient environ deux mille écus de rente dans un lieu nommé Ornex. Ils voulurent joindre à leur domaine celui de Messieurs de Crassi. Le supérieur de la maison des Jésuites dont le véritable nom était *Fessè* qu'il avait changé en celui de *Fessi*, s'artangea avec les créanciers Gene-

vous pour acheter cette terre: il obtint une permission du conseil, & il était sur le point de la faire entériner à Dijon. On lui dit qu'il y avait des mineurs, & que, malgré la permission du conseil, ils pourraient rentrer dans leurs biens. Il répondit & même il écrivit que les Jésuites ne risquaient rien, & que jamais Messieurs de Crassi ne seraient en état de payer la somme nécessaire pour rentrer dans le bien de leurs ayeux.

A peine Mr. de Voltaire fut-il instruit de cette étrange manière dont le père Fesse voulait servir la compagnie de Jésus, qu'il alla sur le champ déposer au greffe du baillage de Gex la somme moyennant laquelle la famille Crassi devait payer les anciens créanciers & reprendre ses droits. Les Jésuites furent obligés de se désister; & par un arrêt du parlement de Dijon la famille fut mise en possession & y est encore.

Le bon de l'affaire c'est que peu de tems après, lorsqu'on delivra la France des révérends pères Jésuites, ces mêmes gentil-hommes dont les bons pères avaient voulu ravir le bien, achetèrent celui des Jésuites qui était contigu. Mr. de Voltaire qui avait toujours combattu les athées & les Jésuites, écrivit qu'il fallait reconnaître une Providence.

Ce n'était assurément ni par la haine pour le père Fesse, ni par aucune envie de mortifier

fier les Jésuites qu'il avait entrepris cette affaire; puisqu'après la dissolution de la société il recueillit un Jésuite chez lui, & que plusieurs autres lui ont écrit pour le supplier de les recevoir aussi dans sa maison. Mais il s'est trouvé parmi les ex-jésuites quelques esprits qui n'ont pas été si étiquables & si accommodans. Deux d'entreux, nommés *Patouillet*, & *Nonnote*, ont gagné quelque argent par des libelles contre lui; & ils n'ont pas manqué, selon l'usage, d'appeller la religion catholique à leur secours. Un Nonnote surtout s'est signalé par une demi-douzaine de volumes, dans lesquels il a prodigué moins de science que de zèle & moins de zèle que d'injures. Mr. Damillavile l'un des meilleurs coopérateurs de l'Encyclopédie a daigné le confondre, comme autrefois Patquier s'abaisa jusqu'à repri- mer l'insolence absurde de Jésuite Garasse.

Mais voici la plus étrange & la plus fatale aventure qui soit arrivée depuis longtems, & en même tems la plus glorieuse au Roi, à son conseil & à Messieurs les maîtres des requêtes. Qui aurait cru que ce serait des glaces du *mont-Jura* & des frontières de la Suisse que partiraient les premières lumières & les premiers secours qui ont vengé l'innocence des célèbres *Calas*? Un enfant de quinze ans Donat Calas, le dernier des fils de l'infortuné Calas était apprentif chez un marchand de Nîmes, lorsqu'il apprit par

E

quel horrible supplice sept juges de Toulouse, malheureusement prévenus, avaient fait périr son vertueux père.

La clameur populaire contre cette famille était si violente en Languedoc, que tout le monde s'attendait à voir rouer tous les enfans de Calas, & bruler la mère. Telles avaient été même les conclusions du Procureur général; tant on prétend que cette famille innocente s'était mal défendue, accablée de son malheur, & incapable de rappeler ses esprits à la lueur des buchers & à l'aspect des roues & des tortures.

On fit craindre au jeune Donat Calas d'être traité comme le reste de sa famille; on lui conseilla de s'enfuir en Suisse: il vint trouver Mr. de Voltaire, qui ne put d'abord que le plaindre & le secourir, sans oser porter un jugement sur son père, sa mère & ses frères.

Bientôt après un de ses frères n'ayant été condamné qu'au banissement, vint aussi se jeter entre les bras de Mr. de Voltaire. J'ai été témoin qu'il prit pendant plus d'un mois toutes les précautions imaginables pour s'assurer de l'innocence de la famille. Dès qu'il fut parvenu à s'en convaincre, il se crut obligé en conscience d'employer ses amis, sa bourse, sa plume, son crédit, pour réparer la méprise funeste des sept juges de Toulouse,

& pour faire revoir le procès au conseil du Roi. L'affaire dura trois années. On fait quelle gloire Messieurs de Crofne & de Bacquancourt acquirent en rapportant cette cause mémorable. Cinquante maîtres des requêtes déclarèrent d'une voix unanime toute la famille. *Calas* innocente, & la recommandèrent à l'équité bienfaisante du roi. Mr. le duc de Choiseul, qui n'a jamais perdu une occasion de signaler la magnanimité de son caractère, non-seulement secourut de son argent cette famille malheureuse, mais obtint de sa Majesté trente-six mille francs pour elle.

Ce fut le 9 Mars 1765 que fut rendu cet arrêt authentique qui justifia les *Calas*, & qui changea leur destinée; ce neuvième de Mars était précisément le même jour où ce vertueux père de famille avait été supplicié. Tout Paris courut en foule les voir sortir de prison, & battit des mains en versant des larmes. La famille entière a toujours été depuis ce tems attachée tendrement à Mr. de Voltaire qui s'est fait un grand honneur de demeurer leur ami.

On remarqua en ce tems qu'il n'y eut dans toute la France que le nommé Fréron, auteur de je ne fais quelle brochure périodique intitulée *Lettres à la Comtesse*, & ensuite *Année littéraire*, qui osa jeter des doutes, dans ses ridicules feuilles, sur l'innocence de

ceux que le Roi, tout son Conseil & tout le Public avaient justifiés si pleinement.

Plusieurs gens de bien engagèrent alors Mr. de Voltaire à écrire son traité de la Tolérance, qui fut regardé comme un de ses meilleurs ouvrages en prose, & qui est devenu le cathéchisme de quiconque a du bon sens & de l'équité.

Dans ce tems-là même l'impératrice Catherine seconde, dont le nom sera immortel, donnait des loix à son Empire qui contient la cinquième partie du globe: & la première de ses loix est l'établissement d'une tolérance universelle.

C'était la destinée de notre solitaire des frontières helvétiques, ce venger l'innocence accusée & condamnée en France. La position de sa retraite entre la France, la Suisse, Genève & la Savoie, lui attirait plus d'un infortuné. Toute la famille Sirven condamnée à la mort dans un bourg auprès de Castres, par les juges les plus ignorants & les plus cruels, se refugia auprès de ses terres. Il fut occupé huit années entières à leur faire rendre justice; & ne se rebuta jamais. Il en vint enfin à bout.

Nous croyons très-utile de remarquer ici qu'un magistrat de village nommé Trinquet, procureur du Roi dans la juridiction qui condamna la famille Sirven à la mort, dent-

na ainsi ses conclusions, *Je requiers pour le Roi que N. Sirven, & N. sa femme, dument atteint & convaincus d'avoir étranglé & noyé leur fille, soient bannis de la Paroisse.*

Rien ne fait mieux voir l'effet que peut avoir dans un royaume la vénalité des charges de judicature.

Son bonheur qui voulait, à ce qu'il dit, qu'il fut l'avocat des causes perdues, voulut encor qu'il arrachât des flammes une citoyenne de St. Omer nommée Montbaille, condamné à être brûlée vive par le tribunal d'Arras. On n'attendait que l'accouchement de cette femme pour la transporter au lieu de son supplice. Son mari avait déjà expiré sur la roue. Qui étaient ces deux victimes? deux exemples de l'amour conjugal & de l'amour maternel, deux ames les plus vertueuses dans la pauvreté. Ces innocentes & respectables créatures, avaient été accusées de parricide, & jugées sur des allégations qui auraient paru ridicules aux condamnateurs mêmes des Calas. Mr. de Voltaire fut assez heureux pour obtenir de Mr. le Chancelier de Maupeou, qu'il fit revoir le procès. La Dame Montbailly fut déclarée innocente; la mémoire de son mari réhabilitée, misérable réhabilitation sans vengeance & sans dédommagements. Quelle a donc été la jurisprudence criminelle parmi nous! quelle suite infernale d'horribles assassinats depuis la boucherie des Tem-

pliers jusqu'à la mort du Chevalier de la Barre! on croit lire l'histoire des sauvages; on frémit un moment, & on va à l'opéra.

La ville de Genève était plongée alors dans des troubles qui augmentèrent toujours depuis 1763. Cette importunité détermina Mr. de Voltaire à laisser à Mrs. Tronchin sa maison des Délices, & à ne plus quitter le chateau de Ferney, qu'il avait fait bâtir de fond en comble, & orné de jardins d'une agréable simplicité.

La discorde fut enfin si vive à Genève, qu'un des partis fit feu sur l'autre le 15^e Février 1770. Il y eut du monde tué: plusieurs familles d'artistes cherchèrent un azile chez lui & le trouvèrent. Il en logea quelques-unes dans son chateau, & en peu d'années il fit bâtir cinquante maisons de pierre de taille pour les autres. De sorte que le village de Ferney qui n'était, lorsqu'il acquit cette terre, qu'un misérable hameau où croussaient quarante-neuf malheureux païsans, dévorés par la pauvreté, par les écrouelles, & par les commis des fermes, devint bientôt un lieu de plaisance, peuplé de douze cent personnes, toutes à leur aise. & travaillant avec succès pour elles & pour l'état. Mr le duc de Choiseul protégea de tout son pouvoir cette colonie naissante qui établit un très-grand commerce.

Une chose qui mérite je crois de l'attention, c'est que cette colonie se trouvant composée de catholiques & de protestants, il aurait été impossible de deviner qu'il eut dans Ferney deux religions différentes. J'ai vu les femmes des colons genevois & suisses, préparer de leurs mains trois repositoires pour la procession de la fête du St. Sacrement. Elles assistèrent à cette procession avec un profond respect, & Mr. Hugonet nouveau curé de Ferney, homme aussi tolérant que généreux, les en remercia publiquement dans son prône. Quand une catholique était malade, les protestantes allaient la garder, & en recevaient à leur tour la même assistance.

C'était le fruit des principes d'humanité que Mr. de Voltaire a répandus dans tous ses ouvrages, & surtout dans le livre de la tolérance dont nous avons parlé. Il avait toujours dit que les hommes sont frères; & il le prouva par les faits. Les Guyons, les Nonottes, les Pátouilles, les Paulians & autres zélés, le lui ont bien reproché. C'est qu'ils n'étaient pas ses frères.

Voyez-vous, disait-il, aux voyageurs qui venaient le voir, cette inscription au dessus de l'église que j'ai fait bâtir DEO EREXIT. C'est au Dieu père commun de tous les hommes. En effet c'était peut-être parmi nous la seule église dédiée à Dieu seul.

Parmi ces étrangers qui vinrent en foule à Ferney, on compta plus d'un prince souverain. Il fut honoré d'une correspondance très-suivie avec plusieurs d'entreux dont les lettres sont entre mes mains. La moins interrompue, fut celle de Sa Majesté le Roi de Prusse & de Madame Wilhelmine Marcgrave de Bareith sa sœur.

Le tems qui s'écoula entre la bataille de Collin (le 18 Juin 1757) que le Roi de Prusse perdit, & la journée de Rosbac du 5 Novembre où il fut vainqueur, est le tems le plus intéressant de cette correspondance, rare entre une maison royale de héros & un simple homme de lettres. En voici une grande preuve dans cette lettre mémorable :

L E T T R E

*de son Altesse Royale Madame la Princesse
de Bareith du 12^e Septembre. 1757.*

„Votre lettre m'a sensiblement touchée,
„celle que vous m'avez adressée pour le Roi
„a fait le même effet sur lui. J'espère que vous
„serez satisfait de sa réponse pour ce qui
„vous concerne. Mais vous le serez aussi peu
„que moi de ses résolutions. Je m'étais flat-
„tée que vos réflexions feraient quelque im-
„pression sur son esprit. Vous verrez le con-
„traire dans le billet ci-joint. Il ne me reste

„qu'à suivre sa destinée, si elle est malheu-
 „reuse. Je ne me suis jamais piquée d'être
 „philosophe, j'ai fait mes efforts pour le de-
 „venir. Le peu de progrès que j'ai fait m'a
 „appris à mépriser les grandeurs & les richesses,
 „mais je n'ai rien trouvé dans la philosophie
 „qui puisse guérir les plaies du cœur
 „que le moyen de s'affranchir de ces maux
 „en cessant de vivre. L'état où je suis est
 „pire que la mort. Je vois le plus grand homme
 „du siècle, mon frère, mon ami, réduit
 „à la plus affreuse extrémité. Je vois ma famille
 „entière exposée aux dangers & aux
 „périls; ma patrie déchirée par des impitoyables
 „ennemis. Le pays où je suis peut-être
 „menacé de pareils malheurs. Plût au ciel
 „que je fusse chargée toute seule des maux
 „que je viens de vous décrire, je les souffrirais
 „& avec fermeté.

„Pardonnez moi ce détail. Vous m'engagez
 „par la part que vous prenez à ce qui me regarde,
 „de vous ouvrir mon cœur. Hélas! l'espérance
 „est presque bannie. La fortune, lors qu'elle
 „change est aussi constante dans ses persécutions
 „que dans ses faveurs. L'histoire est pleine de
 „ces exemples, mais je n'y en ai point trouvé
 „de pareil à celui que nous voyons, ni une guerre
 „aussi inhumaine & cruelle parmi des peuples
 „policés. Vous gémeriez si vous saviez
 „la triste situation de l'Allemagne & de

„la Prusse. Les cruautés que les Russes
 „commettent dans cette dernière font fré-
 „mir la nature. Que vous êtes heureux dans
 „votre hermitage, où vous vous reposez sur
 „vos lauriers, & où vous pouvez philoso-
 „pher de sang froid sur l'égarement des hom-
 „mes. Je vous y souhaite tout le bonheur
 „imaginable. Si la fortune nous favorise en-
 „core, comptez sur toute ma reconnaissance,
 „& je n'oublierai jamais les marques d'atta-
 „chement que vous m'avez données; ma
 „sensibilité vous en est garant, je ne suis
 „jamais amie à demi & je le ferai toujours
 „véritablement de frère Voltaire.

WILHELMINE.

Bien des complimens à Mad. Denis; con-
 tinuez, je vous prie d'écrire au Roi.

On voit par cette lettre aussi attendrissante
 que bien écrite, qu'elle était la belle ame de
 la Marquise de Bareith, & combien elle mé-
 ritait les éloges que lui donna Mr. de Vol-
 taire en pleurant sa mort, dans une ode im-
 primée parmi ses autres ouvrages, Mais on
 voit surtout quels désastres épouvantables
 attirent sur les peuples des guerres légèrement
 entreprises par les Rois; on voit à quoi ils
 s'exposent eux-mêmes & à quel point ils sont
 malheureux de faire le malheur des nations.

Le solitaire de Ferney donna dès ce mo-
 ment & dans la suite de cette guerre funeste,

toutes les marques possibles de son attachement à Madame la Maregrave, de son zèle pour le Roi son frère, & de son amour pour la paix. Il engagea le cardinal de Tencin, retiré alors à Lyon, à entrer en correspondance avec Madame de Bareith pour ménager cette paix si désirable. Les lettres de cette Princesse & celle du cardinal passaient par Genève dans un pays neutre, & par les mains de Mr. de Voltaire.

Ce sera une époque singulière que la résolution prise par le roi de Prusse après tous les malheurs qui furent les suites de la bataille de Collin, d'aller affronter vers la Saxe auprès de Mersebourg, les armées françaises & autrichiennes combinées, fort supérieures en nombre, tandis que le maréchal de Richelieu n'était pas loin avec une armée victorieuse. Ce Monarque avait eu assez de présence d'esprit, & fut assez maître de ses idées au milieu de ses infortunes pour faire son testament en vers. Il n'y cachait point ses malheurs, mais il en parlait en philosophe, & regardait la mort d'un œil ferme & tranquille. Nous avons cette pièce qui est un monument sans exemple, écrite toute entière de sa main.

Nous avons un monument encor plus héroïque de ce Prince philosophe: c'est une lettre à Mr. de Voltaire du 9 Août, vingt-cinq jours avant sa victoire de Rosbach:

„Je suis homme, il suffit, & né pour la souffrance:
 „Aux rigueurs du destin j'oppose ma constance.

„Mais avec ces sentimens, je suis bien loin
 „de condamner Cathon & Othon. Le der-
 „nier n'a eu de beau moment en sa vie que
 „celui de sa mort

„Voltaire dans son hermitage
 „Peut s'adonner en paix à la vertu du sage
 „Dont Platon nous traça de loi:
 „Pour moi, menacé du naufrage,
 „Je dois en affronter l'orage,
 „Penser, vivre & mourir en Roi.“

Rien n'est plus beau que ces derniers vers; rien n'est plus grand. Corneille dans son bon tems ne les eut pas mieux faits. Et quand, après de tels vers, on gagne une bataille le sublime ne peut aller plus loin.

Le Cardinal de Tencin continua toujours, mais en vain, ses négociations secrètes pour la paix, comme on le voit par ses lettres. Ce fut enfin le duc de Choiseul qui entama ce grand ouvrage si nécessaire; & le duc de Pralin qui l'accomplit: service signalé qu'ils rendirent à la France apauvrie & désolée.

Elle était dans un état si déplorable que pendant douze années de paix qui suivirent cette guerre funeste, de tous les ministres des finances qui se succédèrent rapidement, il n'y en eut pas un qui, avec la meilleure volonté, & les travaux les plus assidus, put

parvenir à pallier seulement les playes de l'Etat. La difette d'argent était au point qu'un Contrôleur général fut obligé, dans une nécessité pressante, de saisir chez Mr. Magon banquier du Roi, tout l'argent que des citoyens y avaient mis en dépôt. On prit à notre solitaire deux-cent mille francs. C'était une perte énorme; il s'en consola à la manière française, par un madrigal qu'il fit sur le champ, en apprenant cette nouvelle.

Au tems de la grandeur romaine

Horace difait à Mécène

Quand cesserez vous de donner?

Chez le Welche on n'est pas si tendre.

Je dois dire mais sans douleur

A Monsieur le Contrôleur,

Quand cesserez vous de me prendre?

On ne cessa point. Monsieur le duc de Choiseul qui faisait construire alors un port magnifique à Verfoy sur le lac Léman, qu'on appelle le lac de Genève, y ayant fait bâtir une petite frégate, cette frégate fut faite par des savoyards créanciers des entrepreneurs, dans un port de savoye près du fameux Ripaille; Mr. de Voltaire racheta incontinent ce bâtiment royal de ses propres deniers, & ne put en être remboursé par le gouvernement: car Mr. le duc de Choiseul perdit en ce tems-là même tous ses emplois, & se retira, à sa terre de Chanteloup, regretté non-seulement de tous ses amis,

mais de toute la France qui admirait son caractère bienfaisant, la noblesse de son ame, & qui rendait justice à son esprit supérieur.

Notre solitaire lui était tendrement attaché par les liens de la reconnoissance. Il n'y a sorte de grace que Mr. le duc de Choiseul n'eut accordée à sa recommandation. Il avait fait un neveu de Mr. de Voltaire, nommé Mr. de la Houlière, brigadier des armées du Roi. Pensions, gratifications, brevets, croix de St. Louis avaient été données dès qu'elles avaient été demandées.

Rien ne fut plus douloureux pour un homme qui lui avait tant de grandes obligations, & qui venait d'établir une colonie d'artistes & de manufacturiers sous ses auspices. Déjà sa colonie travaillait avec succès pour l'Espagne, pour l'Allemagne, pour la Hollande, l'Italie. Il la crut ruinée; mais elle se soutint. La seule Impératrice de Russie acheta bientôt après dans le fort de sa guerre contre les Turcs pour cinquante mille francs de montres de Ferney. On ne cesse des s'étonner quand on voit dans le même tems cette Souveraine acheter pour un million de tableaux tant en Hollande qu'en France, & pour quelques millions de pierreries.

Elle avait fait un présent de cinquante mille livres à Mr. Diderot avec une grace & une circonspection qui relevaient bien le

prix de son présent. Elle avait offert à Mr. d'Alembert de le mettre à la tête de l'éducation de son fils avec soixante mille livres de rente. Mais ni la fanté, ni la philosophie de Mr. d'Alembert ne lui avaient permis d'accepter à Petersbourg un emploi égal à celui de Mr. le duc de la Vauguion à Versailles. Elle envoya Mr. le Prince de Kouslousky présenter de sa part à Mr. de Voltaire les plus magnifiques pelisses, & une boëte tournée de sa main même, ornée de son portrait & de vingt diamants. On croirait que c'est l'histoire d'Aboulcassem dans le mille & une nuit.

M. de Voltaire lui mandait qu'il fallait qu'elle eut pris tout le trésor de Moustapha dans une de ses victoires, & elle lui répondit *qu'avec de l'ordre on était toujours riche, & qu'elle ne manquerait dans cette grande guerre ni d'argent, ni de soldats.* Elle a tenu parole.

Cependant, le fameux sculpteur Mr. Pigal travaillait dans Paris à la statue du solitaire caché dans Ferney. Ce fut une étrangère qui proposa un jour en 1770 à quelques véritables gens de Lettres de lui faire cetre galanterie pour le vanger de tous les plats libelles & des calomnies ridicules que le fanatisme & la basse littérature ne cessaient d'accumuler contre lui. Madame Necker femme du Résident de Genève conçut ce projet la première. C'était une dame d'un esprit très-cultivé & d'un ca-

raçère supérieur s'il se peut à son esprit eu. Cette idée fut faisie avidement par tous ceux qui venaient chez elle, à condition qu'il n'y aurait que des gens de Lettres qui souscriraient pour cette entreprise.

Le Roi de Prusse en qualité d'homme de Lettres, & ayant assurément plus que personne droit à ce titre, & à celui de génie, écrivit au célèbre Mr. d'Alembert, & voulut être des premiers à souscrire. Sa lettre du 28 Juillet 1770 est consignée dans les archives de l'académie.

„Le plus beau monument de Voltaire est
 „celui qu'il érige lui-même, ses ouvrages.
 „Ils subsisteront plus longtems que la basilique
 „de St. Pierre, le louvre, & tous ces
 „batiments que la vanité consacre à l'éternité.
 „On ne parlera plus français, que Voltaire
 „sera encore traduit dans la langue qui
 „lui aura succédé. Cependant, rempli du
 „plaisir que m'ont fait ses productions si
 „variées, & chacune si parfaite en leur genre,
 „je ne pourrais sans ingratitude me refuser à
 „la proposition que vous me faites de contribuer
 „au monument que lui élève la reconnaissance
 „publique. Vous n'avez qu'à m'informer
 „de ce qu'on exige de ma part, je ne
 „refuserai rien pour cette statue, plus
 „glorieuse pour les gens de Lettres qui la
 „lui consacrent que pour Voltaire même.
 „On dira que dans ce dix-huitième siècle, où
 „tant

„tant de gens de Lettres se déchirent par en-
 „vie, il s'en est trouvé d'assez nobles, d'assez
 „généreux, pour rendre justice à un homme
 „doué de génie & de talens supérieurs à
 „tous les siècles, que nous avons mérité de
 „posséder Voltaire; & la postérité la plus
 „reculée nous envera encor cet avantage.
 „Distinguer les hommes célèbres, rendre
 „justice au mérite, c'est encourager les ta-
 „lent & les vertus. C'est la seule récom-
 „pense des belles ames, elle est bien due à
 „tous ceux qui cultivent supérieurement les
 „lettres. Elles procurent les plaisirs de l'es-
 „prit plus durables que ceux du corps; elles
 „adouçissent les mœurs les plus féroces; elles
 „repandent leur charmes sur tout le cours de
 „la vie; elles rendent notre existence sup-
 „portable & la mort moins affreuse. Conti-
 „nuez donc, Messieurs, de protéger & de
 „célébrer ceux qui s'y appliquent, & qui
 „ont le bonheur en France d'y réussir. Ce
 „sera ce que vous pourez faire de plus glo-
 „rieux pour votre nation. FRÉDÉRIC.

Le Roi de Prusse fit plus. Il fit exécuter
 une statue de son ancien serviteur dans sa
 belle manufacture de porcelaine, & la lui en-
 voya avec ce mot gravé sur la base. *Immor-
 tali.* Mr. de Voltaire écrivit au dessous:

Vous êtes généreux Vos bontés souveraines
 Me fond de trop nobles présens.
 Vous me donnés sur mes vieux ans
 Une terre dans vos domaines.

F

Mr. Pigal se chargea d'exécuter la statue en France avec le zèle d'un artiste qui en immortalisait un autre. Cette aventure alors unique deviendra bientôt commune. On érigera des statues ou du moins des bustes aux artistes comme la mode est venue de crier *l'Auteur, l'Auteur*, dans le parterre. Mais celui à qui l'on faisait cet honneur prévoyait bien que ses ennemis n'en seraient que plus acharnés. Voici ce qu'il en écrivit à Mr. Pigal d'un stile peut-être un peu trop burlesque.

Monseigneur Pigal, votre statue,
 Me fait mille fois trop d'honneur.
 Jean Jaques a dit avec candeur
 Que c'est à lui qu'elle était due (*)
 Quand votre ciseau s'évertue
 A sculpter votre serviteur,
 Vous agacez l'esprit railleur
 De certain peuple rimailleur
 Qui depuis si longtems me hue,
 L'ami Fréron le barbouilleur
 D'écrits qu'on jette dans la rue,
 Sourdement de sa main crochue
 Mutilera votre labeur.

Attendez que le destructeur,
 Qui nous consûme & qui nous tue,

(*) Jean Jaques Rousseau de Genève, dans une lettre à Mr. l'archevêque de Paris, qu'il intitule, *Jean Jaques à Christophe*, dit modestement qu'il est devenu homme de Lettres par son mépris pour cet état. Et après avoir prié Christophe de lire son roman de la Suisse Heloise, qui étant fille accouche d'un faux-germe, il conclut page 127, que tous les gouvernements bien policés, lui doivent élever des statues.

Le tems, aidé de mon pasteur,
 Ait d'un bras exterminateur
 Enterré ma tête chenue,
 Que feriez vous d'un pauvre auteur
 Dont la taille & le cou de grue,
 Et la mine très-peu jouffue
 Feront rire le connaisseur.
 Sculptez nous quelque beauté nue
 De qui la chair blanche & dodue
 Séduisè l'œil du spectateur,
 Et qui dans nos sens insinue
 Ces doux desirs & cette ardeur
 Dont Pigmaïon le sculpteur,
 Votre digne prédécesseur
 Brula, si la fable en est crue.
 Son marbre eut un esprit, un cœur;
 Il eut mieux, dit un grave auteur,
 Car soudain fille devenue
 Cette fille resta pourvue
 Des doux appas que sa pudeur
 Ne dérobaît point à la vue.
 Même elle fut plus dissolue
 Que son père & son créateur.
 C'est un exemple très-flatteur
 Il faut bien qu'on le perpétue.

Il avait bien raison de dire que cet honneur
 inespéré qu'on lui fésait, déchaînerait contre
 lui les écrivains du pont-neuf & du fanatisme.
 Il écrivit à Mr. Tiriot, *tous ces messieurs mé-*
ritent bien mieux des statues que moi; & ja-
voue qu'il en est quelques uns très-dignes d'é-
tre en effigie dans la place publique.

Les Nonottes, les Frérons, les Sabotiers &
 consorts jettèrent les hauts cris. Celui qui le

perfécutait avec le plus de cruauté & d'abfurdité, était un montagnard étranger plus propre à ramoner des cheminées qu'à diriger des consciences. Cet homme qui était très-familier écrivit cordialement au Roi de France, de couronne à couronne, il le pria de lui faire le plaisir de chasser un veillard de soixante & quinze ans & très-malade, de la propre maison qu'il avait fait bâtir, des champs qu'il avait fait défricher & de l'arracher à cent familles qui ne subsistaient que par lui. Le Roi trouva la proposition très-malhonnête & peu chrétienne, & le fit dire au capelan.

Le solitaire de Ferney étant malade & n'ayant rien à faire, ne voulut se venger de cette petite manœuvre que par le plaisir de se faire donner l'extrême-onction par exploit, selon l'usage qui se pratiquait alors. Il se comporta comme ceux qu'on appelait jansénistes à Paris, il fit signifier par un huissier à son curé nommé *Gros* (bon yvrogne qui s'est tué depuis à force de boire,) que le dit curé eut à le venir oindre dans sa chambre au 1^{er}. Avril sans faute; le curé vint & lui remontra qu'il fallait d'abord commencer par la communion, & qu'ensuite il lui donnerait tant de saintes huiles qu'il voudrait. Le malade accepta la proposition; il se fit apporter la communion dans sa chambre le 1^{er}. Avril, & là en présence de témoins, il dé-

clara par devant Notaire, qu'il pardonnait à son calomniateur qui avait tenté de le perdre & qui n'avait pu y réussir. Le procès verbal en fut dressé.

Il dit après cette cérémonie, j'ai eu la satisfaction de mourir comme Gusman dans Alzire, & je m'en porte mieux. Les plaisants de Paris croiront que c'est un poisson d'Avril.

L'ennemi un peu étonné de cette aventure ne se piqua pas de l'imiter; il ne pardonna point; & n'y fçut autre chose que faire supposer une déclaration du malade, toute différente de celle qui était authentique, faite par devant Notaire, signée du testateur & des témoins, duement l'égalisée & contrôlée. Deux faussaires rédigèrent donc quinze jours après une contre-profession de foi en patois favoyard; mais on n'osa pas supposer le feing de celui auquel on avait eu la bêtise de l'attribuer, voici la Lettre que Mr. de V.... écrivit sur cet sujet.

„Je ne fais point mauvais gré à ceux
 „qui m'ont fait parler faintement dans un
 „stile si barbare & si impertinent. Ils ont
 „pu mal exprimer mes sentiments vérita-
 „bles; ils ont pu redire dans leur jargon
 „ce que j'ai publié si souvent en français,
 „ils n'en ont pas moins exprimé la sub-
 „stance de mes opinions. Je suis d'accord

„avec eux; je m'unis à leur foi; mon
 „zèle éclairé seconde leur zèle ignorant;
 „je me recommande à leurs prières fa-
 „voyardes. Je supplie seulement les pieux
 „faussaires qui ont fait rédiger l'acte du
 „15 Avril, de vouloir bien considérer
 „qu'il ne faut jamais faire d'actes faux en
 „faveur de la vérité. Plus la religion ca-
 „tholique est vraie, (comme tout le monde
 „le fait) moins on doit mentir pour elle.
 „Ces petites libertés trop communes auto-
 „riseraient d'autres impostures plus funes-
 „tes, bientôt on se croirait permis de fa-
 „briquer de faux testaments, de fausses do-
 „nations, de fausses accusations pour la
 „gloire de Dieu. De plus horribles falsifi-
 „cations ont été employées autrefois.

„Quelques-uns de ces prétendus témoins
 „ont avoué qu'ils avaient été subornés,
 „mais qu'ils avaient cru bien faire. Ils ont
 „signé qu'ils n'avaient menti qu'à bonne
 „intention.

„Tout cela s'est opéré charitablement, sans
 „doute à l'exemple des retractations impu-
 „sitées à Mrs. de Montesquieu, de la Cha-
 „lotais, de Montclar & de tant d'autres. Ces
 „fraudes pieuses sont à la mode depuis en-
 „viron seize cent ans. Mais quand cette
 „bonne œuvre va jusqu'au crime de faux,
 „on risque beaucoup dans ce monde en at-
 „tendant le royaume des cieux.“

Notre solitaire continua donc gaiement à faire un peu de bien quand il le pouvait; en se moquant de ceux qui faisaient tristement de mal, & en fortifiant souvent par des plaisanteries les vérités les plus sérieuses.

Il avoua qu'il avait poussé trop loin cette raillerie contre quelques uns de ses ennemis. J'ai tort, dit-il, dans une de ses lettres; mais ces Messieurs m'ayant attaqué pendant quarante ans, la patience m'a échappé dix ans de suite.

La révolution faite dans tous les Parlemens du Royaume en 1771, devait l'embarasser. Il avait deux neveux, dont l'un entrait au Parlement de Paris, tandis que l'autre en sortait: tous deux d'un mérite distingué, & d'une probité incorruptible, mais engagés l'un & l'autre dans des partis opposés. Il ne cessa de les aimer également tous deux; & d'avoir pour eux les mêmes attentions. Mais il se déclara hautement pour l'abolissement de la vénalité, contre laquelle nous avons déjà cité les paroles énergiques du marquis d'Argenson. Le projet de rendre la justice gratuitement comme St. Louis, lui paraissait admirable. Il écrivit surtout en faveur des malheureux plaideurs qui étaient depuis quatre siècles obligés de courir à cent-cinquante lieues de leurs chaumières pour achever de se ruiner dans la capitale, soit en perdant leur procès, soit même en le gagnant. Il

avait toujours manifesté ces sentimens dans plusieurs de ses écrits; & il fut fidèle à ses principes sans faire sa cour à personne.

Il avait alors soixante & dix-huit ans; & cependant en une année il refit la *Sophonisbe de Mairet* toute entière; & composa la tragédie des *Loix de Minos*. Il ne regardait pas ces ouvrages faits à la hâte pour le théâtre de son château, comme de bonne pièces. Les connoisseurs ne dirent pas beaucoup de mal des *Loix de Minos*. Mais il faut avouer que les ouvrages dramatiques qui n'ont pas paru sur la scène, & ceux qui n'en sont pas restés longtems en possession, ne servent qu'à grossir inutilement la foule des brochures dont l'Europe est surchargée, de même que les tableaux & les estampes, qui n'entrent point dans les cabinets des amateurs, restent comme s'ils n'étaient pas.

L'an 1774, il eut une occasion singulière d'employer le même empressement qu'il avait eu le bonheur de signaler dans les funestes aventures des Calas & des Sirven.

Il apprit qu'il y avait à Wesel dans les troupes du Roi de Prusse un jeune gentilhomme Français, d'un mérite modeste, & d'une sagesse rare. Ce jeune homme n'était que simple volontaire. C'était le même qui avait été condamné dans Abbeville, au supplice des parricides avec le chevalier de la Barre, pour

ne s'être pas mis à genoux pendant la pluie devant une procession de capucins, laquelle avait passé à cinquante ou soixante pas d'eux.

On avait ajouté à cette charge celle d'avoir chanté une chanson grivoise de corps-de-garde, faite depuis environ cent ans. & d'avoir récité l'ode à Priape de Piron. Cette ode de Piron était une débauche d'esprit & de jeunesse, dont l'emportement fut jugé si pardonnable par le Roi de France Louis XV, qu'ayant sçu que l'auteur était très-pauvre, il le gratifia d'une pension sur sa cassette. Ainsi celui qui avait fait la pièce fut récompensé par un bon Roi, & ceux qui l'avaient récitée furent condamnés par des barbares de village au plus épouvantable supplice.

Trois juges d'Abbeville avaient conduit la procédure; leur sentence portait, que le chevalier de la Barre, & son jeune ami dont je parle, seraient appliqués à la torture ordinaire & extraordinaire, qu'on leur couperait le poing, qu'on leur arracherait la langue avec des tenailles, & qu'on les jetterait vivans dans les flammes.

Des trois juges qui rendirent cette sentence, deux étaient absolument incompetens; l'un parce qu'il était l'ennemi déclaré des parens de ces jeunes gens: l'autre parce que s'étant fait autrefois recevoir avocat, il avait depuis

acheté & exercé un emploi de procureur dans Abbeville; que son principal métier était celui de marchand de bœufs & de cochons; qu'il y avait contre lui des sentences des consuls de la ville d'Abbeville, & que depuis il fut déclaré par la cour des Aides, incapable d'exercer aucune charge municipale dans le royaume.

Le troisième juge intimidé par les deux autres eut la foiblesse de signer, & en eut ensuite des remords aussi cuisans qu'inutiles.

Le chevalier de la Barre fut exécuté à l'étonnement de toute l'Europe, qui en frissonne encor d'horreur. Son ami fut condamné par contumace, ayant toujours été dans le pays étranger avant le commencement du procès.

Ce jugement si exécrationnable & en même tems si absurde, qui a fait un tort éternel à la nation Française, était bien plus condamnable que celui qui fit rouer l'innocent Calas. Car les juges de Calas ne firent d'autre faute que celle de se tromper; & le crime des juges d'Abbeville fut d'être barbares en ne se trompant pas. Ils condamnèrent deux enfans innocens à une mort aussi cruelle que celle de Ravailiac & de Damiens, pour une légèreté qui ne méritait pas huit jours de prison. L'on peut dire que depuis la St. Barthelmi il ne s'était rien passé de plus affreux. Il est triste de rapporter cet exemple d'une ferocité

brutale, qu'on ne trouverait pas chez les peuples les plus sauvages; mais la vérité nous y oblige. On doit surtout remarquer que c'est dans les tems du plus grand luxe sous l'empire de la mollesse & de la dissolution la plus effrénée que ces horreurs ont été commises par piété.

Mr. de Voltaire ayant donc sçu qu'un de ces jeunes gens, victime du plus détestable fanatisme qui ait jamais souillé la terre, était dans un régiment du Roi de Prusse, en donna avis à ce Monarque, qui sur le champ eut la générosité de le faire officier. Le roi de Prusse s'informa plus particulièrement de la conduite du jeune gentilhomme; il sçut qu'il avait appris sans maître l'art du génie & du dessein; il sçut combien il était sage, réservé, vertueux; combien sa conduite condamnait ses prétendus juges d'Abbeville. Il daigna l'appeler auprès de sa personne, lui donna une compagnie, le créa son ingénieur, l'honora d'une pension, & répara ainsi par la bienfaisance le crime de la barbarie & de la sottise. Il écrivit à Mr. de Voltaire dans les termes les plus touchans, tout ce qu'il daignait faire pour ce militaire aussi estimable qu'infortuné. Nous avons été tous témoins de cette aventure si horriblement deshonorante pour la France, & si glorieuse pour un Roi philosophe. Ce grand exemple instruira les hommes, mais les corrigera-t-il?

Immédiatement après notre vieillard rechauffa les glaces de son âge pour profiter des vues patriotiques d'un nouveau ministre, qui le premier en France débuta par être le père du peuple. La patrie que de Mr. de Voltaire s'était choisie dans le pays de Gex, est une langue de terre de cinq à six lieues sur deux, entre le mont Jura, le lac de Genève, les Alpes & la Suisse. Ce pays était infesté par environ quatre-vingt sbires des aides & gabelles, qui abusaient de la dignité de leur bandolière pour vexer horriblement le peuple à l'insçu de leur maîtres. Le pays était dans la plus effroyable misère. Il fut assez heureux pour obtenir du bienfaisant ministre un traité par lequel cette solitude (je n'ose pas dire province,) fut délivrée de toute vexation; elle devint libre & heureuse. Je devrais mourir après cela, dit-il, car je ne puis monter plus haut.

Il ne mourut pourtant pas cette fois-là; mais son noble émule, son illustre adversaire Catherin Fréron mourut. Une chose assez plaisante à mon gré, c'est que Mr. de Voltaire reçut de Paris une invitation de se trouver à l'enterrement de ce pauvre diable. Une femme qui était apparemment de la famille, lui écrivit une lettre anonyme que j'ai entre les mains; elle lui proposait très-sérieusement de marier la fille de Fréron, puisqu'il avait marié la descendante de Corneille. Elle l'en conjurait avec

beaucoup d'istance ; & elle lui indiquait le curé de la Madelaine à Paris, auquel il devait s'adresser pour cette affaire. Mr. de Voltaire me dit, si Fréron a fait le Cid, Cinna & Polyeucte, je marierai sa fille sans difficulté.

Il ne recevait pas toujours des lettres anonymes. Un Mr. Clément lui en adressait plusieurs au bas desquelles il mettait son nom. Ce Clément maître-de-quartier dans un collège de Dijon, & qui se donnait pour maître dans l'art de raisonner, & dans l'art d'écrire, était venu à Paris vivre d'un métier qu'on peut faire sans apprentissage. Il se fit folliculaire. Mr. l'abbé de Voisenon écrivit *Zoile genuit Mevium, Mevius genuit Giot Des-Fontaines, Giot autem genuit Freron, Freron autem genuit Clement*, & voilà comme on dégénère dans les grandes maisons. Ce Mr. Clément avait attaqué le marquis de St. Lambert, Mr. de Lille & plusieurs autres membres de l'Academie avec une véhémence que n'ont pas les plaideurs les plus acharnés quand il s'agit de toute leur fortune. De quoi s'agit-il ? De quelques vers. Cela ressemble au docteur de Molière, qui écume de colère de ce qu'on a dit forme de chapeau, & non pas figure de chapeau. Voici ce que Mr. de Voltaire en écrivit à Mr. l'abbé de Voisenon.

„Il est bien vrai que lon m'annonce
„Les lettres de maître Clément.

„Il a beau m'écrire souvent,
 „Il n'obtiendra point de réponse.
 „Je ne ferai pas assez tôt
 „Pour m'embarquer dans ces querelles.
 „Si ç'eut été Clément Marot
 „Il aurait eu de mes nouvelles.

„Mais pour Mr. Clément tout court, qui
 „dans un volume beaucoup plus gros que
 „la Henriade, me prouve que la Henriade
 „ne vaut pas grand-chose, hélas! il y a foi-
 „xante ans que je le savais comme lui. J'a-
 „vais débuté à vingt & un an par le second
 „chant de la Henriade. J'étais alors tel qu'est
 „aujourd'hui Mr. Clément, je ne savais de
 „quoi il était question. Au lieu de faire un
 „gros livre contre moi, que ne fait-il une
 „Henriade meilleure? cela est si aisé!“

Il y a des sortes d'esprits qui ayant con-
 tracté l'habitude d'écrire, ne peuvent y renon-
 cer dans la plus extrême vieillesse: tels furent
 Huet & Fontenelle. Notre auteur quoiqu'ac-
 cable d'années & de maladies travailla tou-
 jours gaiement. L'épître à Boileau, l'épître à
 Horace, la Tactique, le Dialogue de Pégase &
 du Vieillard, Jean qui pleure & qui rit, &
 plusieurs petites pièces dans ce goût, furent
 écrites à quatre-vingt-deux ans. Et il fit
 plus des trois quarts des *Questions sur l'En-*
cyclopédie, avec deux ou trois hommes de let-
 tres. On faisait plusieurs éditions à la fois de
 chaque volume à mesure qu'il en parassait

un. Ils sont tous imprimés assez incorrectement.

Il y a sur l'article *Messie* un fait assez étrange, & qui montre que les yeux de l'envie ne sont pas toujours clairvoyans. Cet article *Messie*, déjà imprimé dans la grande Encyclopédie de Paris, est de Mr. Polier de Bottens, premier pasteur de l'église de Lau-fanne, homme aussi respectable par sa vertu que par son érudition. L'article est sage, profond, instructif. Nous en possédons l'original écrit de la propre main de l'auteur. On crut qu'il était de Mr. de Voltaire, & on y trouva cent erreurs. Dès qu'on sçut qu'il était d'un prêtre, l'ouvrage fut très-chrétien.

Parmi ceux qui tomberent dans ce piège, il faut daigner compter l'ex-Jésuite *Nonotte*. C'est ce même homme qui s'avisa de nier qu'il y eut dans le Dauphiné une petite ville de Livron, assiégée par l'ordre de *Henri trois*; qui ne savait pas que des Rois de la première race avaient eu plusieurs femmes à la fois; qui ignorait qu'*Eucherius* était le premier auteur de la fable de la Légion Thébaine. C'est lui qui écrivit deux volumes contre l'*Histoire de l'esprit & des mœurs des nations*, & qui se méprit à chaque page de ces deux volumes. Son livre se vendit, parce qu'il attaquait un homme connu.

Le fanatisme de ce *Nonotte* était si parfait, que dans je ne fais quel *Dictionnaire philo-*

sophique, religieux, ou anti-philosophique, il assure, à l'article *Miracle*, qu'une hostie percée à coup de canif, dans la ville de Dijon, répandit vingt palettes de sang, & qu'une autre hostie, ayant été jettée au feu dans Dôle, s'en alla voltigeant sur l'autel. Frère Nonotte, pour démontrer la vérité de ces deux faits, cite deux vers latins d'un président Boifvin, Francomtois.

*Impie, quid dubitas hominemque Deumque
fateri?*

*Se probat esse hominem sanguine, & igne
Deum.*

Ce qui signifie, en réduisant ces deux vers impertinents à un sens clair:

„Impie, pourquoi hésites tu à confesser
„un Homme-Dieu? Il prouve qu'il est hom-
„me par le sang, & Dieu par les flammes.“

On ne peut mieux prouver: & c'est sur cette preuve que Nonotte s'extasie en disant: *telle est la manière dont on doit procéder pour régler sa créance sur les miracles.*

Mais ce bon Nonotte, en réglant sa créance sur des injures de théologien, & sur des raisonnemens de *petites-maisons*, ne savait pas qu'il y a plus de soixante villes en Europe, où le peuple prétend qu'autrefois les Juifs donnèrent des coups de couteau à des hosties qui répandirent du sang: il ne fait

fait pas qu'on fait encor aujourd'hui commémoration à Bruxelles d'une pareille aventure; & j'y ai entendu, il y a quarante ans, cette belle chanson:

„Gaudissons nous, bons Chrétiens, au supplice
 „Du vilain Juif appelé Jonathan,
 „Qui sur l'autel a, par grande malice,
 „Assassiné le très-saint Sacrement.“

Il ne connaît pas le miracle de la rue aux ours à Paris, où le peuple brule tous les ans la figure d'un Suisse ou d'un Francomtois qui assassina la Ste. Vierge & l'Enfant-Jésus au bout de la rue; & le miracle des Carmes nommés Billetes & cent autres miracles dans ce goût, célébrés par la lie du peuple, & mis en évidence par la lie des écrivains, qui veulent qu'on croye à ces fadaïses comme au miracle des noces de Canaa, & à celui des cinq pains.

Tous ces peres de l'Eglise, les uns en sortant de Biffêtre, les autres en sortant du cabaret, quelques-uns en lui demandant l'aumône, lui envoyaient continuellement des libelles & des lettres anonimes; il les jettait au feu sans les lire. C'est en réfléchissant sur l'infame & déplorable métier de ces malheureux, soi-disant gens de Lettres, qu'il avait composé la petite pièce de vers intitulée: *Le pauvre Diable*, dans laquelle il fait voir évidemment qu'il vaut mille fois mieux être laquais ou portier dans une bonne maison que de traîner

dans les rues, dans un café & dans un gâletas une vie indigente qu'on soutient à peine en vendant à des libraires des libelles où l'on juge les Rois, où l'on outrage les femmes, où l'on gouverne les états, & où l'on dit à son prochain des injures sans esprit.

Dans les derniers tems il avait une profonde indifférence pour ses propres ouvrages dont il fit toujours peu de cas, & dont il ne parlait jamais. On les réimprimait continuellement sans même l'en instruire. Une édition de la Henriade, ou des tragédies, ou de l'histoire, ou de ses pièces fugitives, était-elle sur le point d'être épuisée, une autre édition lui succédait sur le champ. Il écrivait souvent aux libraires: *n'imprimez pas tant de volumes de moi; on ne va point à la postérité avec un si gros bagage.* On ne l'écoutait pas; on le réimprimait à la hâte; on ne le consultait point; & ce qui est presque incroyable & très vrai; c'est qu'on fit à Genève une magnifique édition in-quarto, dont il ne vit jamais une seule feuille, & dans laquelle on inséra plusieurs ouvrages qui ne sont pas de lui, & dont les auteurs sont connus. C'est à propos de toutes ces éditions qu'il disait & qu'il écrivait à ses amis: *je me regarde comme un homme mort dont on vend les meubles.* (*)

(*) Cette édition in-4^o pêche par le désordre qui désigne plusieurs tomes, par le ridicule de faire suivre une piè-

Le premier magistrat & le premier pasteur évangélique de Lausanne ayant établi une Imprimerie dans cette Ville, on y fit sous le nom de Londres une édition appelée complete. Les éditeurs y ont inséré plus de cent petites pièces en prose & en vers, qui ne peuvent être ni de lui, ni d'un homme de goût, ni d'un homme du monde, telles que celle-ci qui se trouve dans les opuscules de l'abbé de Grécourt:

Belle maman soyez l'arbitre
Si la fièvre n'est pas un titre
Suffisant pour me disculper.
Je suis au lit comme un bétitre
Et c'est à force de lamper;
Mais j'espère d'en réchaper
Puisqu'en recevant cette épître
L'amour me dresse mon pupître.

Telle est une apothéose de Mademoiselle le Couvreur, faite par un précepteur nommé Bonneval:

Quel contraste frappe mes yeux
Melpomène ici désolée
Elève avec l'aveu des Dieux
Un magnifique maufolée.

G 2

ce composée en 1770 par une faite en 1720, par la profusion de cent petits ouvrages de société qui ne sont pas de l'auteur & qui sont indignes du public; enfin par beaucoup de fautes typographiques. Cependant elle peut être recherchée pour la beauté du papier, du caractère & des estampes.

Telle est cette piece misérable :

Adieu ma pauvre tabatiere,
Adieu doux fruit de mes écus.

Telle est cette autre intitulée le *loup moraliste*.

Telle est je ne fais quelle ode, qui semble être d'un cocher de Vertamon devenu capucin, intitulée le *vrai Dieu*.

Ces bêtises étaient soigneusement recueillies dans l'édition complète d'après les livres nouveaux de Madame Oudot, les almanacs des muses, le porte-feuille retrouvé & les autres ouvrages de génie qui bordent à Paris, le pont-neuf & le quai des Théatins. Elles se trouvent en très-grand nombre dans le vingt-troisième tome de cette édition de Lauffanne. Tout ce fatras est fait pour les halles. Les éditeurs ont eu encor la bonté d'imprimer à la tête de ces platitudes dégoutantes, *Le tout revu & corrigé par l'auteur même* qui assurément n'en avait rien vu. Ce n'est pas ainsi que Robert Etienne imprimait. L'antique disette de livres était bien préférable à cette multitude accablante d'écrits, qui inondent aujourd'hui Paris & Londres, & aux sonnets qui pleuvent dans l'Italie.

Quand on falsifia quelques-unes de ses lettres qu'on imprima en Hollande, sous le titre de lettres secrètes, il parodia cette ancienne épigramme :

„Voilà donc mes Lettres secretes,
 „Si secretes, que pour Lecteur
 „Elles n'ont que leur Imprimeur,
 „Et ces Messieurs qui les ont faites.“

Nous voulons bien ne pas dire quel est le galant homme qui fit imprimer en 1766 à Amsterdam, sous le titre de Genève les *Lettres de Mr. de Voltaire à ses amis du Parnasse, avec des notes historiques & critiques*. Cet éditeur compte parmi ses amis du Parnasse, la Reine de Suède, l'Electeur Palatin, le Roi de Pologne, le Roi de Prusse. Voilà de bons amis intimes, & un beau Parnasse. L'éditeur non-content de cette extrême impertinence, y ajouta, pour vendre son livre, la friponnerie dont la Baumelle avait donné le premier exemple. Il falsifia quelques Lettres qui avaient en effet couru, & entr'autres une Lettre sur la langue française & l'italienne, écrite en 1761 à Mr. *Tovazi Deodati*, dans laquelle ce faussaire déchire avec la plus platte grossièreté les plus grands Seigneurs de France. Heureusement il prêtait son stile à l'auteur sous le nom duquel il écrivait pour le perdre. Il fait dire à Mr. de Voltaire que les *Dames de Versailles sont d'agréables commeres & que Jean Jaques Rousseau est leur toutou*. C'est ainsi qu'en France nous avons eu de puissants génies à deux sous la feuille qui ont fait les Lettres de Ninon, de Maintenon, du cardinal Albéroni, de la

reine Christine, de Mandrin, &c. Le plus naturel de ces beaux esprits était celui qui disait, je m'occupe à présent à faire des pensées de la Rochefoucault.

Nous allons donner quelques véritables Lettres de Mr. de Voltaire d'après ses propres minutes que nous conservons; nous ne publions que celles dont on peut tirer quelque utilité.



L E T T R E S

VÉRITABLES

DE

MR. DE VOLTAIRE.

G 4

LETTERS

VÉRITABLES

DE

M. DE VOLTAIRE

64

1757



LETTRE VÉRITABLE
DE MR. DE VOLTAIRE
A' MR. TOVASI DÉODATI.

JE suis très-sensible, Monsieur, à l'honneur que vous me faites, de m'envoyer votre livre de *l'excellence de la langue Italienne*; c'est envoyer à un amant l'éloge de sa maîtresse. Permettez-moi cependant quelques réflexions en faveur de la langue française que vous paraissez dépriser un peu trop. On prend souvent le parti de la femme, quand la maîtresse ne la ménage pas assez.

Je crois, Monsieur, qu'il n'y a aucune langue parfaite: il en est des langues comme de bien d'autres choses, dans lesquelles les savans ont reçu la loi des ignorans. C'est le

G 5

(*) Voici une copie fidèle de la lettre sur les langues, qu'il écrivit à Mr. Tovasi Deodati le 24 Janvier 1761, & qui a été si indignement défigurée dans une édition de Hollande.

peuple ignorant qui a formé les langages; les ouvriers ont nommé tous leurs instrumens. Les peuplades à peine rassemblées ont donné des noms à tous leurs besoins; & après un très-grand nombre de siècles les hommes de génie se sont servis comme ils ont pu des termes établis au hazard par le peuple.

Il me paraît qu'il n'y a dans le monde que deux langues véritablement harmonieuses, la grecque & la latine. Ce sont en effet les seules dont les vers ayent une vraie mesure, un rythme certain, un vrai mélange de *daçtiles* & de *spondées*, une valeur réelle dans les syllabes. Les ignorans qui formèrent ces deux langues avoient sans doute la tête plus sonnante, l'oreille plus juste, les sens plus délicats que les autres nations.

Vous avez, comme vous le dites, Monsieur, des syllabes longues & brèves dans votre belle langue italienne: nous en avons aussi; mais ni vous, ni nous, ni aucun peuple n'avons de véritables *daçtiles* & de véritables *spondées*. Nos vers sont caractérisés par le nombre & non par la valeur des syllabes. *La bella lingua Toscana è la figliaprimogenita del Latino*. Mais jouissez de votre droit d'aînesse, & laissez à vos cadettes partager quelque chose de la succession.

J'ai toujours respecté les Italiens comme nos maîtres; mais vous avouerez que vous

avez fait de fort bons disciples. Presque toutes les langues de l'Europe ont des beautés & des défauts qui se compensent. Vous n'avez point les mélodieuses & nobles terminaisons des mots espagnols, qu'un heureux concours de voyelles & de consonnes rend si sonores: *los rios, los hombres, las historias, los costumbres*. Il vous manque aussi les diphthongues, qui dans notre langue font un effet si harmonieux: *les rois, les empereurs, les exploits, les histoires*. Vous nous reprochez nos *e* muets comme un son triste & sourd qui expire dans notre bouche; mais c'est précisément dans ces *e* muets que consiste la grande harmonie de notre prose & de nos vers: *empire, couronne, diadème, flamme, tendresse, victoire*. Toutes ces délinances heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot prononcé, comme un clavecin qui résonne, quand les doigts ne frappent plus les touches.

Avouez, Monsieur, que la prodigieuse variété de toutes ces délinances peut avoir quelque avantage sur les cinq terminaisons de tous les mots de votre langue. Encore de ces cinq terminaisons faut-il retrancher la dernière; car vous n'avez que sept ou huit mots qui se terminent en *u*; reste donc quatre sons *a, e, i, o*, qui finissent tous les mots italiens. Pensez vous de bonne-foi que l'oreille d'un étranger soit bien flattée, quand

il lit pour la première fois: *il capitano che'l gran sepolcro libero di Christo, e che molto opro col senno e colla mano?* Croyez vous que tous ces *o* soyent bien agréables à une oreille qui n'y est pas accoutumée? Comparez à cette triste uniformité, si fatigante pour un étranger, comparez à cette sécheresse ces deux vers simples de Corneille:

Le destin se déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-père & du gendre.

Vous voyez que chaque mot se termine différemment. Prononcez à présent ces deux vers d'Homère:

Ἐξ ἑ δὴ τα πρῶτα διαστῆταιν ἐρισάντε
Ἀργείδης τε, ἀναξ ἀνδρῶν, καὶ διὸς Ἀχιλλεύς.

(*Ex ou dai ta prota diastaitain erisante*
Atréidès te,anax andron, kai Dios Akilleus.)

Qu'on prononce ces vers devant une jeune personne, soit anglaise, soit allemande, qui aura l'oreille un peu delicate, elle donnera la préférence au grec; elle souffrira le français; elle sera un peu choquée de la répétition continuelle des désinences italiennes. C'est une expérience que j'ai faite plusieurs fois.

Vos poètes, qui ont servi à former votre langue, ont si bien senti ce vice radical de la terminaison des mots italiens, qu'ils ont retranché les lettres *e* & *o* qui finissaient tous les mots à l'infinitif, au passé, & au nominatif; ils disent *amar'* pour *amaré*; *noqueron'* pour *noquerono*; *la stagion* pour *la*

stazione; buon' pour buono; malevol pour malevole. Vous avez voulu éviter la cacophonie; & c'est pour cela que vous finissez très-souvent vos vers par la lettre canine *r*; ce que les grecs ne firent jamais.

J'avoue que la langue latine dût longtems paraître rude & barbare aux grecs par la fréquence de ses *ur* de ces *um* qu'on prononçait *our* & *oum*, & par la multitude de ces noms propres terminés tous en *us* ou plutôt en *ous*. Nous avons brisé plus que vous cette uniformité. Si Rome était pleine autrefois de sénateurs & de chevaliers en *us*, on n'y voit à présent que des cardinaux & des abbés en *j*.

Vous vantez, Monsieur, & avec raison, l'extrême abondance de votre langue; mais permettez-nous de n'être pas dans la disette. Il n'est, à la vérité, aucun idiome au monde qui peigne toutes les nuances des choses. Toutes les langues sont pauvres à cet égard: aucune ne peut exprimer, par exemple, en un seul mot, l'amour fondé sur l'estime, ou sur la beauté seule, ou sur la convenance des caractères, ou sur le besoin d'aimer; il en est ainsi de toutes les passions, de toutes les qualités de notre ame: ce que l'on sent le mieux est souvent ce qui manque de terme.

Mais, Monsieur, ne croyez pas que nous soyons réduits à l'extrême indigence que vous

nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue en deux colonnes de votre superflu & de notre pauvreté. Vous mettez d'un côté *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, & de l'autre *orgueil* tout seul. Cependant, Monsieur, nous avons *orgueil*, *superbe*, *hauteur*, *fierté*, *morgue*, *élévation*, *dédain*, *arrogance*, *insolence*, *gloire*, *gloriole*, *présomption*, *outrage*. Tous ces mots expriment des nuances différentes, de même que chez vous, *orgoglio*, *superbia*, *alterigia*, ne sont pas toujours synonymes.

Vous nous reprochez, dans votre alphabet de nos misères, de n'avoir qu'un mot pour signifier *vaillant*. Je sais, Monsieur, que votre nation est très-vaillante quand elle veut & quand on le veut: l'Allemagne & la France ont eu le bonheur d'avoir à leur service de très-braves & de très-grands officiers Italiens. *L'italico valor non è ancor morto.*

Mais si vous avez *valente*, *prode*, *animoso*: nous avons *vaillant*, *valeureux*, *preux*, *courageux*, *intrépide*, *hardi*, *animé*, *audacieux*, *brave*, &c. Ce courage, cette bravoure ont plusieurs caractères différents qui ont chacun leurs termes propres. Nous dirions bien que nos Généraux sont vaillants, courageux, braves, &c. mais nous distinguions le courage *vif* & *audacieux* du Général qui emporta, l'épée à la main, tous les ouvrages de *Port-Mahon*; taillés dans le roc *vif*: la fermeté

constante, réfléchië & adroite avec laquelle un de nos chefs sauva une garnison entière d'une ruine certaine, & fit une marche de trente lieues à la vue d'une armée ennemie de trente mille combattants.

Nous exprimerions encor différemment l'intrépidité tranquille que les connoisseurs admirèrent dans le petit neveu du héros de la *Valteline*, lors qu'ayant vu son armée en déroute par une terreur panique de nos alliés, ce Général ayant aperçu le régiment de *Diesbach* & un autre qui faisaient ferme contre une armée victorieuse, quoiqu'ils fussent entamés par la cavalerie & foudroyés par le canon, marcha seul à ces régimens, loua leur *valeur*, leur *courage*, leur *fermeté*, leur *intrépidité*, leur *vaillance*, leur *patience*, leur *audace*, leur *animosité*, leur *bravoure*, leur *héroïsme*, &c. Voyez, Monsieur; que de termes pour un! Ensuite il eut le courage de ramener ces deux régimens à petits pas & de les sauver du péril où leur *valeur* les jettait; les conduisit en bravant les ennemis victorieux, & eut encor le *courage* de soutenir les reproches d'une multitude toujours mal-instruite.

Croyez donc, je vous prie, Monsieur, que nous avons dans notre langue l'esprit de faire sentir ce que les défenseurs de notre patrie ou de notre pays ont le mérite de faire.

Vous nous insultez, Monsieur, sur le mot de *ragout*; vous vous imaginez que nous n'avons que ce terme pour exprimer nos *mets* nos *plats*, nos *entrées* de table, nos *menus*. Plut-à-Dieu que vous eussiez raison! Je m'en porterais mieux; mais malheureusement nous avons un *Dictionnaire* entier de *cuisine*.

Vous vous vantez de deux expressions pour signifier *gourmand*, mais daignez plaindre, Monsieur, nos *gourmands*, nos *goulus*, nos *friands*, nos *mangeurs*, nos *gloutons*.

Vous ne connaissez que le mot de *savant*, ajoutez-y, s'il vous plait, *docte*, *érudit*, *instruit*, *éclairé*, *habile*, *lettré*, vous trouverez parmi nous le nom & la chose.

Croyez qu'il en est ainsi de tous les reproches que vous nous faites. Nous n'avons point de *diminutifs*: nous en avons autant que vous du tems de Marot & de Rabelais & de Montaigne; mais cette puérité nous a paru indigne d'une langue ennoblie par les Pascal, les Bossuet, les Fénelon, les Pellisson, les Corneille, les Despreaux, les Racine, les Maffillon, les La Fontaine, les La Bruyère &c. Nous avons laissé à Ronsard, à Marot, à Dubartas, les diminutifs badins en *otte* & en *ette*; & nous n'avons guères conservé que *fleurette*, *amourette*, *fillette*, *grissette*, *grandelette*, *vieillotte*, *nabotte*, *villotte*; encor ne les employons-nous que dans
le

le stile très-familier. N'imitiez pas le *Buon Matthei*, qui, dans sa harangue à l'Académie de la *Crusca*, fait tant valoir l'avantage exclusif d'exprimer *corbello*, *corbellino*, en oubliant que nous avons *corbeilles* & *corbillons*.

Vous possédez, Monsieur, des avantages bien plus réels; celui des inversions; celui de faire plus facilement cent bons vers en italien, que nous n'en pouvons faire dix en français. La raison de cette facilité, c'est que vous vous permettez ces *hiatus*, ces baillemens de syllabes que nous proscrivons. C'est que tous vos mots finissant en *a*, *e*, *i*, *o*, vous fournissent au moins vingt fois plus de rimes que nous n'en avons, & que par dessus cela vous pouvez encor vous passer de rimes. Vous êtes moins asservis que nous à l'émission & à la césure. Vous dansez en liberté; & nous dansons avec nos chaînes.

Mais croyez-moi, Monsieur, ne reprochez à notre langue, ni la rudesse, ni le défaut de prosodie, ni l'obscurité, ni la fécheresse. Vos traductions de quelques ouvrages français prouveraient le contraire. Lisez d'ailleurs tout ce que Mrs. d'Olivet & du Marfais ont composé sur la manière de bien parler notre langue. Lisez Mr. Duclos: voyez avec combien de force, de clarté, d'énergie & de grace s'expriment

H

Mrs. d'Alembert & Diderot. Quelles expressions pittoresques employent souvent Mr. de Buffon & Mr. Helvétius, dans des ouvrages qui n'en paraissent pas toujours susceptibles.

Je finis cette lettre trop longue par une réflexion. Si le peuple a formé les langues, les grands hommes les perfectionnent par les bons livres, & la première de toutes les langues est celle qui a le plus d'excellents ouvrages.

„Étalez moins votre abondance;
 „Votre origine & vos honneurs:
 Il ne sied pas aux Grands-Seigneurs
 De se vanter de leur naissance.

L'Italie instruit la France;
 Mais par un reproche indiscret,
 Nous serions forcés, à regret;
 A manquer de reconnaissance.

Dès longtems sortis de l'enfance,
 Nous avons quitté les genoux
 D'une nourrice en décadence,
 Dont le lait n'est plus fait pour nous.

Nous pourrions devenir jaloux,
 Quand vous parlez notre langage.
 Puisqu'il est embelli par vous,
 Cessez donc de lui faire outrage.

L'égalité contente un Sage:
 Terminons ainsi le procès,
 Quand on est égal aux Français,
 Ce n'est pas un mauvais partage.

L E T T R E

A MR. LE COMTE DE CAYLUS,

*sur des morceaux de sculpture de Bouchardon.**

Vous me comblez de joye & de reconnaissance, Monsieur; je m'intéressé presque autant que vous aux progrès des arts & particulièrement à la sculpture & à la peinture dont je suis simple amateur. Mr. Bouchardon est notre Phidias. Il y a bien du génie dans son idée de l'amour qui fait un arc de la massue d'Hercule; mais alors cet amour sera bien grand; il sera nécessairement dans l'attitude d'un garçon charpentier; il faudra que la massue & lui soient à-peu près de même hauteur. Car Hercule avait (dit-on,) neuf piéds de haut, & sa massue environ six; si le sculpteur observe ces dimensions, comment reconnâtrons nous l'amour enfant, tel qu'on doit toujours le figurer? pensez-vous que l'amour faisant tomber des copeaux à ses piéds à coup de ciseau soit un objet bien agréable. De plus en voyant une partie de cet arc qui sort de la massue, devinera-t-on que c'est l'arc de l'amour? L'épée aux piéds dira-t-elle que c'est l'épée de Mars? Et pourquoi de Mars plutôt que d'Hercule? Il y a longtems qu'on a

H 2

* On n'a pas trouvé la date.

peint l'amour jouant avec les armes de Mars, & cela est en effet pittoresque; mais j'ai peur que la pensée de Bouchardon ne soit qu'ingénieuse. Il en est, ce me semble, de la sculpture & de la peinture comme de la musique, elles n'expriment point l'esprit. Un madrigal ingénieux ne peut être rendu par un musicien; & une allégorie fine & qui n'est que pour l'esprit, ne peut être exprimée ni par le sculpteur, ni par le peintre. Il faut, je crois, pour rendre une pensée fine, que cette pensée soit animée de quelque passion; quelle soit caractérisée d'une manière non équivoque, & surtout que l'expression de cette pensée soit aussi gracieuse à l'œil, que l'idée est riante pour l'esprit. Sans cela on dira: un sculpteur a voulu caractériser l'amour & il a fait l'amour sculpteur. Si un pâtissier devenait peintre, il peindrait l'amour tirant de son four des petits-pâtés. Ce serait à mes yeux un mérite, si cela était gracieux; mais la seule idée des calus que l'exercice de la sculpture donne souvent aux mains, peut défigurer l'amant de Psyché. Enfin ma grande objection est que si Mr. Bouchardon peut faire de son marbre deux figures, il est fort triste qu'une grande vilaine massue, ou une petite massue sans proportion gâte son ouvrage. J'ai peut-être tort; je l'ai sûrement, si vous me condamnez; mais je vous demande, Monsieur, ce qui fera la beauté de son ouvrage? c'est l'attitude de l'amour, c'est la noblesse & le charme de sa figure;

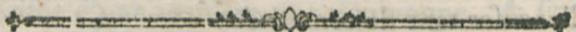
le reste n'est pas fait pour les yeux. N'est-il pas vrai qu'une main bien faite, un œil animé, vaut mieux que toutes les allégories? Je voudrais que notre grand sculpteur fit quelque chose de passionné. Puget a si bien exprimé la douleur! un Appollon qui vient de tuer Hiacinthe: un amour qui voit Ppsyché évanouie: une Vénus auprès d'Adonis expirant! Ce font-là, à mon gré, de ces sujets qui peuvent faire briller toutes les parties de la sculpture. Je suis bien hardi de parler ainsi devant vous. Je vous supplie, Monsieur, d'excuser tant de témérité.

Je n'ai rien à dire sur la belle fontaine qui va embellir notre capitale, sinon qu'il faudrait que Mr. Turgot (*) fut notre Edile & notre Prêtre perpétuel. Les Parisiens devraient contribuer davantage à embellir leur ville, à détruire les monumens de la barbarie gothique, & particulièrement ces ridicules fontaines de village qui défigurent notre ville. Je ne doute pas que Bouchardon ne fasse de cette fontaine un beau morceau d'architecture; mais qu'est-ce qu'une fontaine adossée à un mur dans une rue, & cachée à moitié par une maison? Qu'est-ce qu'une fontaine qui n'aura que deux robinets, où les porteurs d'eau viendront rem-

H 3

(*) C'est le père du ci-devant Contrôleur général.

plir leurs sceaux? Ce n'est pas ainsi qu'on a construit les fontaines dont Rome est embellie. Nous avons bien de la peine à nous tirer du goût melquin & grossier. Il faut que les fontaines soient élevées dans les places publiques, & que ces beaux monumens soient vus de toutes parts. Il n'y a pas une seule place publique dans le vaste fauxbourg St. Germain; cela fait saigner le cœur. Paris est comme la statue de Nabucodonosor, en partie or, & en partie fange, &c.



L É T T R E
DE M^R. CLAIRAUT
A M^R. DE VOLTAIRE,

datée de Paris, 16 Août 1759.

MONSIEUR,

L'Amitié dont vous m'avez autrefois honoré m'est toujours présente à l'esprit, comme une des distinctions les plus flatteuses que j'aye obtenues. Si depuis longtems je ne vous en ai point demandé de nouveaux témoignages, il ne faut l'attribuer qu'à la crainte de vous dérober des momens dont toute l'Europe connaît le prix. Cette crainte si juste dans la plûpart des occasions qui déterminent le commun des hommes, serait dé-

placée, lorsque l'on a quelques réflexions à vous communiquer sur des matières propres à vous intéresser: & la multiplicité si étendue de vos connoissances vous empêche de trouver de la fertilité dans quelque commerce littéraire que ce soit.

„J'ai donc imaginé que l'intérêt que vous prenez au système de Newton, que vous avez établi le premier en France par la manière brillante dont vous l'avez exposé, vous engagerait à jeter les yeux sur les efforts que j'ai faits en dernier lieu pour contribuer à l'avancement de ce système. C'est la fixation du retour de la comete annoncée par Halley: opération que j'ai faite en appliquant ma détermination générale des perturbations que les corps célestes se causent mutuellement. Je joins ici le mémoire que je lus à la rentrée publique de la St. Martin dernière, sur cette matière. Comme il a été attaqué avec assez de passion dans divers Journaux; j'ai cru devoir répondre à mes critiques avant la publication de toute ma théorie. Et j'ai l'honneur de soumettre à votre jugement ce second mémoire, ainsi que le premier. Lorsque l'ouvrage entier sera achevé d'imprimer, il vous sera présenté avec le même empressement.

Je suis avec la plus haute estime & le respect qui y est nécessairement lié, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur

CLAIRAUT.

H 4

R E P O N S E
 DE MR. DE VOLTAIRE
 'A LA LETTRE
 DE MR. CLARIAUT.

Votre Lettre, Monsieur, m'a fait autant de plaisir que votre travail m'a inspiré d'estime. Votre guerre avec les Géomètres au sujet de la comète me parait la guerre des Dieux dans l'Olimpe, tandis que sur la terre les chiens se battent contre les chats. Je suis effrayé de l'immensité de votre travail. Je me souviens qu'autrefois, quand je m'appliquais à la théorie de Newton, je ne sortais jamais de l'étude que malade; les organes de l'application ne sont pas si bons chez moi que chez vous. Vous êtes né Géomètre, & je n'étais devenu disciple de Newton que par hazard. Votre dernier travail doit certainement honorer la France: les anglais ne peuvent pas avoir tout dit, Newton avait fondé ses loix en partie sur celles de Kepler, & vous avez ajouté à celles de Newton. C'est une chose bien admirable d'être parvenu à reconnaître les inégalités que l'attraction des grosses planètes opère sur la route des comètes: ces astres que nos pères les grecs ne connaissaient qu'en qualité de chevelus, se-

lon l'étimologie du nom, & en qualité de méchants, comme nous connaissons Clodion le chevelu, sont aujourd'hui soumis à votre calcul, aussi-bien que les astres du système solaire, mais il faudrait être bien difficile pour exiger qu'on prédit le retour d'une comète à la minute, de même qu'on prédit une éclipse de soleil ou de lune : il faut se contenter de l'à-peu-près dans ces distances immenses, & dans ces complications de causes qui peuvent accélérer ou retarder le retour d'une comète. D'ailleurs la quantité de la masse de Jupiter & de Saturne peut-elle être connue avec précision ? Cela me paraît impossible. Il me semble que quand on vous accordera un mois d'échéance pour le retour d'une comète, comme on en accorde pour les Lettres de change qui viennent de loin, on ne vous fera pas une grande grâce. Mais quand on avouera que vous faites honneur à la France & à l'esprit humain, on ne vous rendra que justice. Plut-à-Dieu que notre ami Moreau-Maupertuis eut cultivé son art comme vous, qu'il eut prédit seulement le retour des comètes, au lieu d'exalter son ame pour prédire l'avenir, de disséquer des cervelles de géans pour connaître la nature de l'ame, d'enduire les gens de poix-résine pour les guérir de toute espèce de maladie, de persécuter Kœnig, & de mourir entre deux capucins !

Au reste je suis fâché que vous désigniez par le nom de Newtoniens ceux qui ont reconnu la vérité des decouvertes de Newton: c'est comme si on appellait les Géometres Euclidiens. La vérité n'a point de nom de parti: l'erreur peut admettre des mots de ralliement: on dit jansénistes, molinistes, quiétistes, anabatistes, pour désigner différentes sortes d'aveugles: les sectes ont des noms, & la vérité est vérité. Dieu bénisse l'imprimeur qui a mis les *altercations* de la comète, au lieu d'altérations! Il a eu plus raison qu'il ne croyait: toute vérité produit altercation. Je pourais bien me plaindre aussi à mon tour de ceux qui m'ont appelé mauvais citoyen, quand j'ai mis le premier en France le système de l'anglais Newton au net; mais j'ai effuyé tant de bontés d'ailleurs, que celle-là m'a échappé dans la foule. Je suis enfin parvenu à ne plus mesurer que la *courbe* que mes nouveaux semoirs tracent au bout de leurs rayons: le résultat est un peu de froment. Mais quand je me suis tué à Paris pour composer des poèmes épiques, des tragédies, & des histoires, je n'ai recueilli que de l'ivroye. La culture des champs est plus douce que celles des lettres: je trouve plus de bon sens dans mes laboureurs & dans mes vigneron, & surtout plus de bonne foi que dans les regrattiers de la littérature, &c.

Je cultive la terre, voilà par où il faut finir. J'ai fait naître un peu d'abondance dans le pays le plus agréable, & le plus pauvre que j'aye j'amaï vu. C'est une belle expérience de physique de faire croître quatre épis où la nature n'en donnait que deux. Les académies de Cérès & de Pomone valent bien les autres.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas

Fortunatus & ille deos qui novit agrestes!

R E P O N S E

A

M R. DE LA NOUË,

Auteur de la tragédie de Mahomet second.

VOtre tragédie, Monsieur, est arrivée à Cirey, comme les Kænig, les Bernouillien portaient. Les grandes vérités nous quittent; mais à leur place les grands sentimens & de beaux vers qui valent bien des vérités, nous arrivent. Je crois que vous êtes le premier parmi les modernes qui ayez été à la fois acteur & auteur tragique: car Latuillerie qui donna *Hercule & Soliman* sous son nom, n'en était pas l'auteur; & d'ailleurs ces deux pièces sont comme si elles n'a-

vaient point été. Connaissez-vous l'épithaphe de ce Latuillerie?

Ci gît un Fiacre nommé Jean;
Qui croyait avoir fait Hercule & Soliman.

Le double mérite d'être (si on ose le dire) peintre & tableau à la fois, n'a été en honneur que chez les anciens Grecs, chez cette nation heureuse, de qui nous tenons tous les arts, qui savait récompenser & honorer tous les talens, que nous n'estimons, ni n'imitons pas assez. Votre ouvrage étincelle de vers de génie & de traits d'imagination: c'est presque un nouveau genre. Il ne faut sans doute, rien de trop hardi dans les vers d'une tragédie, mais aussi les français n'ont-ils pas souvent été un peu trop timides? A la bonne heure qu'un courtisan poli, qu'une jeune princesse ne mettent dans leurs discours que de la simplicité & de la grâce; mais il me semble que certains héros étrangers, des asiatiques, des américains, des turcs peuvent parler sur un ton plus fier, plus sublime: *major e longinquo*. J'aime un langage hardi, métaphorique, plein d'images dans la bouche de *Mahomet second*, comme dans *Mahomet le Prophète*. Ces idées superbes sont faites pour leur caractères: c'est ainsi qu'ils s'exprimaient eux-mêmes. On prétend que le conquérant de Constantinople, en entrant dans Ste. Sophie qu'il venait de changer en Mosquée, récita deux vers sublimes da

persan Sadi : *Le palais impérial est tombé ; les oiseaux qui annoncent le carnage ont fait entendre leurs cris sur les tours de Constantin.*

On a beau dire que ces beautés de diction sont des beautés épiques : ceux qui parlent ainsi ne savent pas que Sophocle & Euripide ont imité le style d'Homère. Ces morceaux épiques, entremêlés avec art parmi des beautés plus simples, sont comme des éclairs qu'on voit quelquefois enflammer l'horison & se mêler à la lumière douce & égale d'une belle soirée. Toutes les autres nations aiment, ce me semble, ces figures frappantes. Grecs, latins, arabes, italiens, anglais, espagnols, tous nous reprochent une poésie un peu trop profaïque. Je ne demande pas qu'on entre la nature ; je veux qu'on la fortifie & qu'on l'embellisse. Qui aime mieux que moi les pièces de l'illustre Racine ? qui les fait plus par cœur ? Mais serais-je fâché que *Bajazet* par exemple eut quelquefois un peu plus de sublime ?

Elle veut, Acomat que je l'épouse. — eh bien.

.....
*Tout cela finirait par une perfidie.
 J'épouserais ! & qui, s'il faut que je le dise,
 Une esclave attachée à ses seuls intérêts. —
 Si votre cœur était moins plein de son amour,
 Je vous verrais sans doute en rougir la première
 Et pour vous épargner une injuste prière,
 Adieu ; je vais trouver Roxane de ce pas
 Et je vous quitte, Et moi je ne vous quitte pas.*

Que parlez vous, Madame & d'époux & d'amant?

O ciel! de ce discours quel est le fondement?

Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle?

Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment

Tout ce que je vous dis vous touche faiblement.

Madame finissons & mon trouble & le vôtre;

Ne nous affligeons point vainement l'un & l'autre;

Roxane n'est pas loin, &c.

Je vous demande, Mr., si à ce stile, dans lequel tout le rôle de ce turc est écrit, vous reconnaissez autre chose qu'un français qui appelle la turque Madame, & qui s'exprime avec élégance & avec douceur? Ne desirez-vous rien de plus male, de plus fier, de plus animé dans les expressions de ce jeune ottoman qui se voit entre *Roxane* & l'empire, entre *Atalide* & la mort? C'est à-peu-près ce que *Pierre Corneille* disait à la première représentation de *Bajazet* à un vieillard qui me l'a raconté: Cela est tendre, touchant, bien écrit; mais c'est toujours un français qui parle. Vous sentez bien, Monsieur, que cette petite réflexion ne dérobe rien au respect que tout homme qui aime la langue française doit au nom de *Racine*. Ceux qui désirent un peu plus de coloris à *Raphael* & aux *Poussins* ne les admirent pas moins. Peut-être qu'en général cette maigreur, ordinaire à la versification française, ce vuide de grandes idées, est un peu la suite de la gêne de nos phrases & de notre rime. Nous avons besoin de hardiesse; & nous ne devrions rimer

que pour les oreilles. Il y a vingt ans que j'ose le dire. Si un vers finit par le mot *terre*, vous êtes sûr de voir la guerre à la fin de l'autre: cependant prononce-t-on *terre* autrement que *père & mère*? prononce-t-on *sang* autrement que *camp*? Pourquoi donc craindre de faire rimer aux yeux ce qui rime aux oreilles? On doit songer, ce semble, que l'oreille n'est juge que des sons & non de la figure des caractères. Il ne faut point multiplier les obstacles sans nécessité; car alors c'est diminuer les beautés. Il faut des loix sévères & non un vil esclavage. Les anglais pensent ainsi. Mais de peur d'être trop long je ne vous en dirai pas d'avantage sur le style. J'ai d'ailleurs trop de choses à vous dire sur le sujet de votre pièce. Jen'en fais point qui fut plus difficile à manier; il n'était conforme ni à l'histoire ni à la nature.

Un moine nommé *Bandelli* s'est avisé de défigurer l'histoire du grand Mahomet second par plusieurs contes incroyables; il y a mêlé la fable de la mort d'*Irène*; & vingt écrivains l'ont copié. Cependant il est sûr que jamais *Mahomet* n'ent de maîtresse connue des chrétiens sous ce nom d'*Irène*; que jamais les jannissaires ne se révoltèrent contre lui, ni pour sa femme, ni pour aucun autre sujet; & que ce prince aussi prudent, aussi savant & aussi politique qu'il était intrépide, était incapable de commettre cette action d'un imbécille.

forcené que nos histoires lui reprochent si ridiculement. Il faut mettre ce conte avec celui des quatorze *Icoglans* auxquels on prétend qu'il fit ouvrir le ventre pour savoir qui d'eux avait mangé les figues ou les melons. Les nations subjuguées imputent toujours des choses horribles & absurdes à leurs vainqueurs: c'est la vangeance des fots & des esclaves.

L'histoire de *Charles XII*, m'a mis dans la nécessité de lire quelques ouvrages historiques concernant les tures. J'ai lu entr'autres depuis peu l'histoire ottomane du prince *Cantimir*, Vaivode de Moldavie écrite à Constantinople. Il ne daigne ni lui, ni aucun auteur turc ou arabe, parler seulement de la fable d'*Irène*: il se contente de représenter Mahomet comme le plus grand homme & le plus sage de son tems. Il fait voir que Mahomet, ayant pris d'assaut par un mal-entendu la moitié de Constantinople, & ayant reçu l'autre à composition, observa religieusement le traité & conserva même la plupart des églises de cette autre partie de la ville, lesquelles subsistèrent trois générations après lui.

Mais qu'il eut voulu épouser une chrétienne, qu'il l'eut égorgée &c., voilà ce qui n'a jamais été imaginé de son tems. Ce que je dis ici, je le dis en historien, non en poëte. Je suis très-loin de vous condamner. Vous
avez

avez suivi le préjugé reçu; & un préjugé
 fuffit pour un peintre & pour un poëte. Où
 en seraient Virgile & Homère, si on les a-
 vait chicannés sur les faits? Une fauffeté
 qui produit au théâtre une belle fittuation est
 préférable en ce cas à toutes les archives de
 l'univers, &c.

R E P O N S E

A M. LE DUC DE BOUILLON

*qui lui avait écrit une lettre en vers, au fu-
 jet de l'édition des Oeuvres de Corneille, fai-
 te au profit de la nièce de ce grand-homme.*

Vous voilà, Monseigneur, comme le
 marquis de la Fare qui commença à sen-
 tir son talent pour la poësie, à-peu-près
 à votre âge, quand certains talens plus pré-
 cieux étaient sur le point de baisser un peu,
 & de l'avertir qu'il y avait encor d'autres
 plaisirs. Ses premiers vers furent pour l'amour,
 ses seconds pour l'abbé de Chaulieu. Vos
 premiers sont pour moi: cela n'est pas juste;
 mais je vous en dois plus de reconnoissance.
 Vous me dites que j'ai triomphé de mes
 ennemis; c'est vous qui faites mon triomphe.

Aux pieds de mes rochers, aux creux de mes vallons,
 Pourrais-je regretter les rives de la Seine?
 La fille de Corneille écoute mes leçons!

Je suis chanté par un Turenne,
 J'ai pour moi deux grandes maisons,
 Chez Bellone, & chez Melpomène;
 A l'abri de ces deux beaux noms,
 On peut négliger les Frérons,
 Ou rire tout haut de leur haine.
 C'est quelque chose d'être heureux;
 Mais c'est un grand plaisir de le dire à l'envie,
 De l'abattre à nos pieds, & d'en rire à ses yeux.
 Qu'un souper est délicieux,
 Quand on brave, en buvant, les griffes de l'harpie!
 Que des frères Berthier les cris injurieux
 Font une plaisante harmonie!
 Que c'est pour un amant un passé-tems bien doux
 D'embrasser la beauté qui subjugué son ame!
 Et d'affubler encor du sel de l'épigramme—
 Un rival fâcheux & jaloux!
 Cela n'est pas chrétien; j'en conviens avec vous;
 Mais les gens le font-ils? Le monde est une guerre:
 On a des ennemis en tout genre, en tous lieux;
 Tout mortel combat sur la terre:
 Le Diable avec Michel combattit dans les cieux.
 On cabale à la cour, à l'église, à l'armée:
 Au parnasse on se bat pour un peu de fumée,
 Pour un nom, pour du vent; & je conclus au bout
 Qu'il faut jouir en paix, & se moquer de tout.

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE LA VALIERE,

*Grand Fauconnier de France, sur Urceus
Codrus.*

Votre procédé, Mgr. le duc, est de l'ancienne chevalerie: vous vous exposez pour sauver un homme qui s'est mis en péril à votre suite; mais la petite erreur, dans laquelle vous m'avez induit, sert à déployer votre profonde érudition. Peu de grands Fauconniers auraient déterré les *Sermones festivi*, imprimés en 1502. Raillerie à part, vous faites une action digne de votre belle ame, en vous mettant pour moi à la brèche.

Vous me disiez dans votre première lettre qu'*Urceus Codrus* était un grand prédicateur: vous m'apprenez dans votre seconde que c'était un grand libertin, mais cependant qu'il n'était pas cordelier. Vous demandez pardon à St. François d'Assise & à tout l'ordre Séraphique de la méprise où vous m'avez fait tomber, je prends sur moi la pénitence; mais il reste toujours pour véritable que les mystères, représentés à l'hôtel de Bourgogne, étaient beaucoup plus décens que la plupart des sermons du seizième siècle. C'est sur ce point que roule la question.

Mettons qui nous voudrons à la place d'*Urceus Codrus*, & nous aurons raison. Il n'y a pas un mot dans les mystères qui allarme la pudeur & la piété. Quarante associés, qui font & qui jouent des pièces saintes en français, ne peuvent s'accorder à déshonorer leurs pièces par des indécences qui révolteraient le public, & qui feraient fermer le théâtre. Mais un prédicateur ignorant, qui travaille seul, qui n'a nul usage des bienséances, peut mêler dans son sermon quelques sottises, surtout quand il les prononce en latin.

Tels étaient, par exemple, les sermons du cordelier *Maillard*, que vous avez sans doute dans votre riche & immense bibliothèque. Vous verrez dans son sermon du jeudi de la seconde semaine du carême, qu'il apostrophe ainsi les femmes des avocats qui portent des habits garnis d'or: *Vous dites que vous êtes vêtues suivant votre état: à tous les diables votre état & vous-mêmes, Mesdemoiselles. Vous me direz peut-être: nos maris ne nous donnent point de si belles robes; nous les gagnons de la peine de notre corps: à trente mille diables la peine de votre corps, Mesdemoiselles.*

Je ne vous répète que ce trait de frère *Maillard*, pour ménager votre pudeur; mais si vous voulez vous donner le soin d'en chercher de plus forts dans le même auteur,

vous en trouverez des dignes d'Urceus Codrus. Frères *André & Menot* étaient fort fameux pour les turpitudes : la chaire, à la vérité, ne fut pas toujours souillée par des obscénités ; mais longtems les sermons ne valurent pas mieux que les mystères de l'hôtel de Bourgogne.

Il faut avouer que les prétendus réformés de France furent les premiers qui mirent quelque raison dans leurs discours, parcequ'on est obligé de raisonner quand on veut changer les idées des hommes. Cette raison était encor bien loin de l'éloquence. La chaire, le barreau, le théâtre, la philosophie, la littérature, la théologie, tout chez nous fut, à quelques exceptions près, fort au-dessous des pièces qu'on joue aujourd'hui à la foire.

Le bon goût en tout genre n'établit son empire que dans le siècle de *Louis XIV* : c'est-là ce qui me déterminâ il y a longtems à donner un légère esquisse de cetems glorieux : & vous avez remarqué que dans cette histoire, c'est le siècle qui est mon héros, encor plus que *Louis XIV* lui-même, quelque respect & quelque reconnaissance que nous devons à sa mémoire.

Il est vrai qu'en général nos voisins ne valaient guères mieux que nous. Comment s'est-il pu faire que l'on prêchât toujours, & que l'on prêchât si mal ! Comment les

Italiens, qui s'étaient tirés depuis si long-tems de la barbarie en tant de genres, n'étaient-ils, pour la plupart, dans la chaire que des arlequins en surplis, tandis que la *Jérusalem du Tassé* égalait l'Iliade, que l'*Orlando furioso* surpassait l'Odyssée, que le *Pastor fido* n'avait point de modèle dans l'antiquité, & que les *Raphaël* & les *Paul Veronèse* exécutaient réellement ce qu'on imagine des Zeuxis & des Apelles ?

Il n'est pas douteux, Monseigneur le duc, que vous n'ayez lu le concile de Trente: il n'y a point de duc & pair, à ce que je pense, qui n'en lise quelques sessions tous les matins. Vous avez remarqué le sermon de l'ouverture du concile par l'évêque de Bitonto.

Il prouve premièrement que le concile est nécessaire; parceque plusieurs conciles ont déposé des Rois & des Empereurs: secondement parceque dans l'Eneïde Jupiter assémbla le concile des dieux: troisièmement parcequ'à la création de l'homme & à l'avanture de la tour de Babel, Dieu s'y prit en forme de concile. Il assure ensuite que tous les prélats doivent se rendre à Trente comme dans le cheval de Troye: enfin que la porte du paradis & du concile est la même; que l'eau-vive en découle, & que les pères doivent en arroser leurs cœurs, comme des terres sèches: faute dequoi le St. Esprit

leur ouvrira la bouche comme à Balaam & à Caïphe.

Voilà ce qui fut prêché devant les Etats-Généraux de la chrétienté. Quel préjugé divin en faveur d'un concile? Le sermon de St. Antoine de Padoue aux poissons est encor plus fameux en Italie, que celui de Mr. de Bitonto. On pourrait donc excuser notre frère André & notre frère Garasse & tous nos gilles de la chaire du seizième & dix-septième siècle, s'ils n'ont pas mieux valu que nos maîtres les Italiens.

Mais quelle était la source de cette grossièreté absurde si universellement répandue en Italie du tems du Tasse; en France du tems de Montagne, de Charron & du Chancelier de l'Hôpital, en Angleterre dans le siècle de Bacon? Comment ces hommes de génie ne réformaient-ils pas leur siècle? Prenez-vous en aux collèges qui élevaient la jeunesse, & à l'esprit monacal & théologal qui mettait la dernière main à notre barbarie que les collèges avaient ébauchée. Un génie tel que le Tasse, lisait Virgile & produisait *la Jérusalem*. Un Machiavel lisait Térence & faisait *la Mandragore*; mais quel moine, quel docteur lisait Cicéron & Démosthène? Un malheureux écolier, devenu imbécile pour avoir été forcé pendant quatre ans d'apprendre par cœur Jean Despautère, & ensuite devenu fou pour avoir soutenu une

thèse sur *l'université de la part de la chose & de la pensée*, & sur les cathégories, recevait en public son bonnet & ses lettres de démençe; & s'en allait prêcher devant un auditoire, dont les trois quarts étaient plus imbéciles que lui, & plus mal élevés.

Le peuple écoutait ces farces théologiques le cou tendu, les yeux fixes, la bouche ouverte, comme les enfans écoutent des contes de forciers; & s'en retournait tout contrit. Le même esprit, qui le conduisait aux facéties de *la Mère sotte*, le conduisait à ces sermons; & on y était d'autant plus assidu qu'il n'en contait rien. Car mettez un impôt sur les messes, comme on le proposa dans la minorité de *Louis XIV*, personne n'entendra la messe.

Ce ne fut guères que du tems de Coeffeteau & de Balzac que quelques prédicateurs osèrent parler raisonnablement, mais ennuyeusement; & enfin Bourdaloue fut le premier en Europe qui eut de l'éloquence en chaire. Je rapporterai encore ici le témoignage de Burnet, Evêque de Salisbury, qui dit dans ses mémoires, qu'en voyageant en France, il fut étonné de ces sermons, & que Bourdaloue réforma les prédicateurs d'Angleterre, comme ceux de France.

Bourdaloue fut presque le Corneille de la chaire comme Massillon en a été depuis le

Racine: non que j'égle un art à moitié profane à un ministère presque saint, ni que j'égle non plus la difficulté médiocre de faire un bon sermon à la difficulté prodigieuse & inexprimable de faire une bonne tragédie; mais je dis que Bourdaloue voulut raisonner comme Corneille, & que Maffillon s'étudia à être aussi élégant en prose que Racine l'était en vers.

Il est vrai qu'on reprocha souvent à Bourdaloue, comme à Corneille, d'être un peu trop avocat, de vouloir trop prouver au lieu de toucher, & de donner quelquefois de mauvaises preuves. Maffillon au contraire crut qu'il valait mieux peindre & émouvoir: il imita Racine, autant qu'on peut l'imiter en prose; en prêchant cependant que les auteurs dramatiques sont damnés: car il faut bien que chaque apoticaire vante son onguent & damne celui de son voisin. Son stile est pur, ses peintures sont attendrissantes.

Le malheur des sermons c'est que ce sont des déclamations dans lesquelles on dit trop souvent le pour & le contre. Le même homme qui dimanche dernier assurait qu'il n'y a point de félicité dans la grandeur, que les couronnes sont d'épines, que les Cours ne renferment que d'illustres malheureux, que la joye n'est répandue que sur le front du pauvre: prêche le dimanche suivant que le

peuple est condamné à l'affliction & aux larmes, & que les Grands de la terre sont plongés dans des délices dangereuses.

Il disent dans l'avent que Dieu est sans cesse occupé du soin de fournir à tous nos besoins, & en carême que la terre est maudite. Ces lieux communs les mènent jusqu'au bout de l'année par des phrases fleuries & ennuyeuses.

Les prédicateurs en Angleterre ont pris un autre tour qui ne nous conviendrait guères. Le livre de la métaphysique la plus profonde est le recueil des sermons de Clarke. On dirait qu'il n'a prêché que pour les philosophes. Encor ces philosophes auraient pu lui demander à chaque période un long éclaircissement; & *le Français à Londres à qui on ne prouve rien*, aurait bientôt laissé là le prédicateur. Son recueil fait un excellent livre, que très peu de gens sont capables d'entendre. Quelle différence entre les tems & entre les nations! & qu'il y a loin de frère Garasse & de frère André, aux Clarke & aux Maffillon!

Dans l'étude que j'ai faite de l'histoire, j'en ai toujours tiré ce fruit, que le tems où nous vivons est de tous les tems le plus éclairé, malgré nos très-mauvais livres, & malgré la foule de tant d'insipides journaux; comme il est le plus heuteux, malgré nos

calamités passagères. Car quel est l'homme de lettres qui ne sache que le bon goût n'a été le partage de la France, qu'à commencer au tems de *Cinna* & des *Provinciales*? Et quel est l'homme un peu versé dans notre histoire qui puisse assigner un tems plus heureux depuis *Clovis*, que le tems qui s'est écoulé depuis que *Louis XIV.* commença à régner par lui-même, jusqu'au moment où j'ai l'honneur de vous parler? Je défie l'homme de la plus mauvaise humeur de me dire quel siècle il voudrait préférer au nôtre.

Il faut être juste: il faut convenir par exemple qu'un géomètre de vingt-quatre ans en fait beaucoup plus que Descartes; qu'un vicaire de paroisse prêche plus raisonnablement que le grand aumonier de *Louis XII.* La nation est plus instruite, le stile en général, est meilleur; par conséquent les esprits sont mieux faits aujourd'hui qu'il ne l'étaient autrefois.

Vous me direz, que nous sommes à présent dans la décadence du siècle, & qu'il y a beaucoup moins de génie & de talens que dans les beaux jours de *Louis XIV.* Oui, le génie baisse & baissera nécessairement, mais les lumières sont multipliées; mille peintres du tems de *Salvator-Rosa* ne valaient pas *Raphael* & *Michel-Ange*; mais ces mille peintres médiocres, que *Raphael* & *Michel-*

Ange avaient formés, composaient une école infiniment supérieure à celle que ces deux grands hommes trouvèrent établie de leurs tems. Nous n'avons à présent, sur la fin de notre beau siècle, ni de Massillon, ni de Bourdaloue, ni de Bossuet, ni de Fénelon: mais le plus ennuyeux de nos prédicateurs d'aujourd'hui est un Démosthène en comparaison de tous ceux qui ont prêché depuis Saint-Remi jusqu'au frère Garasse.

Il y a plus de distance de la moindre de nos tragédies aux pièces de Jodelle, que de l'*Athalie* de Racine aux *Maccabées* de la Motte, & au *Moyse* de l'abbé Nadal. En un mot, dans tous les arts de l'esprit, nos artistes valent bien moins qu'au commencement du grand siècle & dans ses beaux jours; mais la nation vaut mieux. Nous sommes inondés, à la vérité, de pitoyables brochures; & les miennes se mêlent à la foule: c'est une multitude prodigieuse de mouchérons & de chenilles, qui prouvent l'abondance des fruits & des fleurs: vous ne voyez pas de ces insectes dans une terre stérile; & remarquez que dans cette foule immense de ces petits écrits, tous effacés les uns par les autres, & tous précipités au bout de quelques jours dans un oubli éternel, il y a quelquefois plus de goût & de finesse que vous n'en trouveriez dans tous les livres écrits avant les *Lettres Provinciales*.

Voilà l'état de nos richesses de l'esprit, comparées à une indigence de plus de douze-cent années.

Si vous examinez à présent nos mœurs, nos loix, notre gouvernement, notre société, vous trouverez que mon compte est juste. Je date depuis le moment où *Louis XIV* prit en main les rênes; & je demande au plus acharné frondeur, au plus triste panegiriste des tems passés, s'il osera comparer les tems où nous vivons à celui où l'archevêque de Paris portait au parlement un poignard dans sa poche? Aimera-t-il mieux le siècle précédent, où l'on tuait le premier ministre à coups de pistolet, dans la cour du Louvre & où l'on condamnait sa femme à être brûlée comme forcière? Dix ou douze années du grand *Henri IV* paraissent heureuses, après quarante ans d'abominations & d'horreurs qui font dresser les cheveux; mais pendant ce peu d'années que le meilleur des princes employait à guérir nos blessures, elles saignaient encor de tous côtés: le poison de la *Ligue* infectait encor les esprits; les familles étaient divisées; les mœurs étaient dures; le fanatisme regnait par tout, hormis à la cour. Le commerce commençait à naître; mais on n'en goûtait pas encor les avantages; la société était sans agrémens, les villes sans police; toutes les consolations de la vie manquaient en général aux hommes. Et pour comble de mal-

heur *Henri IV* était haï. Ce grand homme difait au duc de Sulli: *Ils ne me connoiffent pas, ils me regretteront.*

Remontez à travers cent mille affassinats commis au nom de Dieu, sur les débris de nos villes en cendres, jusqu'au tems de *François I*, vous voyez l'Italie teinte de notre sang, un Roi prisonnier dans Madrid, les ennemis au milieu de nos provinces.

Le nom de *Père du peuple* est resté à *Louis XII*; mais ce père eut des enfans bien malheureux, & le fut lui-même: chassé de l'Italie, dupé par le pape, vaincu par *Henri VIII*, obligé de donner de l'argent à son vainqueur pour épouser sa sœur, il fut bon Roi d'un peuple grossier, pauvre & privé d'art & de manufactures. Sa capitale n'était qu'un amas de maisons de bois, de paille & de plâtre; presque toutes couvertes de chaume. Il vaut mieux, sans doute, vivre sous un bon Roi d'un peuple éclairé & opulent, quoique malin & raisonneur.

Plus vous vous enfoncez dans les siècles précédens, plus vous trouverez tout sauvage; & c'est ce qui rend notre histoire de France si dégoûtante qu'on a été obligé d'en faire des abrégés chronologiques à colonnes, où tout le nécessaire se trouve, & où l'inutile seul est omis, pour sauver l'ennui d'une lecture insupportable à ceux de nos compa-

triotés qui veulent favoir en quelle année la Sorbonne fut fondée, & aux curieux qui doutent si la statue équestre, qui est dans la cathédrale gothique de Paris, est de *Philippe de Valois*, ou de *Philippe le Bel*.

Ne dissimulons point; nous n'existons que depuis environ cent-vingt ans: loix, police, discipline militaire, commerce, marine, beaux-arts, magnificence, esprit, goût, tout commence à *Louis XIV*, & plusieurs avantages se perfectionnent aujourd'hui. C'est là ce que j'ai voulu insinuer, en disant que tout était barbare chez nous auparavant, & que la chaire l'était comme tout le reste. *Urceus Codrus* ne valait pas trop la peine que je vous parlasse longtems de lui; mais il m'a fourni des réflexions qui pourront être utiles si vous avez la bonté de les redresser.

L E T T R E

DE MR. L.....

*Avocat au Parlement de Paris, à MR. DE
VOLTAIRE.**A Paris le 19 Février 1767.*

Je me conforme volontiers, Monsieur, à une coutume très-juste que je vois assez généralement établie; c'est que les jeunes auteurs vous adressent un exemplaire de leurs ouvrages, & qu'ils briguent pour leurs productions une place dans votre bibliothèque. Il est bien naturel que les premiers fruits d'un arbre soient cueillis par la main qui a le plus contribué à en affermir les racines. Les progrès de la raison & du goût parmi nous, vous sont dûs pour la plus grande partie. Ceux qui en profitent ne sauraient se dispenser de vous en marquer leur reconnaissance. La protection donnée par nos chanceliers à la littérature, leur vaut un livre de chaque espèce. Le même hommage vous est dû au même titre,

Le Dieu du goût, ce Dieu sensible & délicat,
Dont vous avez si bien fait connaître l'Empire,
Vous a remis les sceaux de cet état.
Malgré les cris de la satire
Il vous en a nommé le premier magistrat.

Ce

Ce poste là pour la finance,
 Ne vaut pas tant comme je crois,
 Que la garde des sceaux de France,
 Et ce n'est pas la seule différence
 Qui distingue ces deux emplois.
 Chacun peut se croire capable
 De bien garder ces derniers sceaux.
 Aussi voit-on à ce poste honorable
 Prétendre à chaque instant des concurrens nouveaux.
 Mais ici le cas est tout autre,
 Vous n'aurez jamais de rivaux
 Assez hardis pour demander le vôtre.

Il est bien vrai qu'il vous expose à recevoir de tems en tems des envois facheux, & à des lectures ennuieuses. Mais vous usez sans doute du privilège des autres chanceliers, vous vous gardez bien de lire tous les placets qu'on vous adresse; & quand vous vous y croiriez obligé en conscience, ce ne ferait après tout qu'un des inconveniens de votre place. Il n'y en a point, comme vous savez, qui n'ait des amertumes. Ce n'est que dans l'église qu'on trouve des bénéfices sans charge.

Si vous dérogez pour moi aux prérogatives de la vôtre, si vous daignez jeter un coup d'œil sur la *Théorie des loix civiles*, vous y trouverez peut-être bien des choses nouvelles; mais il y en aura beaucoup aussi que vous avez sûrement pensées avant moi. Je vous ai assez lu, je vous ai assez bien compris, pour être certain que vous ne me

blâmez pas d'avoir combattu les opinions de Mr. de Montesquieu. J'ai rendu justice à son grand génie en attaquant ses erreurs. C'est un esprit brillant qui est sujet à de fréquentes éclipses. Je n'en dis pas à beaucoup près tout ce que j'en aurais pu dire. Il me reste des matériaux pour plus d'un volume. J'aurai occasion de les placer dans la suite de mon ouvrage, si je remplis jamais le grand projet que j'ai formé, celui d'attaquer dans sa source la multiplicité des loix, des tribunaux, des coutumes, &c. De prouver que la simplicité, l'uniformité, sont, ou doivent être les vrais ressorts de la politique, & que la complication ne fait que des monstres en tout genre. Vous sentez qu'en développant de pareils principes, il faudra souvent réfuter Mr. de Montesquieu & c'est ce qui paraît aussi facile que nécessaire.

Je pense comme vous, Monsieur, que la littérature, les arts & tout ce qui y a rapport sont des inventions très utiles pour les riches, des ressources très-bonnes pour les hommes oisifs qui ont du superflu. Ce sont des hochets qui les amusent dans l'état d'enfance perpétuelle où les retient l'opulence. Leur vivacité s'exerce sur ces bagatelles qui les occupent. L'attention qu'ils y donnent les empêche de faire du développement de leurs forces un usage plus dangereux.

Mais je crois fermément qu'il n'en est pas ainsi de l'autre portion infiniment plus nombreuse de l'humanité que l'on appelle peuple. Ces hochets spirituels deviennent pour lui des amulettes empoisonnés qui le gatent & le corrompent sans retour. L'état actuel de la société le condamne à n'avoir que des bras. Tout est perdu dès qu'on le met dans le cas de s'appercevoir qu'il a aussi un esprit.

Si l'on pouvait n'illuminer qu'une de ces deux divisions du genre humain; s'il était possible d'intercepter tous les rayons qui vont de la petite à la grande, & d'entretenir une nuit éternelle sur celle des deux seulement qui n'est utile & soumise qu'autant qu'elle y reste, j'applaudirais volontiers aux travaux des philosophes & de leurs partisans. Mais songez y, Monsieur, le soleil ne saurait se lever pour la première que le crépuscule ne s'étende jusqu'à la seconde, quelque éloignée qu'elle en soit. Celle-ci, dès qu'elle est éclairée, tend nécessairement à apprécier l'autre, ou à se confondre avec elle. Il s'ensuit de-là que le jour leur est funeste à toutes d'eux, & qu'une obscurité où elles vivent tranquilles, chacune dans leurs limites respectives, est infiniment préférable à des lumières qui ne leur apprennent qu'à se dédaigner, ou à se détester réciproquement.

Voilà, Monsieur ma petite profession de
foi littéraire, à laquelle je ferai toujours
attaché jusqu'au martyre exclusivement, &c.

(LINGUET.)

R E P O N S E

A M^R. L'AVOCAT L.....

Sur MONTESQUIEU & GROTIUS.

.....

JE crois comme vous, Monsieur, qu'il y
a plus d'une inadvertance dans l'esprit
des loix. Très-peu de lecteurs sont attentifs.
On ne s'est point apperçu que presque toutes
les citations de Montesquieu sont fausses.
Il cite le prétendu testament du cardinal Ri-
cheliou, & il lui fait dire au chapitre VI, dans
le livre III, *que s'il se trouve dans le peuple
quelque malheureux honnête-homme, il ne faut
point s'en servir.* Ce testament, qui d'ailleurs
ne mérite pas la peine d'être cité, dit pré-
cisément le contraire; & ce n'est point au
fixième, mais au quatrième chapitre.

Il fait dire à Plutarque que les femmes
n'ont aucune part au véritable amour. Il ne
songe pas que c'est un des interlocuteurs
qui parle ainsi, & que ce grec, trop grec,
est vivement réprimandé par le philosophe

Daphneus, pour lequel Plutarque décide. Ce dialogue est tout consacré à l'honneur des femmes. Mais Montesquieu lisait superficiellement, & jugeait trop vite.

C'est la même négligence qui lui a fait dire que le Grand Seigneur n'était point obligé par la loi de tenir sa parole. Que tout le bas commerce était infame chez les grecs. Qu'il déplore l'aveuglement de François I, qui rebuta Christophe Colomb qui lui proposait les Indes, &c. Vous remarquerez que Colomb avait découvert l'Amérique avant que François I. fut né.

La vivacité de son esprit lui fait dire au même endroit, livre IV, chapitre XIX, que le conseil d'Espagne eut tort de défendre l'emploi de l'or en dorure. Un decret pareil, dit-il, serait semblable à celui que feraient les Etats de Hollande, s'il défendaient la canelle. Il ne fait pas réflexion que les Espagnols n'avaient point de manufactures, qu'ils auraient été obligés d'acheter les étoffes & les galons des étrangers; & que les Hollandois ne pouvaient acheter ailleurs que chez eux mêmes la canelle qui croit dans leurs domaines.

Presque tous les exemples qu'il apporte sont tirés de peuples inconnus du fond de l'Asie, sur la foi de quelques voyageurs mal instruits ou menteurs.

Il affirme qu'il n'y a de fleuve navigable en Perse que le Cirus. Il oublie le Tigre,

l'Euphrate, l'Oxus, l'Araxe & le Phaze, le Cirus, l'Indus même qui a coulé longtems sous les loix des rois de Perse. Chardin nous assure dans son troisieme Tome, que le fleuve Zenderoud qui traverse Ispahan est aussi large que la Seine à Paris, & qu'il submerge souvent des maisons sur les quais de la ville.

Malheureusement le systême de l'esprit des loix a pour fondement une antithèse qui se trouve fausse. Il dit *que les monarchies sont établies sur l'honneur & les républiques sur la vertu*. Et pour soutenir ce prétendu bon-mot; *la nature de l'honneur* (dit-il, livre III, chapitre VII) *est de demander des préférences, des distinctions*. *L'honneur est donc, par la chose même, placé dans le gouvernement monarchique*. Il devrait songer que *par la chose même* on briguaît dans la république Romaine la préture, le consulat, le triomphe, des couronnes & des statues.

J'ai pris la liberté de relever plusieurs méprises pareilles dans ce livre d'ailleurs très-estimable. Je ne ferais pas étonné que cet ouvrage célèbre vous paraisse plus rempli d'épigrammes, que de raisonnemens solides; & cependant il y a tant d'esprit & de génie qu'on le préférera toujours à Grotius & à Puffendorff; leur malheur est d'être ennuyeux; ils sont plus pelants que graves.

Grotius, contre lequel vous vous élevez avec tant de justice, a extorqué de son tems

une réputation qu'il était bien loin de mériter. Son *Traité de la Religion chrétienne* n'est pas estimé des vrais savans. C'est là qu'il dit au chapitre XXII de son premier Livre: *que l'embrasement de l'univers est annoncé dans Histape & dans les Sybilles.* Il ajoute à ces témoignages ceux d'Ovide & de Lucain. Il cite Lycopharon pour prouver l'histoire de Jonas.

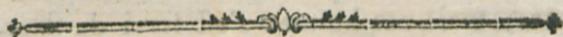
Si vous voulez juger du caractère de l'esprit de Grotius, lisez sa harangue à la Reine *Anne d'Autriche* sur sa grossesse. Il la compare à la *Juive Anne* qui eut des enfans étant vieille. Il dit que les dauphins en faisant des gambades sur l'eau annoncent la fin des tempêtes; & que par la même raison le petit dauphin, qui remue dans son ventre, annonce la fin des troubles du royaume.

Je vous citerais cent exemples de cette éloquence de collègue dans ce Grotius qu'on a tant admiré. Il faut du tems pour apprécier les livres & pour fixer les réputations.

Ne craignez pas que le bas peuple lise jamais Grotius & Puffendorf, il n'aime pas à s'ennuyer. Il lirait plutôt (s'il le pouvait) quelques chapitres de l'Esprit des loix qui sont à portée de tous les esprits, parce qu'ils sont très-naturels & très-agréables. Mais distinguons dans ce que vous appelez peuple, les professions qui exigent une éducation honnête & celles qui ne demandent que le

travail des bras & une fatigue de tous les jours. Cette dernière classe est la plus nombreuse. Celle-là pour tout délassément & pour tout plaisir, n'ira jamais qu'à la grand'messe & au cabaret, parce qu'on y chante & qu'elle y chante elle-même. Mais pour les artisans plus relevés, qui sont forcés par leurs professions mêmes, à réfléchir beaucoup, à perfectionner leur goût, à étendre leurs lumières; ceux-là commencent à lire dans toute l'Europe. Vous ne connaissez guères à Paris les Suisses, que par ceux qui sont aux portes des grands seigneurs, ou par ceux à qui Molière fait parler un patois inintelligible dans quelques farces; mais les Parisiens seraient étonnés s'ils voyaient dans plusieurs villes de Suisse & surtout dans Genève, presque tous ceux qui sont employés aux manufactures passer à lire le tems qui ne peut être consacré au travail. Non, Monsieur, tout n'est point perdu, *quand on met le peuple en état de s'appercevoir qu'il a un esprit.* Tout est perdu au contraire quand on le traite comme une troupe de taureux. Car tôt ou tard ils vous frappent de leurs cornes. Croyez-vous que le peuple ait lu & raisonné dans les guerres civiles de la rose rouge & de la rose blanche en Angleterre, dans celle qui fit périr Charles I, sur un échaffaut, dans les horreurs des Armagnacs & des Bourguignons, dans celles mêmes de la ligue? Le peuple ignorant & féroce étoit mené par quelques docteurs fana-

tiques qui crioient: tuez tout au nom de Dieu. Je défierais aujourd'hui Cromwel de bouleverser l'Angleterre par son galimatias d'énergumène, Jean de Leide de se faire roi de Munster & le cardinal de Rets de faire des barricades à Paris. Enfin, Monsieur, ce n'est pas à vous d'empêcher les hommes de lire. Vous y perdriez trop, &c.



R E P O N S E

A LA LETTRE DE M. L. C.

du 23 Décembre 1768.

SI vous voulez, Monsieur, vous appliquer sérieusement à l'étude de la nature, permettez-moi de vous dire qu'il faut commencer par ne faire aucun système. Il faut se conduire comme les Boyle, les Galilée, les Newton, examiner, peser, calculer & mesurer, mais jamais deviner.

Newton n'a jamais fait de système; il a vu, il a fait voir; mais il n'a point mis ses imaginations à la place de la vérité. Ce que nos yeux & les mathématiques nous démontrent, il faut le tenir pour vrai; dans tout le reste il n'y a qu'à dire, *j'ignore*.

Il est incontestable que les marées suivent exactement le cours du soleil & de la lune:

il est mathématiquement démontré que ces deux astres pèsent sur notre globe, & en quelle proportion ils pèsent. De-là Newton a non-seulement calculé l'action du soleil & de la lune sur les marées de l'océan; mais encor l'action de la terre & du soleil sur les eaux de la lune, (supposé qu'il y ait des eaux). Il est étrange, à la vérité, qu'un homme ait pu faire de telles découvertes; mais cet homme s'est servi du flambeau des mathématiques, le seul flambeau qui éclaire.

Gardez-vous donc bien, Monsieur, de vous laisser séduire par l'imagination: il faut la renvoyer à la poésie & la bannir de la physique. Imaginer un feu central pour expliquer le flux de la mer, c'est comme si on résolvait un problème par un madrigal.

Qu'il y ait du feu dans tous les corps, c'est une vérité dont il n'est pas permis de douter: il y en a dans la glace même; & l'expérience le démontre. Mais qu'il y ait une fournaise précisément dans le centre de la terre, c'est une chose que personne ne peut savoir, qui n'est nullement probable & que par conséquent on ne peut admettre en physique.

Quand même ce feu existerait, il ne rendrait raison ni des grandes marées des équinoxes & des solstices, ni de celles des pléines

lunes, ni pourquoi les mers qui ne communiquent point à l'océan n'ont aucune marée, ni pourquoi les marées retardent avec la lune, &c. Donc il n'y aurait pas la moindre raison d'admettre ce prétendu foyer pour cause du gonflement des eaux.

Vous demandez, Monsieur, ce que deviennent les eaux des fleuves portées à la mer? Ignorez-vous qu'on a calculé combien l'action du soleil, à un degré de chaleur donné, en un tems donné, enlève d'eau, pour la résoudre ensuite en pluye par le secours des vents?

Vous dites, Mr. que vous trouvez très-mal imaginé ce que plusieurs auteurs avancent que les neiges, & les pluies suffisent à la formation des rivières. Comptez que cela n'est ni bien, ni mal imaginé; mais que c'est une vérité reconnue par le calcul. Vous pouvez consulter sur cela Mariotte & les Transactions d'Angleterre.

En un mot, Mr., s'il m'est permis de répondre à l'honneur de votre lettre par des conseils, lisez les bons auteurs qui n'ont que l'expérience & le calcul pour guides; & ne regardez tout le reste que comme des romans indignes d'occuper un homme qui veut s'instruire. Je suis &c.

(Le 31 Décembre 1768.)

AU

A U M É M E

SUR LES QUALITÉS OCCULTES.

Oui, Monsieur, je l'ai dit, je le redis, & je le redirai, malgré la certitude d'ennuier, que la doctrine des qualités occultes est ce que l'antiquité a produit de plus sage & de plus vrai. La formation des éléments, l'émission de la lumière, animaux, végétaux, minéraux, notre naissance, notre vie, notre mort, la veille, le sommeil, les sensations, la pensée, tout est qualité occulte.

Descartes se crut fort au dessus d'Aristote, lorsqu'il répéta en français ce que ce sage avait dit en grec. *Il faut commencer par douter.* Il ne devait pas, après avoir douté, créer un monde avec des dez, faire de ces dez une matière globuleuse, une rameuse & une subtile; composer des astres avec de tels ingrédients, & imaginer dans la nature une mécanique contraire à toutes les loix du mouvement.

Cet extravagant roman réussit quelque temps, parce que les romans étaient alors à la mode. Cyrus & Clélie valaient beaucoup mieux, car il n'induisaient personne en erreur. Apprenez-moi l'histoire du monde, si vous la savez, mais gardez-vous de l'inventer.

Voyez, tâchez, mesurez, pesez, comptez, assemblez, séparez, & soyez sûr que vous ne ferez jamais rien de plus.

Newton a calculé la gravitation, mais il n'en a pas découvert la cause. Pourquoi cette cause est-elle occulte? C'est qu'elle est premier principe.

Nous savons les loix du mouvement; mais la cause du mouvement, étant premier principe, sera éternellement cachée. Vous êtes en vie, mais comment? Vous n'en saurez jamais rien. Vous avez des sensations, des idées, mais devinerez-vous ce qui vous les donne? Cela n'est-il pas la chose du monde la plus occulte?

On a donné des noms à un certain nombre de facultés qui se développent en nous, à mesure que nos organes prennent un peu de force au sortir des téguments où nous avons été renfermés neuf mois, (sans qu'on sache même ce que c'est que cette force.) Si nous nous souvenons de quelque chose, on dit, c'est de la mémoire; si nous mettons quelques idées en ordre, c'est du jugement; si nous formons un tableau suivi de quelques autres idées éparées; dont le souvenir s'est présenté à nous, cela s'appelle de l'imagination. Et le résultat ou le principe de ces qualités est appelé *ame*, chose mille fois plus occulte encore.

Or, s'il vous plaît, puisqu'il est très-vrai qu'il n'est point dans vous un être à part qui s'appelle sensibilité, un autre qui soit mémoire, un troisième qui s'appelle jugement, un quatrième qui s'appelle imagination, concevrez-vous aisément que vous en ayez un cinquième, composé des quatre autres qui n'existent point?

Qu'entendait-on autrefois quand on prononçait en grec le mot de *Pfiché*, ou celui de Nous? Entendait-on une propriété de l'homme? ou un être particulier caché dans l'homme? N'était-ce pas l'expression occulte d'une chose très-occulte?

Toutes les ontologies, toutes les psychologies ne sont-elles pas des rêves? On s'ignore dans le ventre de sa mère, c'est-là pourtant que les idées devraient être les plus pures, car on est moins distrait. On s'ignore en naissant, en croissant, en vivant, en mourant.

Le premier raisonneur qui s'écarta de cette ancienne philosophie des qualités occultes, corrompit l'esprit du genre humain. Il nous plongea dans un labyrinthe dont il nous est aujourd'hui impossible de nous tirer.

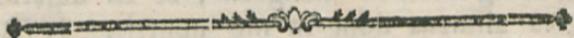
Combien plus sage avait été le premier ignorant qui avait dit à l'Être auteur de tout,
 „Tu m'as fait sans que j'en eusse connaissance, & tu me conserves sans que je
 „puisse deviner comment je subsiste. J'ai

„accompli une des Loix les plus abstruses
 „de la physique en suçant le teton de ma
 „nourrice; & j'en accomplis une beaucoup
 „plus ignorée en mangeant, & en digérant
 „les alimens dont tu me nourris. Je fais
 „encor moins comment des idées entrent
 „dans ma tête pour en sortir le moment
 „d'après sans jamais reparaître, & com-
 „ment d'autres y restent toute ma vie quel-
 „qu'effort que je fasse pour les en chasser.
 „Je suis un effet de ton pouvoir occulte
 „& suprême, à qui les astres obéissent com-
 „me moi. Un grain de poussière que le vent
 „agite ne dit point c'est moi qui commande
 „aux vents. *In te vivimus, movemur & su-*
 „*mus; Tu es le seul Etre; tout le reste est*
 „monde.“

C'est là cette philosophie des qualités oc-
 cultes que le père Malebranche entrevit dans
 le dernier siècle. S'il avait pu s'arrêter sur
 le bord de l'abîme, il eut été le plus grand,
 ou plutôt le seul métaphysicien; mais il vou-
 lut parler au verbe; il sauta dans l'abîme,
 & il disparut.

Il avait dans ses deux premiers livres frap-
 pé aux portes de la vérité. L'auteur de l'Ac-
 tion de Dieu sur les créatures tourna tout
 autour, mais comme un aveugle tourne la
 meule. Un peu avant ce tems il y avait un
 philosophe qui était leur maître sans qu'ils
 le fussent, Dieu me garde de le nommer.

Depuis ce tems, nous n'avons eu que des gens d'esprits; desquels il faut excepter le grand Loke qui avait plus que de l'esprit, &c.



A MR. P.

Avocat au Parlement de Dijon,

SUR QUELQUES LOIX OU COUTUMES

A Ferney le 28 Décembre 1771.

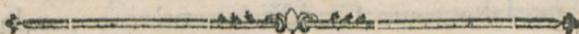
JE vous remercie, Monsieur, de nous avoir fait connaître nos usages barbares. J'ai lu ce qui regarde l'esclavage de la main-morte avec d'autant plus d'attention & d'intérêt, que je travaille depuis une année en faveur de ceux qu'on appelle francs, & qui sont esclaves, & même esclaves de moines. St. Pacôme & St. Hilarion, ne s'attendaient pas qu'un jour leurs successeurs auraient plus de serfs de main-morte que n'en eut Attila ou Genferic. Nos moines disent qu'ils ont succédé aux droits des conquérans, & que leurs vassaux ont succédé aux peuples conquis. Le procès est actuellement au conseil. Nous le perdrons sans doute, tant les vieilles coutumes ont de force & tant les saints ont de vertu.

On

On rit du péché originel; on a tort. Tout le monde a son péché originel. Le péché de ces pauvres serfs, au nombre de plus de cent mille dans le royaume, est que leurs pères laboureurs Gaulois ne tuèrent pas le petit nombre de barbares Visigoths, ou Bourguignons, ou Francs, qui vinrent les tuer & les voler. S'ils s'étaient défendus comme les Romains contre les Cimbres, il n'y aurait pas aujourd'hui de procès pour la main-morte. Ceux qui jouissent de ce beau droit assurent qu'il est droit divin: je le crois comme eux; car assurément il n'est pas humain. Je vous avoue, Monsieur, que j'y renonce de tout mon cœur; je ne veux ni main-morte, ni échutte dans le petit coin de terre que j'habite, & je m'en trouve bien. J'aime fort l'édit de Henri II, adopté par le Parlement de Paris. Pourquoi n'est-il pas reçu dans tous les autres Parlements? Presque toute notre ancienne jurisprudence est ridicule, barbare, contradictoire. Ce qui est vrai en-deça de mon ruisseau est faux au-delà. Toutes nos coutumes ne sont bonnes qu'à jeter au feu. Il n'y a qu'une loi & une mesure en Angleterre.

Vous citez l'Esprit des loix. Hélas! il n'a remédié & ne remédiera jamais à rien. Ce n'est pas parce qu'il cite faux trop souvent; ce n'est pas parce qu'il songe presque toujours à montrer de l'esprit. C'est parce-

qu'il n'y a qu'un Roi qui puisse faire un bon livre sur les loix en les changeant toutes. Agréez, Monsieur, mes remercimens, &c.



A MONSIEUR
LE BARON DE FAUGERES,

Officier de marine, sur un monument qu'il proposa d'ériger aux Grands-hommes du siècle de Louis XIV, dans la place de Montpellier.

Vous proposez, Monsieur, qu'autour de la statue élevée à Montpellier à *Louis XIV* après sa mort, on dresse des monuments aux grands-hommes qui ont illustré son siècle en tout genre. Ce projet est d'autant plus beau que depuis quelques années il semble qu'on ait formé parmi nous une cabale pour rabaisser tout ce qui a fait la gloire de ces tems mémorables. On s'est lassé des chef-d'œuvres du siècle passé. On s'efforce de rendre *Louis XIV* petit, & on lui reproche surtout d'avoir voulu être grand. La nation en général donne la préférence à *Henri IV*, & l'exclusion à tous les autres rois. Je n'examine pas si c'est justice ou inconstance, si notre raison perfectionnée connaît mieux le vrai mérite aujourd'hui qu'au-

trefois, je remarque seulement que du tems de Henri IV, elle ne connoissait point du tout le mérite; elle ne le sentait point. On ne me connaît pas, disait ce bon prince au duc de Sulli, on me regrettera. En effet, Monsieur, ne dissimulons rien; il était haï & peu respecté. Le fanatisme qui le persécuta dès son berceau, conspira cent fois contre sa vie, & la lui arracha enfin au milieu de ses grands officiers, par la main d'un ancien moine feuillant devenu fou, enragé de la rage de la ligue. Nous lui faisons aujourd'hui amande honorable; nous le préférons à tous les rois, quoique nous conservions encore & pour longtems une grande partie des préjugés qui ont concouru à l'assassinat du meilleur des rois.

Mais si Henri IV fut grand, son siècle ne le fut en aucun genre. Je ne parlerai pas ici de cette foule de crimes & d'infamies dont la superstition & la discorde souillèrent la France. Je m'arrête aux arts dont vous voulez éterniser la gloire. Ils étaient ou ignorés; ou très-mal exercés, à commencer par celui de la guerre. On la faisait depuis quarante ans, & il n'y eut pas un seul homme qui laissa la réputation d'un général habile, pas un que la postérité ait mis à côté d'un prince de Parme, d'un prince d'Orange. Pour la marine, Monsieur, vous qui vous y êtes distingué, vous sa-

vez qu'elle n'existait pas alors. Les arts de la paix qui font le charme de la société, qui embellissent les villes, qui éclairent l'esprit, qui adoucissent les mœurs, tout cela nous fut étranger; tout cela n'est né que dans l'âge qui vit naître & mourir Louis XIV.

J'ai peine à concevoir l'acharnement avec lequel on poursuit aujourd'hui la mémoire du Grand Colbert qui contribua tant à faire fleurir tous ces arts & sur tout la marine qui est un des principaux objets de votre grand dessein. Vous savez, Monsieur, qu'il créa cette marine si longtems formidable. La France deux ans avant sa mort avait cent-quatre-vingt vaisseaux de guerre & trente galères. Les manufactures, le commerce, les compagnies de négoce dans l'orient & dans l'occident, tout fut son ouvrage. On peut lui être supérieur, & c'est assurément une grande louange; mais on ne pourra jamais l'éclipser.

Il en fera de même dans les arts de l'esprit comme en éloquence, en poésie, en philosophie & dans les arts où l'esprit conduit la main, comme en architecture, en peinture, en sculpture, en mécanique. Les hommes qui embellirent le siècle de Louis XIV, par tous ces talens ne seront jamais oubliés, quel que soit le mérite de leurs successeurs. Les premiers qui marchent dans une carrière, restent

toujours à la tête des autres dans la postérité. Il n'y a de gloire que pour les inventeurs, a dit Newton dans sa querelle avec Leibnitz, & il avait raison. Il faut regarder comme inventeur, un Pascal qui forma en effet un genre d'éloquence nouveau; un Pellisson qui défendit Fouquet de même stile dont Cicéron avait défendu le roi Dejotarus devant César; un Corneille qui fut parmi nous le créateur de la tragédie, même en copiant le Cid espagnol; un Molière qui inventa réellement & perfectionna la comédie; & si Descartes ne s'était pas écarté dans ses inventions de son guide la géométrie, si Malebranche avait su s'arrêter dans son vol, quels hommes ils auraient été!

Tout le monde convient que ce grand siècle passé fut celui du génie. Mais après les hommes qu'on regarde comme inventeurs, viennent souvent, je ne dis pas des disciples formés dans l'école de leurs maîtres, ce qui serait louable, mais des finges qui s'efforcent de gâter l'ouvrage de ces maîtres inimitables. Ainsi après que Newton a découvert la nature de la lumière, arrive un Castel qui veut enchérir, & qui propose un clavecin oculaire.

A peine a-t-on découvert avec le microscope un nouveau monde en petit, que voila un Néezham qui imagine avoir fait une république d'anguilles, lesquelles accou-

chent sur le champ d'autres anguilles, le tout dans une goutte de bouillon ou dans une goutte d'eau qui a bouilli avec du bled ergotté. Les animaux, les végétaux sont produits sans germe, & pour comble de ridicule cela est appelé le sublime de l'histoire naturelle.

Sitôt que de vrais philosophes eurent calculé l'action du soleil & de la lune sur le flux & le reflux des mers, des romanciers au dessous de Cirano de Bergerac écrivent l'histoire des tems où ces mers couvraient les Alpes & le Caucase, & où l'univers n'étoit habité que par des poissons. Ils nous découvrent ensuite, la grande époque dans laquelle les marsouins nos ayeux devinrent hommes, & comment leur queue fourchue se changea en cuisses & en jambes. C'est là le grand service que Teliaméd a rendu depuis peu au genre humain.

Ainsi, Monsieur, dans tous les arts, dans toutes les professions, les charlatans succèdent aux bons maîtres. Et fasse le ciel que nous n'ayons jamais de charlatans plus funestes.

Puisse votre projet être exécuté, puissent tous les génies qui ont décoré le siècle de Louis XIV, reparaitre dans la place de Montpellier, autour de la statue de ce roi, & inspirer aux siècles à venir une émulation éternelle, &c.

LET-

L E T T R E

A UN ECCLESIASTIQUE,

Auteur d'un Poëme épique sur la conquête de la Terre-promise, en douze chants, imprimé à Paris, chez Delalain libraire rue St. Jacques en 1766, avec privilège du Roi.

NOn-seulement, Monsieur, celui qui vous aviez chargé de me faire parvenir votre poëme de la Terre-promise ne m'a point envoyé votre bel ouvrage; mais il ne m'en a point parlé; il ne m'a pas cru capable de lire un poëme aussi curieux. Je sens tout le prix de ce que j'ai perdu. Rien n'est plus poëtique sans doute que les conquêtes de Josué, & tout ce qui les a précédées & suivies. Aucune fiction grecque n'en approche; chaque événement est prodige; & les miracles y font un effet d'autant plus admirable qu'on ne peut pas dire que l'auteur y amène la divinité comme les poëtes grecs, qui faisaient descendre un Dieu sur la scène, quand ils ne savaient comment dénouer leur intrigue. On voit le doigt de Dieu par tout dans le sujet de votre ouvrage, sans que l'intervention divine soit une ressource nécessaire. Josué pouvait aisément passer à gué le Jourdain qui n'a pas quarante-cinq pieds de large, & qui est guéa-

ble en cent endroits; mais Dieu fait remonter le fleuvè vers sa source pour manifester sa gloire.

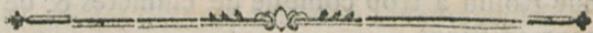
Il n'était pas nécessaire que Jérïco tombât au son des cornemuses; paisque Josué avait des intelligences dans la ville, par le moyen de Raab la prostituée; mais Dieu fait tomber les murs avec sept processions, pour faire voir qu'il est le maître de tous les murs. Les Amorrhéens étaient déjà écrasés par une pluie de pierres tombées du ciel; il n'était pas nécessaire que Dieu arrêtât le soleil & la lune à midi, pour que Josué triomphât de ce peu de gens qui venaient d'être lapidés d'en-haut. Si Dieu arrête le soleil & la lune, c'est pour faire voir aux juifs que le soleil & la lune dépendent de lui.

Ce qui me paraît encor de plus favorable à la poësie, c'est que le sujet est petit, & les moyens grands. Josué ne conquît à la vérité que trois ou quatre lieues de pays, qu'on perdit bientôt après; mais la nature entière est en convulsion pour la petite tribu d'Éphraïm. C'est ainsi qu'Enée, dans Virgile, s'établit dans un village d'Italie avec le secours des Dieux. Le grand avantage que vous avez sur Virgile, c'est que vous chantez la vérité, & qu'il n'a chanté que le mensonge. Vous avez l'un & l'autre des héros pieux, ce qui est encor un avantage. Il est vrai qu'on pourrait reprocher quelques cruautés à Jo-

sué, mais elles sont sacrées, ce qui est bien un autre avantage. Il n'y a même que trente Rois de condamnés à être pendus dans ce petit pays de quatre lieues, pour avoir osé résister à un étranger envoyé par le Seigneur. Et vous prouvez, quand il vous plaira qu'on ne saurait pendre pour la bonne cause trop de princes hérétiques.

Jugez, Monsieur, quel est mon regret de n'avoir pu lire, dans ma terre non-promise votre poëme épique sur la Terre-promise, qui me fait concevoir de si hautes espérances.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois &c.



A. MONSIEUR
HORACE WALPOLE.

A Ferney le 15 Juillet 1768.

MONSIEUR,

IL y a quarante ans que je n'ose plus parler anglais; & vous parlez notre langue très-bien. J'ai vu des lettres de vous écrites comme vous pensez. D'ailleurs mon âge & mes maladies ne me permettent pas d'écrire de ma main. Vous aurez donc mes remerciemens dans ma langue.

Je viens de lire la préface de votre *Histoire de Richard III*. Elle me paraît trop courte; quand on a si visiblement raison; & qu'on joint à ses connoissances une philosophie si ferme & un style si mâle, je voudrais qu'on me parlât plus longtems. Votre père était un grand ministre & un bon orateur; mais je doute qu'il eut pu écrire comme vous. Vous ne pouvez pas dire *quia pater major me est*.

J'ai toujours pensé comme vous, Monsieur, qu'il faut se défier de toutes les histoires anciennes. Fontenelle, le seul homme du siècle de Louis XIV, qui fut à la fois poëte, philosophe & savant, disait qu'elles étaient *des fables convenues*. Et il faut avouer que Rollin a trop compilé de chimères & de contradictions.

Après avoir lu la préface de votre Histoire, j'ai lu celle de votre Roman. Vous vous y moquez un peu de moi: les français entendent raillerie; mais je vais vous répondre sérieusement.

Vous avez presque fait accroire à votre nation que je méprise Shakespear. Je suis le premier qui ai fait connaître Shakespear aux français; j'en traduisis des passages il y a quarante ans, ainsi que de Milton, de Waller, de Rochester, de Driden & de Pope. Je peux vous assurer qu'avant moi personne en France ne connaissait la poésie anglaise.

A peine avait-on entendu parler de Loke. J'ai été persécuté pendant trente ans par une nuée de fanatiques, pour avoir dit que Loke est l'Hercule de la métaphysique, qui a posé les bornes de l'esprit humain.

Ma destinée a encor voulu que je fusse le premier qui ait expliqué à mes concitoyens les *découvertes* du grand Newton, que quelques personnes parmi nous appellent encor des *systèmes*. J'ai été votre apôtre & votre martyr: en vérité il n'est pas juste que les anglais se plaignent de moi.

J'avais dit il y a très-longtems que si Shakespear était venu dans le siècle d'Addisson, il aurait joint à son génie l'élegance & la pureté qui rendent Addisson recommandable. J'avais dit *que son génie était à lui, & que ses fautes étaient à son siècle*. Il est précisément à mon avis comme le Lopez de Véga des espagnols & comme le Caldéron. C'est une belle nature, mais bien sauvage; nulle régularité, nulle bienséance, nul art; de la bassesse avec de la grandeur; de la Bouffonnerie avec du terrible: c'est le chaos de la tragédie dans lequel il y a cent traits de lumière.

Les italiens, qui restaurèrent la tragédie un siècle avant les anglais & les espagnols ne font point tombés dans ce défaut; ils ont mieux imité les grecs. Il n'y a point de bouffons dans l'*Oedipe* & dans l'*Electre* de Sopho-

cle. Je soupçonne fort que cette grossièreté eut son origine dans nos *Fous de Cour*. Nous étions un peu barbares tous tant que nous sommes en deçà des Alpes. Chaque prince avait son *Fou* en titre d'office. Des rois ignorants élevés par des ignorants ne pouvaient connaître les plaisirs nobles de l'esprit : ils dégradèrent la nature humaine au point de payer des gens pour leur dire des sottises. De là vint notre *Mère sotte*; & avant Molière il y avait toujours un fou de Cour dans presque toutes les comédies. Cette mode est abominable.

J'ai dit, il est vrai, Monsieur, ainsi que vous le rapportez, qu'il y a des comédies sérieuses, telles que le *Misanthrope*, lesquelles sont des chefs-d'œuvres, qu'il y en a de très-plaisantes, comme *George Dandin*; que la plaisanterie, le sérieux, l'attendrissement peuvent très-bien s'accorder dans la même comédie. J'ai dit que tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux. Oui, Monsieur; mais la grossièreté n'est point un genre. *Il y a beaucoup de logements dans la maison de mon père*; mais je n'ai jamais prétendu qu'il fut honnête de loger dans la même chambre Charles-quin & Don Japhet d'Arménie, Auguste & un matelot ivre, Marc-Aurèle & un bouffon des rues. Il me semble qu'Horace pensait ainsi dans le plus beau des siècles: consultez son art poétique. Toute l'Europe éclai-

rée pense de même aujourd'hui; & les espagnols commencent à se défaire à la fois du mauvais gout comme de l'inquisition: car le bon esprit proscriit également l'un & l'autre.

Vous sentez si bien, Monsieur, à quel point le trivial & le bas défigurent la tragédie, que vous reprochez à Racine de faire dire à Antiochus dans *Bérénice*:

De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la Reine.

Ce ne sont pas là certainement des vers héroïques: mais ayez la bonté d'observer qu'ils sont dans une scène d'*exposition* laquelle doit être simple. Ce n'est pas là une beauté de poésie, mais c'est une beauté d'exactitude, qui fixe le lieu de la scène; qui met tout d'un coup le spectateur au fait & qui l'avertit que tous les personnages paraîtront dans ce cabinet lequel est commun aux autres appartements, sans quoi il ne serait point vraisemblable que Titus, Bérénice & Antiochus parlassent toujours dans la même chambre.

Que le lieu de la scène y soit fixe & marqué, dit le sage Despreaux, l'oracle du bon gout dans son *Art poétique*, égal pour le moins à celui d'Horace. Notre excellent Racine n'a presque jamais manqué à cette règle; & c'est une chose digne d'admiration qu'*Athalie* paraisse dans le temple des Juifs, & dans la même place où l'on a vu le Grand-prêtre, sans choquer en rien à la vraisemblance.

Vous pardonneriez encor plus, Monsieur, à l'illustre Racine, quand vous vous souviendrez que la pièce de Bérénice était en quelque façon l'histoire de *Louis XIV.* & de votre princesse anglaise sœur de *Charles second.* Ils logeaient tous deux de plein pied à St. Germain & un salon séparait leurs appartements.

Je remarquerai en passant que Racine fit jouer sur le théâtre les amours de Louis XIV avec sa belle-sœur, & que ce Monarque lui en fut très-bon gré. Un sot tiran aurait pu le punir. Je remarquerai encor que cette Bérénice si tendre, si délicate, si désintéressée, à qui Racine prétend que Titus devait toutes ses vertus, & qui fut sur le point d'être impératrice, n'était qu'une juive insolente & débauchée, qui couchait publiquement avec son frère Agrippa second. Juvenal l'appelle barbare incestueuse. J'observe en troisième lieu qu'elle avait quarante-quatre ans quand Titus la renvoya. Ma quatrième remarque, c'est qu'il est parlé de cette maîtresse juive de Titus dans les actes des Apôtres. Elle était encor jeune lorsqu'elle vint selon l'auteur des actes, voir le gouverneur de Judée Festus, & lorsque Paul étant accusé d'avoir souillé le temple, se défendait en soutenant qu'il était toujours bon pharisien. Mais laissons-là le pharisaïsme de Paul, & les galanteries de Bérénice. Revenons aux règles du théâtre qui sont plus intéressantes pour les gens de Lettres.

Vous n'observez, vous autres libres Bretons, ni *unité de lieu*, ni *unité de tems*, ni *unité d'action*. En vérité vous n'en faites pas mieux; la vraisemblance doit être comptée pour quelque chose. L'art en devient plus difficile; & les difficultés vaincues donnent en tout genre du plaisir & de la gloire.

Permettez-moi tout anglais que vous êtes, de prendre un peu le parti de ma nation. Je lui dis si souvent ses vérités qu'il est bien juste que je la caresse, quand je crois qu'elle a raison. Oui, Monsieur, j'ai cru, je crois & je croirai que Paris est très-supérieur à Athènes en fait de tragédies & de comédies. Molière & même Régnard me paraissent l'emporter sur Aristophane, autant que Demosthène l'emporte sur nos Avocats. Je vous dirai hardiment que toutes les tragédies grecques me paraissent des ouvrages d'écoliers en comparaison des *sublimes scènes* de Corneille, & des *parfaites tragédies* de Racine. C'était ainsi que pensait Boileau lui-même, tout admirateur des anciens qu'il était, Il n'a fait nulle difficulté d'écrire au bas du portrait de Racine que ce grand homme avoit surpassé Euripide & balancé Corneille.

Oui, je crois démontré qu'il y a beaucoup plus d'hommes de goût à Paris que dans Athènes. Nous avons plus de trente mille ames à Paris qui se plaisent aux beaux arts, & Athènes n'en avait pas dix mille; le bas peuple d'Athènes entrait au spectacle, & il

n'y entre pas chez nous; excepté quand on lui donne un spectacle gratis dans des occasions solennelles où ridicules. Notre commerce continuel avec les femmes a mis dans nos sentimens beaucoup plus de délicatesse, plus de bienséance dans nos mœurs & plus de finesse dans notre goût. Laissez nous notre théâtre, laissez aux italiens leurs *Favole boschereccie*; vous êtes assez riches d'ailleurs.

De très mauvaises pièces, il est vrai, ridiculement intriguées, barbarement écrites, ont pendant quelque tems à Paris des succès prodigieux soutenus par la cabale, l'esprit de parti, la mode, la protection passagère de quelques personnes accréditées. C'est l'ivresse du moment, mais en très-peu d'années l'illusion se dissipe. Don Japhet d'Arménie & Turcaret sont renvoyés à la populace & le siège de Calais n'est plus estimé qu'à Calais.

Il faut que je vous dise encor un mot sur la rime que vous nous reprochez. Presque toutes les pièces de Driden sont rimées. C'est une difficulté de plus, les vers qu'on retient de lui, & que tout le monde cite, sont rimés: & je soutiens encore que *Cinna*, *Athalie*, *Phèdre*, *Iphigenie* étant rimées, quiconque voudrait secouer ce joug, en france, serait regardé comme un Artiste faible qui n'aurait pas la force de le porter.

En

En qualité de vieillard, je vous dirai une anecdote. Je demandais un jour à Pope pour-quoi Milton n'avait pas rimé son Poëme dans le tems que les autres poëtes rimaient leurs poëmes à l'imitation des Italiens; il me répondit: *because he could not.*

Je vous ai dit, Monsieur, tout ce que j'avais sur le cœur. J'avoue que j'ai fait une grosse faute en ne faisant pas attention que le comte Leicefter s'était d'abord appelé Dudley; mais si vous avez la fantaisie d'entrer dans la chambre des Pairs & de changer de nom, je me souviendrai toujours du nom de Walpole avec l'estime la plus respectueuse.

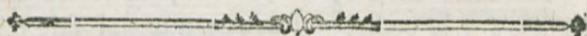
Avant le départ de ma lettre, j'ai eu le tems, Monsieur, de lire votre *Richard III.* Vous seriez un excellent *Attorney general.* Vous pesez toutes les probabilités, mais il paraît que vous avez une inclination secrète pour ce bossu. Vous voulez qu'il ait été beau garçon & même galant homme. Le Bénédictin Calmet a fait une dissertation pour prouver que Jésus-Christ avait un fort beau visage. Je veux croire avec vous que *Richard III.* n'était ni si laid, ni si méchant qu'on le dit; mais je n'aurais pas voulu avoir à faire à lui. Votre *Rose blanche* & votre *Rose rouge* avaient de terribles épines pour la nation.

Those gracious Kings are all a pack of rogues.

M

En vérité en lisant l'histoire des York, des Lancastre & de bien d'autres, on croit lire l'histoire des voleurs de grands chemin. Pour votre *Henri VII*, il n'était qu'un coupeur de bourse. &c.

Je suis avec respect &c.



A UN M..... D'ET...

En Juillet 1767.

Vous savez Mgr. qu'au sortir du grand conseil tenu pour le testament du Roi d'Espagne, Louis XIV rencontra trois de ses filles qui jouaient & leur dit; eh bien quel parti prendriez-vous à ma place? Ces jeunes princesses dirent leur avis au hazard, & le roi leur repliqua, de quelque avis que je sois, j'aurai des censeurs.

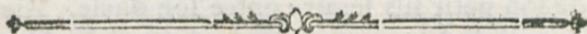
Vous daignez en user avec un vieillard ignorant comme fit Louis XIV avec ses enfans, Cette plaisanterie vous amuse. Mr. le curé aime quelquefois que gros Jean lui rémonte e.

Je rémontre donc d'abord que tous les hommes ont été, sont & seront menés par les événemens. Je respecte fort le cardinal de Richelieu, mais s'il ne s'engagea avec Gustave Adolphe, que quand Gustave eut débar-

qué en Pomeranie fans le consulter; il profita de la circonstance. Le cardinal Mazarin profita de la mort du duc de Weimar, il obtint l'Alsace pour la France, & le duché de Rhétel pour lui. Louis XIV, quoi qu'on en dise, ne s'attendait point du tout, en faisant la paix de Riswyk, que son petit-fils aurait trois ans après la succession de Charlequint. Il s'attendait encor moins qu'un jour la première guerre de son petit fils serait contre son oncle. Rien de ce que vous avez vu n'a été prévu. Vous savez que le hazard fit la paix avec l'Angleterre, signée par ce beau lord Bolingbroke sur les belles fesses de Mad^e. P.... Vous ferez donc comme tous les grands hommes de votre espèce qui ont mis à profit les circonstances où il se sont trouvés.

Le grand point est dit-on d'avoir un peu d'argent. Henri IV, se prépara à se rendre l'arbitre de l'Europe en faisant faire des balances d'or par le duc de Sulli. Les anglais ne réussirent qu'avec des guinées & un crédit qui les décuple. Le roi de Prusse a fait trembler quelque tems l'Allemagne, parce que son père avait plus de sacs que de bouteilles dans ses caves de Berlin. Nous ne sommes plus au tems des Fabricius; c'est le plus riche qui l'emporte, comme parmi nous c'est le plus riche qui achete une charge de maître des requêtes, & qui ensuite peut gouverner l'état. Cela n'est pas noble, mais cela est vrai.

Je vois que sur tous les trônes du monde on vit au jour la journée, comme le savelier de La-Fontaine. Quoi, point de système? Non, ceux de Pytagore, de Démocrite, de Platon, de Descartes, de Leibnitz font tombés. Peut-être faut-il dans votre noble métier comme en physique s'en tenir à faire des expériences.



A MONSIEUR TIRIOT,

A Ferney 15 Septembre 1768.

MA foi, mon ami, tout le monde est charlatan; les écoles, les académies, les compagnies les plus graves, ressemblent à l'apothicaire Arnoud dont les sachets guérissent toute apoplexie dès qu'on les porte au cou, & à Mr. le Lievre qui vend son baume de vie à force gens qui en meurent.

Les Jésuites eurent il y a quelques années, un procès avec les droguistes de Paris, pour je ne sçais quel Elixir qu'ils vendaient fort chèrement, après avoir vendu de la grace suffisante qui ne suffisait point, tandis, que les Jansénistes vendaient de la grace efficace qui n'avait point d'efficacité. Ce monde est une grande foire où chaque polichinelle cherche à s'attirer la foule; chacun enchérit sur son

voisin. Il y a un sage dans notre petit pays qui a découvert que les ames des puces & des mouchérons sont immortelles, & que tous les animaux ne sont nés que pour ressusciter. Il y a des gens qui n'ont pas ces hautes espérances. J'en connais même qui ont peine à croire que les Polypes d'eau soient des animaux. Ils ne voient dans ces petites herbes qui nagent dans des mares infectes, rien autre chose que des herbes qui repoussent comme toute autre herbe quand on les a coupées. Ils ne voient point que ces herbes mangent de petits animaux; mais ils voient ces petits animaux entrer dans la substance de l'herbe & la manger.

Les mêmes incrédules ne pensent pas que le corail soit un composé de petits pucerons marins. Feu Mr. de la Faye disait qu'il ne se souciait nullement de savoir à fond l'histoire de tous ces gens-là, & qu'il ne fallait pas s'embarasser des personnes avec qui on ne peut jamais vivre.

Mais nous avons d'autres génies bien plus sublimes; il vous créent un monde aussi aisément que l'abbé de la Teignaut fait une chanson. Ils se servent pour cela de machines qu'on n'a jamais vues. D'autres viennent ensuite qui vous peuplent ce monde par attraction. Un songe creux de mon voisinage, a imprimé sérieusement qu'il jugeait que notre monde devait durer tant qu'on ferait des

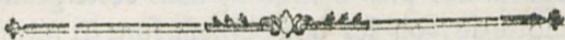
systèmes, & que dès qu'ils seraient épuisés ce monde finirait. En ce cas nous en avons encor pour longtems.

Vous avez très-grande raison d'être étonné que dans l'homme aux quarante écus on ait imputé au grand calculateur Harvey le systéme des œufs; il est vrai qu'il y croyait; & même il y croyait si bien, qu'il avait pris pour sa devise ces mots; tout vient d'un œuf. Cependant en assurant que les œufs étaient le principe de toute la nature, il ne voyait dans la formation des animaux que le travail d'un Tisseran qui ourdit sa toïle. D'autres virent ensuite dans le fluide de la génération une infinité de petits vermisseaux très-semillants. Quelque-tems après on ne les vit plus, ils sont entièrement passés de mode. Tous les systémes sur la manière dont nous venons au monde ont été détruits les uns par les autres. Il n'y a que la manière dont on fait l'amour qui n'a jamais changé.

Vous me demandez à propos de tous ces romans, si dans le recueil du Lapon qu'on vient d'imprimer à Lyon, on a imprimé ces Lettres si étonnantes où l'on proposait de percer un trou jusqu'au centre de la terre, d'y bâtir une ville latine, de disséquer des cervelles de patagons pour connaître la nature de l'ame, & d'enduire les corps humains de poix résine pour conserver la santé; vous verrez que ces belles choses sont très adou-

cies & très-déguifées dans la nouvelle édition. Ainfi il fe trouve qu'à la fin du compte c'est moi qui ai corrigé l'ouvrage — *Ridiculum acri fortius ac melius magnos plerumque fecat res.*

Ce qu'on imprime fous mon nom me fait un peu plus de peine. Mais que voulez vous! je ne fuis pas le maître. Monsieur l'apoticaire Arnoud peut-il empêcher qu'on ne contrefaffe fes fachets? Adieu. *Qui bene latuit bene vixit.*



A MILORD CHESTERFIELD,

A Ferney 24 Septembre 1771.

DES cinq fens que nous avons en partage, Mylord Huntingdon dit que vous n'en avez perdu qu'un feul, & que vous avez un bon eftomac; ce qui vaut bien une paire d'oreilles.

Ce ferait peut-être à moi, de décider lequel eft le plus trifte d'être fourd ou aveugle ou de ne point digérer. Je puis juger de ces trois états en connoiffance de caufe; mais il y a longtems que je n'ofe décider fur les bagatelles: à plus forte raifon fur des chofes

A U M Ê M E

A Ferney le 4 May 1772.

IL faut, Monsieur, que chacun fasse son testament; mais vous vous doutez bien que celui qu'on m'impute n'est point mon ouvrage. L'ancien & le nouveau testament ont fait dire assez de sottises, sans que j'y ajoute les miennes. Mes prétendues dernières volontés sont la production d'un avocat de Paris nommé Marchand, qui fait rire quelquefois par ses plaisanteries. J'espère que mon vrai testament sera plus honnête & plus sage. Le malheur est qu'après avoir été esclave toute sa vie, il faut l'être encor après sa mort. Personne ne peut être enterré comme il voudrait l'être. Ceux qui seraient bien aises d'être dans une urne sur la cheminée d'un ami, sont obligés d'aller pourrir dans un cimétiere, ou dans quelque chose d'équivalent. Ceux qui auraient envie de mourir dans la communion de Marc-Aurèle, d'Épictète & de Cicéron, sont obligés de mourir dans celle de Luther, s'ils meurent à Upsal, ou d'aller dans l'autre monde avec l'huile d'un patriarche grec si la fièvre les prend dans la Morée. J'avoue que depuis quelques années on meurt plus commodément qu'autrefois vers le petit pays que j'habite; la liberté de penser s'y établit insensiblement comme en Angleterre. Il y a des gens qui m'accusent de ce changement. Je voudrais avoir mérité ce re-

proche depuis Constantinople jusqu'à la Dalécarlie. Il est ridicule & horrible de troubler les vivants & les morts. Chacun, ce me semble, doit disposer de son corps & de son ame à sa fantaisie. Le grand point est de ne jamais molester ni le corps, ni l'ame de son prochain. Notre consolation après notre mort est que nous ne saurons rien de la manière dont on nous aura traités. Nous avons été baptisés sans en rien savoir; nous serons inhumés de même. Le mieux ferait peut-être de n'avoir point reçu cette vie dont on se plaint si souvent & qu'on aime toujours. Mais rien n'a dépendu de nous. Nous sommes attachés, comme dit Horace, avec les gros clous de la nécessité, &c.



A M^R. LE PRINCE G.

AMBASSADEUR A LA HAYE.

A Ferney le 19 Juin 1773.

MONSIEUR LE PRINCE,

VOUS rendez un grand service à la raison, en faisant réimprimer le Livre de feu Mr. H..... Ce Livre trouvera des contradicteurs, & même parmi les philosophes. Personne ne conviendra que tous les esprits

soient également propres aux sciences, & ne différent que par l'éducation. Rien n'est plus faux, rien n'est plus démontré faux par l'expérience. Les ames sensibles seront toujours fâchées de ce qu'il dit de l'amitié, & lui-même aurait condamné ce qu'il en dit, ou l'aurait beaucoup adouci, si l'esprit systématique ne l'avait pas entraîné hors des bornes.

On souhaitera peut-être dans cet ouvrage plus de méthode & moins de petites historiettes, la plupart fausses. Mais il me semble que tout ce qu'il dit sur la superstition, sur les abominations de l'intolérance, sur la liberté, sur la tyrannie, sur le malheur des hommes sera bien reçu de tout ce qui n'est pas un sot ou un fanatique. Quelque philosophe aurait pu corriger son premier livre; mais persécuter l'auteur, comme on a fait, cela est aussi barbare qu'absurde, & digne du quatorzième siècle. Tout ce que des fanatiques ont anathématisé dans cet homme si estimable, se trouvait au fond dans le petit livre du duc de la Rochefoucault, & même dans les premiers chapitres de Locke. On peut écrire contre un philosophe, en cherchant comme lui la vérité par des routes différentes; mais on se deshonne, on se rend exécration à la postérité en le persécutant. Il s'en fallut peu que des Mélitus & des Anitus ne présentassent un gobelet de cigue à votre ami,

Je dois encor des remerciements à V. Exc. pour cette histoire de la guerre de la sublime Catherine contre la sublime Porte du peu sublime Mustapha. Vous savez que je m'intéressé à cette guerre presque autant qu'à la tolérance universelle qui condamne toutes les guerres. Il faut bien quelquefois se battre contre ses voisins, mais il ne faut pas bruler ses compatriotes pour des arguments. On dit que le Pape est aussi tolérant qu'un Pape peut l'être; je le souhaite pour l'amour du genre humain. J'en souhaite autant au Muphti, au Shérif de la Mecque, au grand Lama & au Daïri.

Je suis possesseur d'un tas de boue, grand comme la patte d'un ciron sur ce misérable globe; il y a chez moi des papistes, des calvinistes, des piétistes, quelques sociniens & même un Jésuite; tout cela vit ensemble dans la plus grande concorde, du moins jusqu'à présent. Il en est ainsi dans votre vaste Empire sous les auspices de Catherine. On goûte depuis longtems de ce bonheur en Angleterre, en Hollande, en Brandebourg, en Prusse & dans plusieurs villes d'Allémagne, pourquoi donc pas dans toute la terre? Pourquoi n'adoucirait-on pas un peu cette maxime? *Que celui qui n'est pas de notre avis, soit comme un commis des fermes & comme un payen.* Pourquoi jetterions-nous dans un cachot le convive qui n'aurait pas mis son bel ha-

bit pour souper avec nous ? Pourquoi ferait-on aujourd'hui mourir d'apoplexie un père de famille & sa femme, qui avant donné presque tout leur bien aux Jacobins, gardaient quelques florins pour diner ? Pourquoi ? . . . Pourquoi ? . . . Pourquoi . . . ? Si on me demande pourquoi je vous suis si attaché, je réponds, c'est que vous êtes tolérant, juste & bienfaisant.

Que dites-vous du barbare énergumène qui a cru que j'étais l'ennemi de votre ami, & qui m'a écrit une philippique ? Agréez Monsieur le Prince, ma très-sensible & très-respectueuse reconnoissance.



A MONSIEUR
LE CHEVALIER HAMILTON

AMBASSADEUR A NAPLES.

A Ferney le 17 Juin 1773.

MONSIEUR,

LE public vous a l'obligation de connaître le Vesuve & l'Etna beaucoup mieux qu'ils ne furent connus du tems des Cyclopes, & ensuite de celui de Plin. Les montagnes que vous avez vues de mes fenêtres à Ferney sont dans un goût tout opposé,

Votre Vesuve & votre Etna sont pleins de caprices; ils ressemblent aux petits hommes trop vifs, qui se mettent souvent en colère sans raison; mais nos montagnes des glaciers qui sont dix fois plus hautes, & quarante fois plus étendues, ont toujours le même visage, & sont dans un calme éternel. Des lacs toujours glacés de six milles de longueur, sont établis dans la moyenne région de l'air entre des rochers blancs, au dessus des nuages & du tonnerre, sans qu'il y ait eu de l'altération depuis des milliers de siècles.

Il n'y a pas bien loin de la fournaise où vous êtes, à la glacière de la Suisse; & cependant quelle énorme différence entre les terrains, entre les hommes, entre les gouvernements, entre Calvin & San-Gennaro!

J'ai vu avec douleur que vous n'avez pu faire rajuster un thermomètre en Sicile. Que dirait Archimède s'il revenait à Siracuse! mais que diraient les Trajans & les Antonins, s'ils revenaient à Rome?

Je trouve tout simple que les éruptions des volcans produisent des monticules. Ceux que les fourmis élèvent dans nos Jardins sont bien plus étonnants. Ces petites montagnes formées en huit jours par des insectes ont deux ou trois cent fois la hauteur de l'architecte. Mais pour nos vénérables mon-

tagnes, seules dignes de ce nom, d'où partent le Rhin, le Danube, le Rhône, le Pô, ces énormes masses paraissent avoir plus de consistance que Monte-Nuovò, & que la prétendue nouvelle isle de Santorin. La grande chaîne de hautes montagnes qui couronnent la terre en tout sens, m'a toujours paru aussi ancienne que le monde; ce sont les os de ce grand animal; il mourrait de soif s'il n'y avait pas de fleuves; & il n'y aurait aucun fleuve sans ces montagnes qui en sont les réservoirs perpétuels. On se moquera bien un jour de nous, quand on saura que nous avons eu des charlatans qui ont voulu nous faire accroire que les courans des mers avaient formé les Alpes, le mont Taurus, les Pirenées & les Cordelières.

Tout Paris en dernier lieu était en allarmes; il s'était persuadé qu'une comète viendrait dissoudre notre globe le 20 ou le 21 Mai. Dans cette attente de la fin du monde on manda que les dames de la cour, & les dames de la halle allaient à confesse, ce qui est, comme vous savez, un secret infailible pour détourner les comètes de leur chemin. Des gens qui n'étaient pas astronomes prédirent autrefois la fin du monde pour la génération où ils vivaient. Est-ce par pitié ou par colère que cette catastrophe a été différée? *To be, or not to be, that is the question &c.*

A MON-

A

MR. DU M.....

Membre de plusieurs Académies. Sur d'anciennes anecdotes.

PUISQUE vous n'avez pu, mon ami, obtenir une chaire de professeur d'arabe, demandez-en une d'*antique coyonerie*. Il y en a plusieurs d'établies, sinon sous ce titre, au moins dans ce goût. Il serait fort amusant de nous faire voir s'il est vrai que nous avons pris des anciens tout ce que nous croyons avoir inventé, comme Réaumur a inventé l'art de faire éclore des poulets sans poules, cinq ou six mille ans après que cette méthode commença en Egypte. Il y a des gens qui ont vu tout le système de Copernic chez les anciens Caldéens. Mais ce qui serait bien plus plaisant, ce serait de voir tous nos bons contes modernes pillés de la plus haute antiquité Orientale.

La Matrone d'Ephèse, par exemple, a été mise en vers par La-Fontaine en France, & auparavant en Italie. On la retrouve dans Pétrone: & Pétrone l'avait prise des Grecs. Mais où les Grecs l'avaient-ils prise? Des contes arabes. Et de qui les conteurs Arabes la tenaient-ils? De la Chine. Vous la verrez dans des contes Chinois traduits par le père

père Dentrecoles & recueillis par le père Du-Halde. Et ce qui mérite bien vos réflexions, c'est que cette histoire est bien plus morale chez les Chinois que chez nos traducteurs.

J'ai rapporté dans un de mes inutiles ouvrages la fable dont Molière a composé son *Amphitruon*, imité de Plaute, qui l'avait imité des Grecs: l'original est indien. Le voici, à-peu-près tel qu'il a été traduit par le colonel *Dow*, très-instruit dans la langue sacrée qu'on parlait il y a douze à quinze mille ans sur le bord du Gange, vers la ville de Bénarès à vingt lieues de Calcutta, chef-lieu de la compagnie anglaise.

Le savant colonel *Dow* s'exprima donc à-peu-près ainsi: (*Annales II. p. 273.*) Un indou d'une force extraordinaire avait une très belle femme; il en fut jaloux, la battit & s'en alla. Un égrillard de dieu, non pas un Brama ou un Vishnou ou un Sib, mais un dieu du bas étage & cependant fort puissant, fait passer son ame dans un corps entièrement semblable à celui du mari fugitif, & se présente sous cette figure à la dame délaissée. La doctrine de la métempsychose rendait cette supercherie vraisemblable. Le dieu amoureux demande pardon à sa prétendue femme de ses emportemens, obtient sa grace, couche avec elle, lui fait un enfant & reste le maître de la maison. Le mari repentant, & toujours amoureux de sa fem-

me, revient se jeter à ses pieds: il trouve un autre lui-même établi chez lui. Il est traité par cet autre d'impôsteur & de forcier. Cela forme un procès tout semblable à celui de notre *Martinguerre*. L'affaire se plaide devant le parlement de Bénarès. Le premier président était un bracmane qui devina tout-d'un-coup que l'un des deux maîtres de la maison était une dupe, & que l'autre était un dieu. Voici comme il s'y prit pour faire connaître le véritable mari. Votre époux, Madame, dit-il, est le plus robuste de l'Inde. Couchez avec les deux parties l'une après l'autre, en présence de notre parlement indien. Celui des deux qui aura fait éclater les plus nombreuses marques de valeur fera sans doute votre mari. Le mari en donna douze. Le fripon en donna cinquante. Tout le parlement brama décida que l'homme aux cinquante était le vrai possesseur de la dame. Vous vous trompez tous, répondit le premier président. L'homme aux douze est un héros, mais il n'a pas passé les forces de la nature humaine; l'homme aux cinquante ne peut-être qu'un dieu qui s'est moqué de nous. Le dieu avoua tout, & s'en retourna au ciel en riant.

Vous m'avouerez que l'Amphitruon Indou est encor plus comique & plus ingénieux que l'Amphitruon Grec, quoiqu'il ne puisse pas être décemment joué sur le théâtre.

Vous étonnerez peut-être encor plus votre monde, quand vous raconterez l'origine de la fameuse querelle d'Aaron avec Datan, Coré, & Abiron, écrite par un Juif qui était apparemment le Loustic de sa tribu. C'est peut-être le seul Juif qui aît su railler. Son livre n'est pas de l'antiquité des premiers brachmanes. Mais enfin il est ancien, & peut-être plus ancien qu'Homère. Les Juifs d'Italie le firent imprimer dans Venise au quinzième siècle, & le célèbre Gaulmin conseiller d'Etat l'enrichit de notes en latin. Fabricius les a inférées dans sa traduction latine de la vie & de la mort de Moïse, autre ancien ouvrage plus que rabinique, écrit à ce qu'on a prétendu, vers le tems d'Esdras. Je vais faire copier le passage qui se trouve au livre II. page 165. nombre 297, édition de Hambourg.

„Ce fut une pauvre veuve qui fut la cause
 „de la querelle. Cette femme n'avait pour
 „tout bien qu'une brebis. Elle la tondit.
 „Aaron vint; & lui dit: il est écrit que les
 „prémices apartiendront au Seigneur. Et il
 „prit la laine. La veuve en pleurs alla se
 „plaindre à Coré, qui fit des remontrances
 „au prêtre Aaron. Elles furent inutiles.
 „Coré donna quatre pièces d'argent à la
 „pauvre femme, & se retira très-irrité.
 „Peu de temps après la brebis mit bas son
 „premier agneau, Aaron revient; ma bonne

„il est écrit que les premiers nés font au
 „Seigneur. Il emporte l'agneau & le mange.
 „Nouvelles remontrances de Coré aussi mal
 „reçues que les premières. La veuve déses-
 „pérée tue sa brebis. Voilà aussi-tôt Aaron
 „chez elle. Il prend la machoire, l'épaule
 „& le ventre de la brebis. Coré se fâche
 „contre lui. Aaron répond que cela est écrit
 „& qu'il veut manger cette épaule & le ven-
 „tre. La veuve outrée jura & dit; Au dia-
 „ble ma brebis. Aaron qui l'entendit revint
 „encor, disant, il est écrit que tout anathè-
 „me est au Seigneur, & soupa des restes
 „de la pauvre bête. Telle est la cause de la
 „dispute entre Aaron d'une part, & Coré,
 „Datan & Abiron de l'autre“.

Cette mauvaise plaisanterie a été imitée
 chez plus d'une nation. Il n'y a pas une
 seule bonne fable de La-Fontaine qui ne
 vienne du fond de l'Asie. Vous en retrouvez
 même parmi les Tartares. Je me souviens
 d'avoir lu autrefois dans le Recueil des voya-
 ges de Plancarpin, de Rubruquis & de Marc-
 Paolo qu'un chef des Tartares étant prêt de
 mourir, récita à ses enfans la fable du vieil-
 lard qui donne à ses fils un faisceau de flèches
 à rompre. (*)

Avons-nous dans notre Occident quel-
 que conte plus philosophique que celui qui

(*) Voyages de Plancarpin, Rubruquis, Marc Paul &
 Haiton, chapit. 17. d'Haiton, pag. 31.

est rapporté dans Oléarius au sujet d'Alexandre? Jen ai parlé dans une de ces brochures que je ne vous ai pas envoyées, parce qu'elles ne valent pas le port. La scène est au fond de la Bactriane dans un tems où tous les princes de l'Asie cherchaient l'eau de l'immortalité, comme depuis chez nos romanciers la plupart des chevaliers errans cherchèrent la fontaine de Jouvence. Alexandre rencontre un ange dans la caverne où des mages l'assuraient qu'on puisait l'eau de l'immortalité. L'ange lui donne un caillou. Rapporte m'en un autre, lui dit-il qui soit de même forme & de même poids & alors je te ferai boire de cette eau que tu demandes. Alexandre chercha, & fit chercher partout. Après bien des peines inutiles, il prit le parti de choisir un caillou à-peu-près semblable, & d'y ajouter un peu de terre pour égaler les poids & les formes. L'ange Gabriel s'aperçut de la supercherie, & lui-dit, *Mon ami, souviens-toi que tu es terre. Détrompe-toi de ton breuvage de l'immortalité, & ne prétends plus en imposer à Gabriel.* (*)

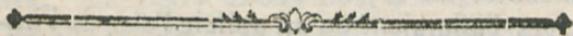
Cet apologue nous apprend encor qu'on ne trouve point dans la nature deux choses absolument semblables, & que les idées de Leibnitz sur les indiscernables étaient con-

N 3

(*) Oléarius, page 169.

nues longtems avant Leibnitz au milieu de la Tartarie. (*)

Pour la plupart des contes dont on a farci nos *ana*, & toutes ces réponses plaisantes qu'on attribue à Charles-Quint, à Henri IV, à cent princes modernes, vous les retrouvez dans Athénée & dans nos vieux auteurs. C'est en ce sens seulement qu'on peut dire *nihil sub sole novum*. &c.



A MONSIEUR
DE CHABAN...

SUR PINDARE ET HORACE.

A Ferney le 9 Mars 1772.

Vous me faites un très-beau présent, mon cher ami. Vous rendez un grand service aux Lettres en faisant connaître Pindare. Votre traduction est noble & élégante, vos notes très-instructives. Je vous avoue que j'ai de la peine à m'accoutumer à voir ce Pindare couper si souvent ses mots en deux, mettre une moitié du mot à la fin d'un vers, & l'autre moitié au commencement du vers suivant.

(*) On a fait usage de cette histoire dans un petit livre intitulé, *Lettres Chinoises, Indiennes & Tartares*.

Je fais bien que vous me direz que c'est en faveur de la musique; mais je ne suis pas moins étonné de voir dès la première strophe,

Χρυσία φορμινξ Ἀπολλωνος
καὶ ἰσπλιοκαμων.

Voudriez-vous mettre dans un opera:
Lyre d'or d'Apol-
lon, & des cheveux violets?

Que dites vous de

Ἀμφι τι Δα-
τωίδα.

Le fils de La-
tone.

On aurait pu, ce me semble, faire de la musique grecque sans cette étrange bigarrure. Les odes d'Anacréon étaient chantées, & Anacréon ne s'avisa jamais de couper ainsi les paroles en deux.

On prétend que les Rapsodes chantaient les vers d'Homère; mais il n'y a pas un seul vers d'Homère taillé comme ceux de Pindare.

Ce qui me paraît bien étrange, c'est de voir dans Horace

*Jove non probante u-
xorius annis.*

Jupiter condamnait le cou-
roux du fleuve amant de sa femme.

Il se donne souvent cette licence. Il n'y a pas moyen de réprouver une méthode qu'Ho-

race adoptait. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les Français se moqueraient de nous si nous prenions la liberté que Pindare & Horace ont prise. Passé pour Chapelles qui écrit au courant de la plume,

A cet agréable repas

Petit-Val ne se trouva pas.

Et fais-tu bien pourquoi c'est parce --

Qu'il est toujours avec sa garce.

Au reste, je doute fort qu'on ait chanté toutes les odes d'Horace. Croyez-vous que les dames Romaines & les hommes du bon ton, eussent goûté un grand plaisir à chanter à table cette chanson *Perficos odi* que Dacier a traduite ainsi?

„Laquais, je ne suis point pour la magnificence des Perses. Je ne puis même souffrir les couronnes qui sont pliées avec de petites bandelettes de tilleul. Cesse donc de t'informer où tu pourras trouver des roses tardives. Je ne demande que des couronnes de simple mirte, sans que tu y fasses d'autre façon. Le mirte sied bien à un laquais comme toi; & il ne me sied pas mal, lorsque je bois sous l'épaisseur d'une treille“.

Je doute encor que la bonne compagnie de Rome ait répété en chorus les horreurs qu'Horace reproche à la forcieriè Canidie & à quelques autres vieilles.

Plusieurs savans prétendent que les trois quarts des odes d'Horace n'étaient point faites pour la musique. Mais enfin, ode signifie chanson; & qu'est-ce qu'une chanson qu'on ne peut chanter? On nous dit que c'est ainsi qu'on en use dans toute l'Europe; on y fait des stances rimées qui ne se chantent jamais. Aussi les amateurs de la musique répondent que c'est un reste de barbarie.

L'abbé Terrasson demandait sur quel air Moïse avait mis son fameux cantique au sortir de la mer rouge, *chantons un hymne au Seigneur qui s'est manifesté glorieusement?*

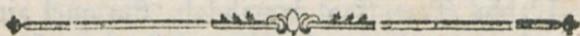
Il faut que je vous fasse une petite querelle sur votre Discours préliminaire, qui me parait excellent. Vous appelez Cowley le Pindare Anglais. Vous lui faites bien de l'honneur. C'était un poëte sans harmonie, qui cherchait à mettre de l'esprit partout. Le vrai Pindare est Dryden auteur de cette belle ode intitulé: *La Fête d'Alexandre, ou Alexandre & Timothée*. Cette ode mise en musique par Purcel (si je ne me trompe), passe en Angleterre pour le chef-d'œuvre de la poësie la plus sublime & la plus variée. Et je vous avoue que comme je fais mieux l'anglais que le grec, j'aime cent fois mieux cette ode que tout Pindare.

C'est assez blasphémer contre le premier violon du roi de Sicile Hiéron, Je voudrais

bien favoir feulement si on chantait ses odes en parties. Il est très-probable que les Grecs connaissaient cette harmonie que nous leur nions avec beaucoup d'impudence. Platon le dit expressement, & en termes formels.

Pardon de faire avec vous le savant.

D'un certain magister le rat tenait ces choses
Et les disait à travers champs, &c.



A UNE CELEBRE ACTRICE.

IL est vrai, Mademoiselle, que la belle Oülds la première comédienne d'Angleterre, jouit d'un beau mausolée dans l'église de Westminster, ainsi que les rois & les héros du pays, & même le grand Newton. Il est vrai aussi que Mademoiselle le Couvreur la première actrice de France en son tems fut portée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne, non encor pavée; qu'elle y fut enterré par un crocheteur, & qu'elle n'a point de mausolée. Il y a dans ce monde des exemples de tout. Les Anglais ont établi une fête annuelle en l'honneur du fameux comédien-poète Shakespear. Nous n'avons pas encor parmi nous la fête de Moïère. Louis XIV au comble de la grandeur dansa avec

les danseurs de l'opéra devant tout Paris en revenant de la fameuse campagne de 1672. Si l'archevêque de Paris en avait voulu faire autant, il n'aurait pas été si bien accueilli, quand même il eut été le premier homme de l'Europe pour le menuet.

L'Italie au commencement de notre seizième siècle vit renaître la tragédie & la comédie, grace au goût du pape Léon X, & au génie des prélats Bibiena, la Casa, Trifino. Le cardinal de Richelieu fit bâtir la salle du palais royal pour y jouer ses pièces, & celles de ses cinq garçons poètes. Deux évêques faisaient par ses ordres les honneurs de la salle, & présentaient des rafraîchissemens aux dames dans les entre-actes.

Nous devons l'opéra au cardinal Mazarin. Mais voyez comme tout change. Les cardinaux Dubois & Fleuri tous deux premiers ministres, ne nous ont pas valu seulement une farce de la foire. Nous sommes devenus plus réguliers; nos incœurs sont sans doute plus sévères. On a soupçonné les jansénistes d'avoir armé les bras de l'église contre les spectacles, pour se donner le plaisir de tomber sur les Jésuites qui faisaient jouer des tragédies & des comédies par leurs écoliers, & qui mettaient ces exercices parmi les premiers devoirs d'une bonne éducation. On prétend même que les Jésuites intimidés ces-

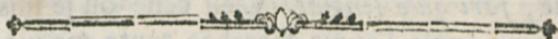
fèrent leurs spectacles quelque tems avant que leur société fut abolie en France.

Vous avez sans doute entendu dire, Mademoiselle, aux grands savans qui viennent chez vous, que le contraire était arrivé chez les Grecs & chez les Romains nos maîtres. L'argent destiné pour les frais du théâtre d'Athènes était un argent sacré. Il n'était pas même permis d'y toucher dans les plus pressantes nécessités, & dans les plus grands dangers de la guerre.

On fit encor mieux dans l'ancienne Rome. Elle était désolée par la peste vers l'an 390 de sa fondation: il fallait appaiser les dieux par les cérémonies les plus saintes. Que fit le sénat? Il ordonna qu'on jouât la comédie, & la peste cessa. Tout bon médecin n'en doit pas être surpris; il fait qu'un plaisir honnête est fort bon pour la santé.

Malheureusement nous ne ressemblons ni aux Grecs, ni aux anciens Romains. Il est vrai qu'en France il y a beaucoup d'aimables Français, mais il y a aussi des Welches; & ceux-ci ne regarderoient pas la comédie comme un spécifique s'ils étaient attaqués de la peste. Pour moi, Mademoiselle, je voudrais passer ma vie à vous entendre, ou la peste m'étouffe. J'avoue que les contradictions qui divisent les esprits au sujet de votre art sont sans nombre; mais vous savez

que la société subsiste de contradictions; il n'y en a point parmi ceux qui vivent avec vous; ils se réunissent tous dans les sentimens d'estime & d'amitié qu'ils vous doivent.



R E P O N S E
A MONSIEUR L'ABBÉ
BERTINELLI DE VERONE.

(Cette Lettre est ancienne.)

SI j'étais moins vieux, & si j'avais pu me contraindre, j'aurais certainement vu Rome, Venise & votre Verone; mais la liberté suisse & anglaise, qui a toujours fait ma passion, ne me permet guères d'aller dans votre pays voir les frères inquisiteurs, à moins que je n'y sois le plus fort. Et comme il n'y a pas d'apparence que je sois jamais ni général d'armée, ni ambassadeur, vous trouverez bon que je n'aïlle point dans un pays où l'on faïsit aux portes des villes les livres qu'un pauvre voyageur a dans sa valise. Je ne suis point du tout curieux de demander à un dominicain permission de parler, de penser & de lire; & je vous dirai ingénument que cet esclavage d'Italie me fait horreur. Je crois St, Pierre de Rome fort

beau; mais j'aime mieux un bon livre anglais écrit librement que cent mille colonnes de marbre. Je ne fais pas de quelle liberté vous me parlez auprès de *Monte Caldo*; mais j'aime beaucoup celle dont parle Horace, *fari quæ sentiat*. C'est celle où je suis parvenu après l'avoir cherchée toute ma vie. La félicité que je me suis faite redouble par votre commerce; je recevrai avec la plus tendre reconnoissance les instructions que vous voulez bien me promettre sur l'ancienne littérature italienne.

Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez osé dire que *Dante* était un fou, & son ouvrage un monstre. J'aime encore mieux pourtant dans ce monstre une cinquantaine de vers supérieurs à son siècle que tous les vermissieux appelés *sonetti* qui naissent & qui meurent à milliers aujourd'hui dans l'Italie, de Milan jusqu'à Otrante.

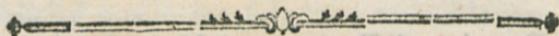
Algarotti a donc abandonné le triumvirat, comme *Lépidus*; je crois que dans le fond il pense comme vous sur le *Dante*. Il est plaisant que, même sur ces bagatelles, un homme qui pense n'ose dire son sentiment qu'à l'oreille de son ami. Ce monde-ci est une pauvre mascarade. Je conçois à toute force comment on peut dissimuler ses opinions pour devenir cardinal ou pape; mais je ne conçois guères qu'on se déguise sur le reste. Ce qui me fait aimer l'Angleterre,

c'est qu'il n'y a d'hipocrites en aucun genre. J'ai transporté l'Angleterre chez moi, estimant d'ailleurs infiniment les Italiens & surtout vous, Monsieur, dont le génie & le caractère sont faits pour plaire à toutes les nations, & qui mériteriez d'être aussi libre que moi.

Pour le poliffon nommé *Marrini* qui vient de faire imprimer le Dante à Paris dans la Collection des poètes Italiens, c'est un marchand qui vient établir sa boutique & qui vente sa marchandise; il dit des injures à Bayle & à moi, & nous reproche comme un crime de préférer Virgile à son Dante. Ce pauvre homme a beau dire: le Dante pourra entrer dans les bibliothèques des curieux, mais il ne fera jamais lu. On me vole toujours un tome de l'Arioste: on ne m'a jamais volé un Dante.

Je vous prie de donner au Diable il signor *Marrini*, & tout son enfer avec la Panthère que le Dante rencontre d'abord dans son chemin, sa lionne & sa louve. Demandez bien pardon à Virgile qu'un poète de son pays l'ait mis en si mauvaise compagnie. Ceux qui ont quelqu'étincelle de bon sens doivent rougir de cet étrange assemblage en enfer, du Dante, de Virgile, de St. Pierre, & de Madonna Beatricé. On trouve chez nous dans le dix-huitième siècle des gens

qui s'efforcent d'admirer des imaginations aussi stupidement extravagantes, & aussi barbares; on a la brutalité de les opposer aux chef-d'œuvres de génie, de sagesse & d'éloquence que nous avons dans notre langue &c. *O tempora! o judicium!*



R E P O N S E
A DES QUESTIONS
METAPHYSIQUES.

LE solitaire à qui vous avez écrit, Monsieur, reçoit souvent des lettres de littérateurs, ou d'amateurs qu'il n'a pas l'honneur de connaître. Rarement ces lettres valent la peine qu'on y réponde. La vôtre n'est pas assurément de ce genre; votre écrit respire la plus saine métaphysique; & si vous n'avez rien puisé dans les livres, cela prouve que vous êtes capable d'en faire un très-bon, ce qui est extrêmement rare, surtout dans cette matière.

La liberté telle que plusieurs scolastiques l'entendent, est en effet une chimère absurde. Pour peu qu'on écoute la raison, & qu'on ne veuille point se payer de mots, il est clair que tout ce qui existe & tout ce qui se

se fait, est nécessaire; car s'il n'était pas nécessaire il serait inutile. La respectable secte des stoïciens pensait ainsi; & ce qu'il y a de singulier, c'est que cette vérité se trouve en cent endroits dans l'Homère qui soumet Jupiter au destin.

Il existe quelque chose; donc il est un Etre éternel; cela est démontré; sans quoi il y aurait un effet sans cause. Aussi tous les anciens sans en excepter un seul, ont cru la matière éternelle.

Il n'en est pas de même de l'immensité, ni de la toute-puissance. Je ne vois pas pourquoi il est nécessaire que tout l'espace soit rempli; & je n'entends nullement ce raisonnement de Clarke, *ce qui existe nécessairement en un lieu, doit exister nécessairement en tout lieu.* On lui a fait sur cela, ce me semble, de très-bonnes objections, auxquelles il n'a fait que de très-faibles réponses. Pourquoi serait-il impossible qu'il y eût seulement une certaine quantité d'êtres? Je conçois bien mieux la nature bornée que je ne conçois la nature infinie.

Je ne puis sur cet article avoir que des probabilités, & je ne puis que me rendre aux probabilités, les plus fortes. Tout se correspondant dans ce que je connais de la nature, j'y apperçois un dessein; ce dessein me fait connaître un moteur; ce moteur est sans doute très-puissant; mais la simple philosophie ne m'apprend point que ce grand arti-

fan soit infiniment puissant. Une maison de quarante pieds de haut me prouve un architecte; mais ma seule raison ne peut m'enseigner que cet architecte ait pu bâtir une maison de dix mille lieues de hauteur. Il était peut-être dans sa nature de n'en bâtir une que de quarante pieds. Ma seule raison ne me dit point encor qu'il n'y ait que cet architecte dans l'espace. Et si un homme me soutenait qu'il y a un grand nombre d'architectes semblables, je ne vois pas comment je pourais le convaincre du contraire.

La métaphysique est le champ des doutes, & le roman de l'ame. Nous savons bien que plus d'un docteur nous a dit des sottises. Mais nous n'avons guères de vérités à substituer à leurs innombrables erreurs. Nous nageons dans l'incertitude; nous avons très-peu d'idées claires; & cela doit être, puisque nous ne sommes que des animaux hauts d'environ cinq'pieds & demi, avec un cerveau d'environ quatre pouces cubes. Mon cerveau, Monsieur, est le très-humble serviteur du vôtre.

SUR

SUR LES LETTRES PRÉTENDUES
 D U P A P E
 GANGANELLI CLEMENT XIV.

2 May 1776.

JAi été si excédé, mon cher ami, de mes lettres ingénieuses & galantes que je n'ai jamais écrites, & de tant d'autres fadaïses à moi imputées, qu'il faut me pardonner si je prends le parti de tout cardinal, ou de tout pape à qui on joue de pareils tours.

Il y a longtems que je fus indigné de ce testament politique si frauduleusement produit sous le nom du cardinal de Richelieu. Pouvait-on supposer des conseils politiques d'un premier ministre qui ne parlait à son Roi, ni de la Reine qui était dans une situation si équivoque, ni de son frère qui avait si souvent conspiré contre lui, ni du Dauphin son fils dont l'éducation était si importante, ni de ses ennemis contre lesquels il y avait tant de mesures à prendre, ni des protestants du royaume auxquels ce même Roi avait tant fait la guerre, ni de ses armées, ni de ses négociations, ni d'aucun de ses généraux, ni d'aucun de ses ambassadeurs? Il y avait de la démence & de l'imbécilité à croire cette rapsodie écrite par un ministre d'Etat.

Chaque page décelait la fraude la plus malourdie; cependant le nom du cardinal de Richelieu en imposa pendant quelque tems; & quelques beaux esprits mêmes prônèrent comme des oracles les énormes bévues dont le livre fourmille. C'est ainsi que toute erreur se perpétuerait d'un bout du monde à l'autre, s'il ne se trouvait quelque bonne ame qui eût assez de hardiesse pour l'arrêter en chemin.

Nous avons eu depuis les Testaments du duc de Lorraine, de Colbert, de Louvois, d'Albéroni, du maréchal de Belisle, de Mandrin. Parmi tant de héros je n'ose me placer; mais vous savez que l'avocat Marchand a fait mon testament, dans lequel il a eu la discrétion de ne pas même insérer un legs pour lui.

Vous avez vu les Lettres de la Reine Christine, de Ninon, de Madame de Pompadour, de Mademoiselle Tron à son amant le révérend père de la Chaize confesseur de Louis XIV. Voici donc aujourd'hui les Lettres du pape Ganganelli. Elles sont en français, quoiqu'il n'ait jamais écrit en cette langue. Il faut que Ganganelli ait eu incognito le don des langues dans le cours de sa vie. Ces Lettres sont entièrement dans le goût français. Les expressions, les tours, les pensées, les mots à la mode, tout est français. Elles ont été imprimées en France; l'éditeur est un Français né auprès de Tours, qui a pris un nom

en I, & qui a déjà publié des ouvrages français sous des noms supposés.

Si cet éditeur avait traduit de véritables Lettres du pape Clément XIV en français, il aurait déposé les originaux dans quelque bibliothèque publique. On est en droit de lui dire ce qu'on dit autrefois à l'abbé Nodot, „Montrez nous votre manuscrit de „Pétrone trouvé à Belgrade, ou consentez „à n'être cru de personne. Il est aussi faux „que vous ayez entre les mains la véritable „fatyre de Pétrone qu'il est faux que cette „ancienne fatyre fut l'ouvrage d'un consul, „& le tableau de la conduite de Néron. „Cessez de vouloir tromper les savans. On „ne trompe que le peuple.“

Quand on donna la comédie de l'Ecoffaïse sous le nom de Guillaume Vadé, & de Jérôme Cléré, le public sentit tout d'un coup la plaisanterie, & n'exigea pas de preuves juridiques. Mais quand on compromet le nom d'un pape dont la cendre est encor chaude, il faut se mettre au-dessus de tout soupçon; il faut montrer à tout le sacré collègue les Lettres signées Ganganelli; il faut les déposer dans la bibliothèque du Vatican, avec les attestations de tous ceux qui auront reconnu l'écriture. Sans quoi, on est reconnu par toute l'Europe pour un homme qui a osé prendre le nom d'un pape afin de vendre un livre. *Reus est quia filium dei se fecit.*

Pour moi, j'avoue que quand on me montrerait ces mêmes Lettres munies d'attestations, je ne les croirais pas plus de Ganganelli que je ne crois les lettres de Pilate à Tibère écrites en effet par Pilate.

Et pourquoi suis-je si incrédule sur ces Lettres? C'est que je les ai lues; c'est que j'ai reconnu la supposition à chaque page. J'ai été assez intimement lié avec le Venitien Algarotti pour savoir qu'il n'eut jamais la moindre correspondance, ni avec le cordelier Ganganelli, ni avec le consultant Ganganelli, ni avec le cardinal Ganganelli, ni avec le pape Ganganelli. Les petits conseils donnés amicalement à cet Algarotti & à moi n'ont jamais été donnés par ce bon moine devenu bon pape.

Il est impossible que Ganganelli ait écrit à Mr. Stuard Ecoffais, *mon cher Monsieur, je suis sincèrement attaché à la nation Anglaise. J'ai une passion décidée pour vos grands poètes.*

Que dites-vous d'un Italien qui avoue à un homme d'Ecosse, *qu'il a une passion décidée pour les vers anglais, & qui ne fait pas un mot d'anglais?*

L'éditeur va plus loin, il fait dire à son favant Ganganelli. *Je fais quelquefois des visites nocturnes à Newton, dans ce tems où toute la nature est endormie, je veille pour le lire & pour l'admirer. Personne ne réunit comme lui la science & la simplicité; c'est le carac-*

tère du génie qui ne connaît ni la bouffissure, ni l'ostentation.

Vous voyez comment l'éditeur se met à la place de son pape, & qu'elle étrange louange il donne à Newton. Il feint de l'avoir lu, & il en parle comme d'un savant bénédictin profond dans l'histoire & qui cependant est modeste. Voilà un plaisant éloge du plus grand mathématicien qui ait jamais été, & de celui qui a disséqué la lumière.

Dans cette même Lettre il prend Berkeley évêque de Cloine pour un de ceux qui ont écrit contre la religion chrétienne: il le met dans le rang de Spinoza & de Bayle. Il ne fait pas que Berkeley a été un des plus profonds écrivains qui aient défendu le christianisme. Il ne fait pas que Spinoza n'en a jamais parlé, & que Bayle n'a fait aucun ouvrage nommément sur un sujet si respectable.

L'éditeur dans une lettre à un abbé Lami, fait dire à son prêtre-nom Ganganelli, *que l'ame est la plus grande merveille de l'univers, selon les paroles du Dante.* Un pape ou un cordelier pourrait à toute force citer le Dante, afin de paraître homme de lettres; mais il n'y a pas un vers de cet étrange poëte le Dante, qui dise ce qu'on lui attribue ici.

Dans une autre lettre à une dame Vénitienne, Ganganelli s'amuse à réfuter Loke; c'est-à-dire, que Monsieur l'éditeur très-

supérieur à Loke, se donne le plaisir de le censurer sous le nom d'un pape.

Dans une lettre au cardinal Quirini, Monsieur l'éditeur s'exprime ainsi, *Votre éminence qui aime beaucoup les Français leur aura sûrement pardonné leurs gentilleses, quoique ce soit au détriment de la dignité. Il n'y a pas de mal que dans tous les siècles pris collectivement il y ait des étincelles, des flammes, des lys, des bluets, des pluies, des rosées, des fleuves, des ruisseaux. Cela peint parfaitement la nature. Et pour bien juger de l'univers & des tems, il faut réunir les différens points de vue & n'en faire qu'un seul optique.*

De bonne foi, croyez-vous que le pape ait écrit ce fatras en français contre les Français?

N'est-il pas plaisant que dans la lettre cent-onzième, Ganganelli, devenu récemment cardinal, dise, *Nous ne sommes pas cardinaux pour en imposer par notre faste, mais pour être colonnes du St. Siège. Tout jusqu'à notre habit rouge nous rappelle que jusqu'à l'effusion de notre sang nous devons tout employer pour venir au secours de la religion. Quand je vois le cardinal de Tournon voler aux extrémités du monde pour y faire prêcher la vérité sans aucune altération, ce magnifique exemple m'enflamme, & je suis prêt à tout entreprendre.*

Ne semble-t-il pas par ce passage qu'un cardinal de Tournon quitta les délices de Rome en 1706 pour aller prêcher l'empereur

de la Chine, & pour être martyrisé? Le fait est qu'un prêtre favoyard nommé *Maillard*, élevé à Rome dans le collège de la Propagande, fut envoyé à la Chine en 1706 par le pape Clément XI, pour rendre compte à la congrégation de cette propagande, de la dispute des jacobins & des jésuites sur deux mots de la langue chinoise. Maillard prit le nom de Tournon. Il eut bientôt des lettres de vicaire apostolique en Chine. Dès qu'il fut vicaire-apôtre il crut savoir mieux le chinois que l'empereur Camhy. Il manda au pape Clément XI, que l'empereur & les jésuites étaient des hérétiques. L'empereur se contenta de le faire conduire en prison à Macao. On a écrit que les jésuites l'empoisonnèrent. Mais avant que ce poison eût opéré, il eut dit-on, le crédit d'obtenir une barette du pape. Les Chinois ne savent guères ce que c'est qu'une barette. Maillard mourut dès que sa barette fut arrivée. Voilà l'histoire fidèle de cette facétie. L'éditeur suppose que Ganganelli était assez ignorant pour n'en rien savoir.

Enfin, celui qui emprunte le nom du pape Ganganelli, pousse son zèle jusqu'à dire dans sa lettre cinquante-huitième à un Bailli de la république de St. Marino, „Je ne vous enverrai point le livre que vous vouliez avoir. C'est une production tout-à-fait informe, mal traduite du français, & qui pullule d'erreurs contre la morale & con-

„tre le dogme. On n'y parle que d'humani-
 „té, car c'est aujourd'hui le beau mot
 „qu'on a finement substitué à celui de chari-
 „té, parce que l'humanité n'est qu'une ver-
 „tu payenne. La philosophie moderne ne
 „veut plus de ce qui tient à la religion
 „chrétienne.“

Vous remarquerez soigneusement que si
 notre pape craint le mot d'humanité, le Roi
 très-chrétien s'en sert hardiment dans son
 édit du 12 Avril 1776, par lequel il fait
 distribuer gratis des remèdes à tous les ma-
 lades de son royaume, l'édit commence ainsi,
*Sa Majesté voulant désormais pour le besoin
 de l'humanité, &c.*

Mr. l'éditeur peut être inhumain sur le
 papier tant qu'il voudra; mais il permettra
 que nos Rois & nos ministres soient hu-
 mains. Il est clair qu'il s'est étrangement mé-
 pris; & c'est ce qui arrive à tous ces mes-
 sieurs qui donnent ainsi leurs productions
 sous des noms respectables. C'est l'écueil où
 ont échoué tout les feseurs de testamens.
 C'est surtout à quoi l'on reconnût Boisguil-
 bert qui osa imprimer sa dixme royale sous
 le nom du maréchal de Vauban. Tels furent
 les auteurs des mémoires de Vordac, de
 Montbrun, de Pontis, & de tant d'autres.

Je crois le faux Ganganelli démasqué. Il
 s'est fait pape; je l'ai déposé. S'il veut m'ex-
 communier, il est bien le maître.

A U M Ê M E

SUR LES ANEDOCTES.

C'EST un petit mal il est vrai, Monsieur, qu'on ait attribué au pape Ganganelli & à la reine Christine des Lettres que ni l'un ni l'autre n'ont pu écrire. Il y a longtems que des charlatans trompent le monde pour de l'argent. On doit y être accoutumé depuis que le grave historien Flavien Joseph nous a certifié qu'on voyait encor de son tems un bel écrit du fils de Seth, c'est-à-dire d'un propre petit-fils d'Adam sur l'astrologie, qu'une partie de ce livre était gravée sur une colonne de pierre pour résister à l'eau, quand le genre humain périrait par le déluge, & l'autre partie sur une colonne de brique pour résister au feu quand l'incendie universel détruirait le monde. On ne peut datter de plus haut les mensonges par écrit. Je crois que c'est l'abbé de Tilladet qui disait, *dès qu'une chose est imprimée pariez sans l'avoir lue qu'elle n'est pas vraie, je serai toujours de moitié avec vous, & ma fortune est faite.* Que voulez-vous en effet qu'on pense de tous ces libelles sans nombre, de ces *ana*, de ces satyres de la cour qui amusent & fatiguent la France depuis le tems de la ligue jusqu'à la tronde, & depuis la fronde jusqu'à nos jours.

C'est encor pis chez nos voisins; il y a cent ans que la moitié de l'Angleterre écrit contre l'autre.

Un Méthusalem qui passerait toute sa vie à lire n'aurait pas le tems de parcourir la centième partie de ces sottises. Elles tombent toutes dans le mépris; mais non pas dans l'oubli. Vous trouvez des curieux qui ressemblent ces vieux fatras & qui croient avoir des monuments de l'histoire, comme on voit des gens qui ont des cabinets de papillons & des chenilles, & qui se croient des Plines.

De quels faits peut-on être un peu instruit dans l'histoire de ce monde? des grands événements publics que personne n'a jamais contestés. César a été vainqueur à Pharsale & assassiné dans le sénat. Mahomet II a pris Constantinople; une partie des citoyens de Paris a massacré l'autre dans la nuit de la St. Barthelémi. On ne peut en douter. Mais qui peut pénétrer les détails? On apperçoit de loin la couleur dominante; les nuances échappent nécessairement.

Voulez-vous croire tout ce que vous dit Tacite, parce que son stile vous plaît & vous subjuge? Mais de ce qu'on fait plaire il ne s'ensuit pas qu'on ait dit toujours la vérité. Vous êtes un peu malin: & vous aimez un auteur plus malin que vous. Tacite a beau nous dire au commencement de son histoire qu'il faut éviter l'adulation & la satire, qu'il

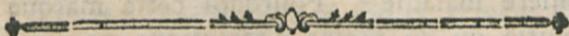
n'aime ni ne hait les empereurs dont il parle, je lui répondrais, vous les haïssez, parce que vous êtes né Romain, & qu'ils ont été souverains; vous vouliez les faire haïr du genre humain dans leurs actions les plus indifférentes.

Je ne veux justifier Domitien envers vous ni envers personne. Mais pourquoi semblez-vous faire un crime à cet empereur d'avoir envoyé de fréquents couriers s'informer de la santé d'Agricola votre beau-père dans sa dernière maladie? Pourquoi cette marque d'amitié ou du moins d'attention, ne vous semble-t-elle qu'un désir secret de se réjouir plutôt de la mort d'Agricola? Je pourrais opposer au portrait affreux que vous faites de Tibère, & aux horreurs mémorables que vous en rapportez, les éloges que lui donne le Juif Philon, plus ennemi encor que vous des empereurs Romains. Je pourrais même en abhorrant Néron autant que vous le détestez, vous embarrasser sur le projet longtemps suivi de tuer sa mère Agripine, & surtout la trirème inventée pour la noyer. Je vous exposerais mes doutes sur l'inceste dans lequel cette Agripine voulait engager son fils avec elle dans le tems même que Néron se préparait à l'assassiner. Mais je ne suis pas assez hardi pour ôter un crime à Néron & pour disputer contre Tacite.

Il me suffit, Monsieur, de vous dire que si on peut former tant de doutes sur l'his-

toire des premiers empereurs Romains si bien écrite par tant de contemporains illustres, on doit à plus forte raison se défier de tout ce que des barbares sans lettres ont écrit pour des peuples encor plus barbares, & plus ignorants.

Dites-moi comment le galimatias asiatique sur l'astrologie, l'alchymie, la médecine du corps & de l'ame, a fait le tour du monde & l'a gouverné?



A U M Ê M E,

SUR LE FAMEUX COCHER
GILBERT.

IL vous souvient, Monsieur, de ce fameux procès de Mr. le comte de Morangies maréchal de camp lequel vous donna tant d'occupation, & de cette cabale abjecte & terrible qui se déchainait contre lui. Il vous souvient d'un fiacre nommé *Gilbert* qui était à la tête de la troupe, avec un ancien clerc de procureur nommé *Aubriot*, lequel était alors dans les grands remèdes. Ils ameutaient le peuple, ils séduisaient tous les esprits. Le cocher Gilbert avait vu maître Liegard Dujonquay son intime ami, ne sachant ni lire, ni écrire, reçu docteur ès-loix, demeurant dans un grenier sans meubles, & prêt à ache-

ter une charge de conseiller au parlement. Il l'avait vu, dis-je, comptant cent mille écus en or dans son grenier, il avait aidé le docteur ès-loix à ranger cette somme, & à la mettre dans des sacs. Il avait vu ce jeune magistrat porter à pied ces cent mille écus en treize voyages à Mr. de Morangiés, & courir chargé d'or l'espace de six lieues en trois heures.

Le clerc du procureur tout couvert de mercure, d'ulcères & d'onguents depuis les pieds jusqu'à la tête s'était échappé de son chirurgien, au risque de sa vie, pour voir avec Gilbert cette course digne des jeux olympiques.

Toute la halle, toute la bazoche jointes à des restes de convulsionnaires, attestaient Dieu en faveur de Dujonquay. Ils attestaient, après Dieu, le cocher & le clerc de procureur vérolé. Ces deux témoins, comme on dit, ne pouvaient être ni trompés, ni trompeurs. Ils avaient vu, & ils déposaient en conscience. La cause du magistrat Dujonquay était si juste, son droit si évident, qu'un usurier nommé *Aucour* acheta le procès & le poursuivit en son nom, comme un fripier achète un habit de gala pour le revendre.

Envain Mr. de Sartines alors Lieutenant-général de la police, secondé du Lieutenant-criminel, avait commencé par réprimer sage-

ment l'insolence & l'intrigue aussi absurde que coupable de Dujonquay & de ses complices. Le peuple cria que les Pilates opprimaient les justes. Les convulsionnaires écrivirent que les commandements de Dieu étaient impossibles aux maréchaux de camp, que tout homme de qualité était nécessairement un fripon, & qu'il n'y avait de vertu que dans les greniers, chez les fiacres & chez les clercs de procureur attaqués de la maladie que Don Calmet attribue au saint homme Job. La voix du peuple est la voix de Dieu. Cette voix fut si éclatante & si forte que le procès ayant été d'abord renvoyé par le parlement au bailliage du palais, pour être jugé en première instance, cette petite juridiction fit mettre le comte de Morangiés en prison, le condamna à rendre cent mille écus qu'il n'avait jamais pu recevoir, & adjugea trois mille six cent livres au généreux cocher pour récompenser sa vertu.

Le parlement eut bien de la peine à réparer l'horreur & le ridicule de cette sentence. La cabale accusa le parlement, d'être cabale lui-même. Des avocats continuèrent à écrire que le maréchal de camp avait corrompu le parlement, le châtelet & la police. Un des défenseurs du cocher Gilbert dit dans son mémoire que la présence de ce vertueux cocher fit trembler le juge qui l'interrogeait. C'était Caton que les satellites d'un tyran traînaient en prison.

Enfin,

Enfin, Monsieur, on me mande de Paris que ce Gilbert, ce Caton des fiacres, après avoir souvent esquivé la corde, vient d'être surpris en flagrant délit, & convaincu d'être voleur & faussaire. Je ne fais pas si la cabale le sauverait d'un châtement capital; mais je fais que dès qu'un gueux est parvenu à se faire un parti dans la populace, ce parti n'est pas toujours anéanti à la mort du chef. Un seul enthousiaste suffit pour en ranimer la cendre. Si la justice faisait pendre le cocher Gilbert, le fanatisme ferait son panégyrique au pied de la potence. On invoquerait Gilbert comme le martyr du peuple immolé à la cour; & qui fait où cette passion pourrait aller?

On conte qu'un prêtre Irlandais, *qui vivait à Paris d'arguments & de messes*, mit un jour par mégarde dans sa poche un calice d'or appartenant à une chapelle royale. Comme on allait l'exécuter un de ses camarades cria au peuple, voyez comme on traite ici les bons *catholiques*. Ce seul mot excita une sédition. Je ne garantis pas cette histoire; car de mille je puis à peine en croire une.

Si vous me demandez comment dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, une grande partie du public a été assez maligne & assez sotté pour soutenir la misérable cause des gredins qui ont accusé le comte de Morangiés? Je vous répondrai que du moins on ne voit plus dans nos jours de ces procès criminels qui ressemblent à des champs de

carnage, tels que celui des Templiers condamnés à mourir dans les flammes comme des apostats, après avoir combattu soixante ans pour la foi; tels que celui d'un prince d'Armagnac dont le sang fut versé goutte à goutte sur la tête de ses enfans par les bourreaux de Louis XI, ou celui d'un comte de Montecuculli écartelé sous François premier parce que le dauphin avait bu imprudemment à la glace; ou d'un conseiller Du Bourg pendu pour avoir recommandé la vertu de la tolérance; ou d'un Ramus, dont le cadavre sanglant fut traîné aux portes de tous les collèges pour faire amende honorable aux quiddités, & aux eccités d'Aristote; ou d'un maréchal de Marillac mené à la Grève dans un tombeau, parce que son frère déplaisait à un ministre, &c. &c. Nous avons eu à la vérité il y a quelques années, des exemples atroces, absurdes, exécrables, mais plus rarement qu'autrefois. La France & l'Europe en ont témoigné leur horreur. Nos pères regardèrent pendant douze siècles avec des yeux indifférens une suite non interrompue d'abominations publiques. Aujourd'hui la voix des sages semble en arrêter un peu le cours. &c. Mais qui fait si la voix (des sages & des justes, c'est la même chose), l'emportera toujours sur le rugissement des pervers fanatiques.

A MON.

A MONSIEUR
L'ABBÉ SPALANZANI.

A Ferney le 6 Juin 1776.

Votre lettre du 31 Mai ranime mes anciens goûts & mes anciennes espérances. J'avais rénoncé à l'honneur de rendre des têtes à des colimaçons. J'avais la modestie de croire que je n'étais point du tout propre à faire des miracles. Je me souvenais pourtant très-bien d'avoir vu revenir des têtes aux limasses incoques que j'avais décapitées. Mais de bons naturalistes avaient bien rabatu ma vanité en me persuadant que je n'étais qu'un mal adroit, & que je n'avais coupé que des visages dont la peau revient aisément. Mais puisque vous m'assurez que vous avez coupé des vraies têtes, & qu'elles sont revenues, *io ripiglio la mia confidenza*, & je recommence à croire la nature capable de tout.

Ce que vous m'apprenez d'animaux morts depuis longtems ressuscités par vous, est assurément un plus grand miracle. Vous passez pour le meilleur observateur de l'Europe. Toutes vos expériences ont été faites avec la plus grande sagacité. Quand un homme tel que vous nous annonce qu'il a ressuscité des morts, il faut l'en croire.

Je ne fais ce que c'est que le *Cotifero* & le *Tardi grado*, ni comment nos naturalistes nomment ces petits animaux aquatiques, vous les faites réellement mourir en les mettant à sec, & vous les faites revivre longtems après en les replongeant dans leur élément.

Après avoir fait, Monsieur, des expériences si prodigieuses, vous descendez jusqu'à me demander mon sentiment sur les ames du *Cotifero* & du *Tardi grado* ! que devient leur ame, est-elle immatérielle ? renaît-elle ? en reprennent-ils une autre ?

Je suis en peine, Monsieur, de toute ame, & de la mienne. Mais il y a longtems que je suis persuadé de la puissance immense & inconnue de l'auteur de la nature. J'ai toujours cru qu'il pouvait donner la faculté d'avoir du sentiment, des idées, de la mémoire, à tel être qu'il daignera choisir, qu'il peut ôter ces facultés & les faire renaître, & que nous avons souvent pris pour une substance ce qui est en effet une faculté de cette substance. L'attraction, la gravitation est une qualité, une faculté. Il y a dans le genre animal & dans le végétal, mille ressorts pareils, dont l'effet est sensible, & dont la cause sera ignorée à jamais.

Si le *Cotifero* & le *Tardi grado* morts & pourris reviennent en vie, reprennent leur mouvement, leurs sensations, engendrent, mangent, & digèrent, on ne saura pas plus comment la nature leur a rendu tout cela,

qu'on ne saura comment la nature le leur avait donné; & l'un n'est pas plus incompréhensible que l'autre. J'avoue que je serais curieux de savoir pourquoi le grand Etre, l'auteur de tout, qui nous fait vivre & mourir, n'accorde la faculté de ressusciter qu'au Cotifero & au Tardi grado. Les baleines doivent être bien jalouses de ces petits poissons d'eau-douce.

Si quelqu'un a droit, Monsieur, d'expliquer ce mystère, c'est vous. Il est bon aussi de savoir si ces petits animaux qui ressuscitent plusieurs fois, ne meurent pas enfin tout de bon, & sur combien de résurrections ils peuvent compter.

C'est apparamment d'eux que les Grecs apprirent autrefois la résurrection d'Atalide, de Pelops, d'Hippolite, d'Alceste, de Pirrtoüs. C'est dommage que le secret en soit perdu. Je crois que c'est Mr. Bonnet, grand observateur, qui a prétendu que nous ressusciterions avec notre devant, mais sans derrière. C'est là le fin du fin, &c.

A. MR. B.....

*De l'Académie des Sciences; auteur d'un livre
plein de science & de genie, sur l'astrono-
mie ancienne.*

Vous faites, Monsieur, comme les mis-
sionnaires qui vont convertir les gens
dans les pays dont nous parlons. Dès qu'un
pauvre Indien est convenu de la création *ex
nihilo*, ils le mènent à toutes les autres vé-
rités sublimes dont il est stupéfait. Vous
n'êtes pas content de m'avoir appris des vé-
rités longtems cachées, vous voulez encor
que je croye à votre ancien peuple perdu,
qui devina l'astronomie, & qui l'enseigna aux
nations avant de disparaître de la terre.
Vous m'avez ébranlé & presque converti.

D'abord je suis frappé de votre conjecture
très-ingénieuse, & même plausible, que l'as-
tronomie avait dû naître dans le climat où
le plus long jour est de seize heures, & le
plus court de huit. Mais ma faiblesse pour
les anciens bracmanes, pour les maîtres de
Pythagore, m'a un peu retenu.

J'avais lu Bernier il y a longtems. Il n'a
ni votre science, ni votre sagacité, ni vo-
tre style. Il me parut qu'il parlait de la phi-
losophie antique de l'Inde comme un indien

parlerait de la nôtre, s'il n'avait entendu que nos bacheliers, au lieu de s'instruire avec des hommes comme vous. Bernier fit un petit voyage à Bénarès. D'accord; mais avait-il conversé avec le petit nombre de Brames qui entendent la langue du Shafta? Deux directeurs du comptoir anglais de Calcutta peu éloigné de Bénarès, m'assurèrent il y a quelques années, que les véritables savans Brames ne se communiquaient presque jamais aux étrangers. Et Mr. le Gentil qui en fait plus qu'eux, avoue que les petits savans de province qui demeurent dans le voisinage de Pondicheri, ont pour nous le même mépris dont leurs ancêtres honorèrent les Portugais.

Si un Bernier indou était venu à Paris ou à Rome entendre un professeur de la Propagande, ou du collège de Cholet, & s'il jugeait de nous par ces deux animaux, ne nous prendrait-il pas tous pour des fous & des imbéciles?

Cependant, Monsieur, il me paraît très-surprenant qu'un peuple qui certainement avait étudié les mathématiques depuis cinq mille ans, fût tombé dans l'abrutissement que Bernier & d'autres voyageurs lui attribuent. Comment dans la même ville a-t-on pu inventer la géométrie, l'astronomie, & croire que la lune est cinquante mille lieues au-delà du soleil? Ce contraste me faisait

de la peine. Mais l'avanture de Galilée & de ses juges m'en faisait davantage; & je me disais comme arlequin, *Tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia.*

Ensuite je me figurais qu'une nation pouvait avoir été autrefois très-instruite, très-industrieuse, très-respectable; & être aujourd'hui très-ignorante à beaucoup d'égards, & peut-être assez méprisable; quoiqu'elle eût beaucoup plus d'écoles qu'autrefois. Si vous alliez aujourd'hui, Monsieur, proposer au sacré collège de vous faire une Quinquième, je doute que vous fussiez aussi bien servi que du tems d'Auguste. Le gouvernement Tartare a bien pu produire d'aussi grands changemens dans l'Inde, que les deux clefs de St. Pierre en ont opéré à Rome.

Il faut vous faire ma confession entière. Je remarquais qu'autrefois nos nations de la zone tempérée n'imaginaient pas que la terre fut habitée au-delà du cinquantième degré de latitude boréale; & je faisais encor honneur à mes Bracmanes d'avoir deviné que le plus long jour d'été était double du plus long jour d'hiver, je pardonnais aux Grecs d'avoir placé les ténèbres cimmériennes précisément vers le cinquantième degré.

Enfin, Monsieur, pardonnez-moi surtout, si la faiblesse de mes organes ne m'avais pas permis de croire que l'astronomie

eut pu naître chez les Usbecs & chez les Calchas. J'habite depuis près de vingt-quatre ans un climat couvert de neiges & de frimats comme le leur pendant six mois de l'année au moins. Nos étés nous donnent rarement de beaux jours, & jamais de belles nuits. J'ai eu longtems chez moi un Tartare fort aimable, envoyé par l'Impératrice de Russie. Il m'a dit que le mont Caucase n'est pas plus agréable que le mont Jura. Et je me suis imaginé qu'on n'était guères tenté d'observer assidument les étoiles sous un ciel si triste, surtout lorsqu'on manquait de tous les secours nécessaires.

Il est vrai que l'abbé Chappe a observé le passage de Venus sur le soleil à Tobolsk vers le cinquante-huitième degré, sur le terrain le plus froid, & sous le ciel le plus nébuleux. Mais il était muni de toute la science de l'Europe, des meilleurs instrumens, de la santé la plus robuste. Encor mourut-il bientôt après de telles fatigues.

J'étais donc toujours persuadé que le pays des belles nuits était le seul où l'astronomie avait pu naître. L'idée que notre pauvre globe avait été autrefois plus chaud qu'il n'est, & qu'il s'était refroidi par degré, me faisait peu d'impression. Je n'ai jamais lu le feu central de Mr. de Mairan, & depuis qu'on ne croit plus au tartare & au phlégé-

ton, il me semblaît que le feu central n'avoit pas grand crédit.

La fable du Phénix ne me paraissoit pas inventée par les habitans du Caucase. Mais enfin, Monsieur, votre systême me paroît soutenu d'une si vaste érudition, & appuyé de si grandes probabilités, que je sacrifierais sans peine mes doutes à votre torrent de lumières.

Je ne suis pas digne d'entrer dans l'un des cieux antiques dont vous parlez si bien; mais je vous supplie de m'accorder une place dans le quarante-neuvième degré.

Nous

*Nous avons cru devoir imprimer ici l'allégo-
rie de SÉSOSTRIS, que toute la France
attribue à Mr. de Voltaire.*

SÉSOSTRIS.

Vous le savez, chaque homme a son génie,
Pour l'éclairer, & pour guider ses pas
Dans les sentiers de cette courte vie.
A nos regards il ne se montre pas;
Mais en secret il nous tient compagnie.
On fait aussi qu'ils étaient autrefois
Plus familiers que dans l'âge où nous sommes;
Ils conversaient, vivaient avec les hommes
En bon amis, surtout avec les rois.

Près de Memphis sur la rive féconde
Qu'en tous les tems sous des palmiers fleuris
Le Dieu du Nil embellit de son onde,
Un soir au frais le jeune Sésostris
Se promenait loin de ses favoris,
Avec son ange; & lui disait, mon maître,
Me voilà Roi; j'ai dans le fond du cœur
Un vrai désir de mériter de l'être
Comment m'y prendre? Alors son directeur,

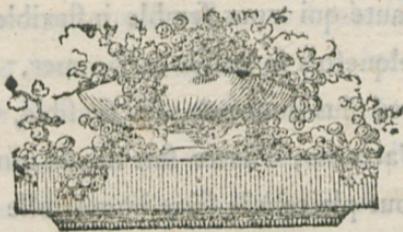
Dit avançons vers ce grand labirinte
Dont Ofiris fonda la belle enceinte,
Vous l'apprendrez. — Docile à cet avis
Le Prince y vole. Il voit dans le parvis
Deux Dées d'espèce différente
L'une parait une beauté touchante,
Au doux fourire, aux regards enchanteurs,
Languissamment couchée entre des fleurs
D'amours badins, de graces entourée
Et de plaisir encor toute éniérée.
Loin derrière elle étaient trois assistans,
Secs, décharnés, pâles & chancelans.
Le Roi demande à son guide fidèle
Quelle est la nymphe & si tendre, & si belle,
Et que font là ces trois vilaines gens?
Son compagnon lui répondit, mon Prince,
Ignorez-vous quelle est cette beauté?
A votre cour, à la ville, en province,
Chacun l'adore, & c'est la volupté.
Ces trois vilains qui vous font tant de peine
Marchent souvent après leur souveraine,
C'est le dégoût, l'ennui, le repentir,
Spectres hideux, vieux enfans du plaisir.
L'Egyptien fut affligé d'entendre
De ce propos la triste vérité.

Ami, dit-il, daignez aussi m'apprendre
Quelle est plus loin; cette autre Déesse,
Qui me paraît moins facile & moins tendre,
Mais dont l'air noble & la sérénité
Me plaît assez. Je vois à son côté
Un sceptre dor, une sphère, une épée,
Une balance. Elle tient dans sa main
Des manuscrits dont elle est occupée.
Tout l'ornement qui pare son beau sein
Est une Egide. Un temple magnifique
S'ouvre à sa voix tout brillant de clarté;
Sur le fronton de l'auguste portique
Je lis ces mots, à l'immortalité.
Y puis-je entrer? — L'entreprise est pénible,
Repartit l'ange, on a souvent tenté
D'y parvenir, mais on s'est rebuté.
Cette beauté qui vous semble inflexible,
Peut quelquefois se laisser enflammer.
La volupté plus douce & plus sensible,
A plus d'attraits; l'autre fait mieux aimer.
Il faut pour plaire à la fière immortelle
Un esprit juste, un cœur pur & fidèle.
C'est la sagesse. Et ce brillant séjour
Qu'on vient d'ouvrir, c'est celui de la gloire
Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire;

Votre beau nom doit y paraître un jour.
 Décidez-vous entre ces deux Déeses;
 Vous ne pouvez les servir à la fois.

Le jeune Roi lui dit, j'ai fait mon choix.
 Ce que j'ai vu doit régler mes tendresses.
 D'autres voudront les aimer toutes deux.
 L'une un moment pourrait me rendre heureux :
 L'autre par moi peut rendre heureux le monde
 A la première avec un air galant
 Il appliqua deux baisers en passant;
 Mais il donna son cœur à la seconde.

F I N.



S

22 $\frac{6}{h,4}$

AB 22 $\frac{6}{h,4}$

Inches 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 8
Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

air
MENTAIRE

STORIQUE

SUR

ŒUVRES

E L'AUTEUR

A HENRIADE

es originales & les preuves.



GENEVE,

erlin chez HAUDE & SPENER.

1777.

+

